



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM



Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DE LA PAGE INTERNET
Site de Philippe Remacle

RETOUR À L'ENTRÉE DU SITE

OVIDE

oeuvre complète



OVIDE, OEUVRES COMPLÈTES, AVEC LA TRADUCTION EN FRANÇAIS, PUBLIÉES
SOUS LA DIRECTION DE M. NISARD, MAÎTRE DE CONFÉRENCE À L'ÉCOLE NORMALE, PARIS, J.-J.
DUBOCHET ET COMPAGNIE, ÉDITEURS, RUE DE SEINE, N. 33, 1838

Introduction Héroïdes Amours L'art d'aimer Le remède d'Amour les cosmétiques



les
Métamorphoses

les
Fastes



les
pontiques



noyer

les
halieutiques



ibis

les
tristes



consolation



RETOUR À L'ENTRÉE DU
SITE

ALLER À LA TABLE DES MATIÈRES
D'OVIDE



OVIDE

	Introduction	Héroïdes	Amours	L'art d'aimer	Le remède d'Amour	Les cosmétiques
les	les	les	les	les	consolation	Ibis
halieutiques	Métamorphoses	Fastes	Tristes	Pontiques		Noyer

LES PONTIQUES.

LIVRE	LIVRE	LIVRE	LIVRE
I	II	III	IV

LIVRE PREMIER

LETTRE PREMIÈRE

À BRUTUS

Ovide, déjà vieil habitant de Tomes (1), t'envoie cet ouvrage des bords gétriques (2). Accorde, ô Brutus (3), si tu en as le temps, l'hospitalité à ces livres étrangers ! Ouvre-leur un asile, n'importe lequel, pourvu qu'ils en aient un. Ils n'osent se présenter à la porte des monuments publics (4), de crainte que le nom de leur auteur ne leur en ferme l'entrée. Ah ! combien de fois, pourtant, me suis-je écrié : "Non, assurément, vous n'enseignez rien de honteux ; allez, les chastes vers ont accès en ces lieux." Cependant ils n'osent en approcher, et comme tu le vois toi-même, ils croient leur retraite plus sûre sous quelque toit domestique. Mais où les placer, me diras-tu, sans que leur vue

n'offusque personne ? Au lieu où était l'Art d'aimer, et qui est libre aujourd'hui. Surpris de l'arrivée de ces nouveaux hôtes, peut-être voudras-tu en savoir la cause. Reçois-les tels qu'ils sont, pourvu qu'ils ne soient pas l'Amour. Si leur titre éveille moins de souvenirs lugubres, ils ne sont pas moins tristes, tu le verras, que leurs devanciers. Le fond en est le même, le titre seul diffère, et chaque lettre indique, sans nul déguisement, le nom de celui à qui elle s'adresse. Le procédé vous déplaît, à vous, sans doute, mais vous n'y pouvez que faire, et, malgré vous, ma muse courtoise veut vous visiter. Quels que soient ces vers, joins-les à mes oeuvres ; fils d'un exilé, rien ne les empêche, s'ils ne blessent pas les lois, de jouir du droit de cité. Tu n'as rien à craindre ; on lit les écrits d'Antoine (5), et toutes les bibliothèques renferment ceux du savant (6) Brutus. Je ne suis pas assez fou pour me comparer à de si grands noms, et pourtant je n'ai point porté les armes contre les dieux. Il n'est pas un de mes livres dans lequel j'aie manqué d'honorer César, bien que César ne le demande pas. Si l'auteur te semble suspect, reçois au moins les louanges des dieux : efface mon nom, et ne prends que mes vers. Une branche d'olivier, symbole de la paix, suffit pour nous protéger au milieu du combat ; ne serait-ce donc rien pour mes livres d'invoquer le nom de l'auteur même de la paix ? Énée, portant son vieux père, vit, dit-on, s'ouvrir les flammes devant lui ; mon livre porte le nom du petit-fils d'Énée, et tous les chemins ne lui seraient pas ouverts ? Auguste est le père de la patrie, Anchise n'était que le père d'Énée. Qui oserait chasser du seuil de sa maison l'Egyptien armé du sistre bruyant ? Qui pourrait refuser quelques deniers à celui qui joue du fifre ou du clairon devant la mère des dieux ? Nous savons que Diane n'exige pas de pareils égards pour ses prêtres (7) ; cependant le devin a toujours de quoi vivre. Ce sont les dieux eux-mêmes qui touchent nos cœurs, et il n'y a pas de honte à céder à cette pieuse crédulité. Pour moi, au lieu du fifre et de la flûte de Phrygie, je porte le grand nom du descendant d'Iule. Je prédis l'avenir et j'instruis les mortels ; place donc à celui qui porte les choses saintes ! Je le demande, non pour moi, mais pour un dieu puissant ; et parce que j'ai mérité ou trop ressenti sa colère, ne croyez pas qu'il refuse aujourd'hui mes hommages. Après avoir outragé la déesse Isis, j'ai vu plus d'un sacrilège repentant s'asseoir

au pied de ses autels, et un autre, privé de la vue (8) pour la même faute, parcourir les rues et crier que son châtiment était mérité. Les dieux entendent avec joie de pareils aveux ; ils les regardent comme des preuves manifestes de la puissance divine. Souvent ils adoucissent les peines, souvent ils rendent la lumière aux aveugles, lorsqu'ils ont témoigné un sincère repentir. Hélas ! moi aussi, je me repens ; si l'on doit ajouter foi aux paroles d'un malheureux, je me repens, et mon cœur se déchire au souvenir de ma faute. J'en suis puni par l'exil, mais je souffre plus de cette faute que de mon exil. Il est moins pénible de subir sa peine que de l'avoir méritée. En vain les dieux, et, parmi eux, celui qui est visible aux yeux des mortels, voudraient-ils m'absoudre, ils peuvent abrégier mon supplice, mais le souvenir de mon crime sera éternel. Oui, la mort, en me frappant, mettra un terme à mon exil, mais la mort elle-même ne pourra faire que je n'aie pas été coupable. Il n'est donc pas étonnant que mon âme, pareille à l'eau produite par la fonte des neiges, s'amollisse et se fonde elle-même de douleur. Comme les flancs d'un vieux navire sont minés sourdement par les vers, comme les rochers sont creusés par l'eau salée de l'Océan, comme la rouille mordante ronge le fer abandonné, comme un livre renfermé est mangé par la teigne, ainsi, mon cœur est dévoré par des chagrins inflexibles et dont il ne verra jamais la fin. Oui, je mourrai avant mes remords et mes maux ne cesseront qu'après celui qui les endure.

Si les divinités, arbitres de mon sort, daignent croire à mes paroles, peut-être ne serai-je pas jugé indigne de quelque soulagement, et irai-je en d'autres lieux subir mon exil à l'abri de l'arc des Scythes. Il y aurait de l'impudence à en demander davantage.

LETTRE II

À MAXIME

Maxime (9), ô toi qui es digne d'un si grand nom, et dont la grandeur d'âme ajoute encore à l'illustration de ta naissance, toi pour qui le sort voulut que, le jour où tombèrent trois cents Fabius, un seul leur survécût et devînt la souche de la famille dont tu devais être plus tard un rejeton, Maxime, peut-être demanderas-tu d'où vient cette lettre. Tu voudras savoir qui s'adresse à toi. Que ferai-je, hélas ! Je crains qu'à la vue de mon nom, tu ne fronces le sourcil et ne lises le reste avec

répugnance, et si l'on voyait ces vers, oserais-je avouer que je t'ai écrit, et que j'ai versé bien des larmes sur mon infortune ? Qu'on les voie donc ! Oui, je l'oserai, j'avouerai que je t'ai écrit, pour t'apprendre de quelle manière j'expie ma faute. Je méritais, sans doute, un grand châtiment, je ne pouvais, toutefois, en souffrir un plus rigoureux.

Je vis entouré d'ennemis et au sein des dangers, comme si, en perdant ma patrie, j'avais aussi perdu la tranquillité. Les peuples chez lesquels j'habite, pour rendre leurs blessures doublement mortelles, trempent leurs flèches dans du fiel de vipère. Ainsi armés, les cavaliers rôdent autour des remparts épouvantés, comme les loups autour des bergeries. Une fois qu'ils ont bandé leurs arcs, dont les cordes sont faites avec les nerfs du cheval, ces arcs demeurent ainsi tendus sans se relâcher jamais. Les maisons sont hérissées comme d'une palissade de flèches ; les portes solidement verrouillées peuvent à peine résister aux assauts. Ajoute à cela le sombre aspect d'un pays sans arbres ni verdure, où l'hiver succède à l'hiver sans interruption. Voilà le quatrième que j'y passe, luttant contre le froid, contre les flèches, et contre ma destinée. Mes larmes ne tarissent que lorsqu'une sorte d'insensibilité vient en suspendre le cours, et que mon cœur est plongé dans un état léthargique, semblable à la mort. Heureuse Niobé, qui, témoin de tant de morts, perdit le sentiment de sa douleur, et fut changée en rocher ! Heureuses aussi, vous dont la voix plaintive redemandait un frère, et qui fûtes métamorphosées en peupliers. Et moi, je ne puis ainsi revêtir la forme d'un arbre ; je voudrais en vain devenir un bloc de pierre ; Méduse viendrait s'offrir à mes regards, Méduse elle-même serait sans pouvoir.

Je ne vis que pour alimenter une douleur éternelle, et je sens qu'à la longue elle devient plus pénétrante : ainsi le foie vivace et toujours renaissant de Tityus ne périt jamais, afin qu'il puisse être toujours dévoré.

Mais lorsque l'heure du repos a sonné, lorsqu'arrive le sommeil, ce remède ordinaire de nos inquiétudes, la nuit, je pense, donnera quelque relâche à mes maux habituels. Vain espoir ! Des songes épouvantables m'offrent l'image de mes infortunes réelles, et mes sens veillent pour me tourmenter. Tantôt je rêve que j'esquive les flèches des Sarmates ou

que j'abandonne à leurs chaînes mes mains captives, tantôt, lorsqu'un songe plus heureux vient m'abuser, je crois voir à Rome mes foyers solitaires ! Je m'entretiens tantôt avec vous, mes amis, que j'ai tant aimés, tantôt avec mon épouse adorée. Ainsi, après avoir passé quelques courts instants d'un bonheur imaginaire, le souvenir de cette jouissance fugitive aggrave encore la vivacité de mes maux, et, soit que le jour se lève sur cette terre malheureuse, soit que la nuit pousse devant elle ses chevaux couverts de frimas, mon âme, soumise à l'influence délétère d'un chagrin incessant, se fond comme la cire nouvelle au contact du feu. Souvent j'appelle la mort, puis, au même instant, je la supplie de m'épargner, afin que le sol des Sarmates ne soit pas le dépositaire de mes os. Quand je songe à la clémence infinie d'Auguste, je pense obtenir un jour, après mon naufrage, un port plus tranquille, mais quand je considère l'acharnement de la fortune qui me persécute, tout mon être se brise, et mes timides espérances, vaincues par une force supérieure, s'évanouissent. Cependant je n'espère et je ne sollicite rien de plus que de pouvoir changer d'exil, quelque rigoureux qu'il dût être encore. Telle est la faveur ou bien il n'en est plus pour moi, que j'attends de ton crédit, et que tu peux essayer de m'obtenir sans compromettre ta discrétion ; toi, la gloire de l'éloquence romaine (10), ô Maxime, prête à une cause difficile ton bienveillant patronage. Oui, je l'avoue, ma cause est mauvaise, mais, si tu t'en fais l'avocat, elle deviendra bonne ; dis seulement quelques paroles de pitié en faveur du pauvre exilé. César ne sait pas (bien qu'un dieu sache tout) quelle existence on mène dans ce coin reculé du monde. De plus graves soucis préoccupent ses hautes pensées, et l'intérêt que je voudrais lui inspirer est au-dessous de son âme céleste. Il n'a pas le loisir de s'informer dans quelle région se trouve Tmes. À peine ce lieu est-il connu des Gètes, ses voisins. Il ne s'inquiète pas de ce que font les Sarmates et les belliqueux Jazyges, et les habitants de cette Chersonèse-Taurique, si chère à la déesse enlevée par Oreste (11), et ces autres nations qui, tandis que l'Ister est enchaîné par les froids de l'hiver, lancent leurs coursiers rapides sur le dos glacé des fleuves. La plupart de ces peuples, ô Rome, ô ma belle patrie, ne s'occupent pas davantage de toi ; ils ne redoutent pas les armes des fils de l'Ausonie ; ils sont pleins de confiance dans leurs arcs, dans leurs carquois bien fournis, dans

leurs chevaux accoutumés aux courses les plus longues ; ils ont appris à supporter longtemps la soif et la faim ; ils savent que l'eau manquerait, pour se désaltérer, à l'ennemi qui les poursuivrait. Non, César, ce dieu clément, ne m'eût jamais, dans sa colère, relégué au fond de cette terre maudite s'il l'eût bien connue ; il ne peut se réjouir qu'un Romain, que moi surtout, à qui il a fait grâce de la vie, soit opprimé par l'ennemi ; d'un signe il pouvait me perdre, il ne l'a pas voulu ; est-il besoin qu'un Gète soit plus impitoyable ?

Du reste, je n'avais rien fait pour mériter la mort, et Auguste peut être maintenant moins irrité contre moi qu'il ne le fut d'abord ; alors même, ce qu'il a fait, je l'ai contraint de le faire, et le résultat de sa colère ne surpassa point mon offense. Fassent donc les dieux, dont il est le plus clément, que la terre bienfaisante ne produise rien de plus grand que César, que les destinées de l'empire reposent encore longtemps sur lui, et qu'elles passent de ses mains dans celles de sa postérité ! Quant à toi, Maxime, implore, en faveur de mes larmes, la pitié d'un juge dont j'ai connu moi-même toute la douceur ; ne demande pas que je sois bien, mais mal et plus en sûreté ; que mon exil soit éloigné d'un ennemi cruel, et que l'épée du Gète sauvage ne m'arrache pas une vie que m'a laissée la clémence des dieux ; qu'enfin, si je meurs, mes restes soient confiés à une terre plus paisible, et ne soient pas pressés par la terre de Scythie ; que ma cendre, mal inhumée (comme est digne de l'être celle d'un proscrit), ne soit pas foulée aux pieds des chevaux de Thrace ; et si, après la mort, il reste quelque sentiment, que l'ombre d'un Sarmate ne vienne pas épouvanter mes mânes. Ces raisons, ô Maxime, pourraient, en passant par ta bouche, attendrir le cœur de César, si d'abord tu en étais touché toi-même. Que ta voix donc, je t'en supplie, que cette voix toujours consacrée à la défense des accusés tremblants, calme l'inflexibilité d'Auguste ; que ta parole, ordinairement si douce et si éloquente, fléchisse le cœur d'un prince égal aux dieux. Ce n'est pas Théromédon, ce n'est pas le sanglant Atrée, ni ce roi qui nourrit ses chevaux de chair humaine que tu vas implorer, mais un prince lent à punir, prompt à récompenser, qui gémit chaque fois qu'il est obligé d'user de rigueur, qui ne vainquit jamais qu'afin de pouvoir pardonner aux vaincus, qui ferma pour toujours les portes de la guerre civile, qui réprima les fautes plutôt par la crainte du châtement que par le

châtiment lui-même, et dont la main, peu prodigue de vengeances, ne lance qu'à regret la foudre. Toi donc, que je charge de plaider ma cause devant un juge si clément, demande-lui qu'il rapproche de ma patrie le lieu de mon exil. Je suis cet ami fidèle qui venait, aux jours de fête, s'asseoir à ta table, parmi tes convives, qui chanta ton hymen devant les torches nuptiales, et le célébra par des vers dignes de ta couche fortunée, dont tu avais, il m'en souvient, l'habitude de louer les écrits, excepté, toutefois, ceux qui furent si funestes à leur auteur, que tu prenais quelquefois pour juge des tiens, et qui les admirait ; je suis, enfin, celui qui épousa une femme de ta famille. Cette femme, Marcia (12) en l'aît l'éloge ; elle l'a aimée dès sa plus tendre enfance, et l'a toujours comptée au nombre de ses compagnes. Auparavant, elle avait joui du même privilège près d'une tante maternelle de César (13) ; la femme, ainsi jugée par de pareilles femmes, est vraiment vertueuse ; Claudia elle-même, qui valait mieux que sa réputation, louée par elles, n'eût pas eu besoin du secours des dieux.

Et moi aussi j'avais passé dans l'innocence mes premières années ; les dernières seules demandent qu'on les oublie. Mais ne parlons pas de moi : ma femme doit faire toute ta sollicitude, et tu ne peux, sans manquer à l'honneur, la lui refuser ; elle a recours à toi ; elle embrasse les autels, car il est bien juste de se recommander aux dieux qu'on a toujours honorés ; elle te conjure, en pleurant, d'intercéder pour son époux, de fléchir César, et d'obtenir de lui que mes cendres reposent près d'elle.

LETTRE III

À RUFIN

Rufin, Ovide ton ami, si toutefois un malheureux peut-être l'ami de quelqu'un, Ovide te salue. Les consolations que j'ai reçues de toi dernièrement, au milieu de mes chagrins, ont ranimé mon courage et mon espérance. De même que le héros, fils de Péan, sentit, après que Machaon l'eut guéri de sa blessure, la puissance de la médecine, ainsi moi dont l'âme était abattue, qui souffrais d'une blessure mortelle, j'ai recouvré quelques forces en lisant tes conseils. J'allais mourir, et tes paroles m'ont rendu à la vie, comme le vin rend au poulx le mouvement. Toutefois, malgré ton éloquence, je ne me sens point assez complètement

raffermi pour que je me croie guéri. Quelque chose que tu ôtes de cet abîme de chagrins dans lequel je suis plongé, tu n'en diminueras pas le nombre. Peut-être qu'à la longue, le temps cicatrisera ma blessure, mais la plaie qui saigne encore frémit sous la main qui la touche. Il n'est pas toujours au pouvoir du médecin de guérir son malade ; le mal est quelquefois plus fort que la science. Tu sais que le sang que rejette un poumon délicat est l'avant-coureur de la mort. Le dieu d'Épidaure lui-même apporterait ses végétaux sacrés, que leurs sucs ne guériraient pas les blessures du cœur. La médecine est impuissante contre les maux de la goutte, impuissante contre l'horreur qu'éprouvent certains malades à la vue de l'eau. Quelquefois aussi le chagrin est incurable, sinon, il ne perd de son intensité qu'avec le temps. Quand tes avis eurent fortifié mon courage, et communiqué à mon âme toute l'énergie de la tienne, l'amour de la patrie, plus fort que toutes les raisons, détruisit l'œuvre de tes conseils. Que ce soit pitié, que ce soit faiblesse, j'avoue que le malheur éveille en moi une sensibilité excessive. La froide raison d'Ulysse n'est pas douteuse, et cependant le plus grand désir du roi d'Ithaque était d'apercevoir la fumée du foyer paternel. Je ne sais quels charmes possède le sol natal pour nous captiver, et nous empêcher de l'oublier jamais. Quoi de meilleur que Rome ? quoi de pire que les rivages de Scythie ? et cependant le barbare quitte Rome en toute hâte, pour revenir ici. Si bien qu'elle soit dans une cage, la fille de Pandion, aspire toujours à revoir ses forêts. Malgré leur instinct sauvage, le taureau cherche les vallons boisés où il a coutume de paître, et le lion, l'ancre qui lui sert de retraite. Et tu espères que les soucis qui me rongent le cœur dans l'exil seront dissipés par tes consolations ! Ô vous, mes amis, soyez donc moins dignes de ma tendresse, et je serai peut-être moins affligé de vous avoir perdus. Sans doute que, banni de la terre qui m'a vu naître, j'ai trouvé une retraite dans quelque pays habité par des hommes. Mais non, relégué aux extrémités du monde, je languis sur une plage abandonnée, dans une contrée ensevelie sous des neiges éternelles. Ici, dans les campagnes, ne croissent ni la vigne ni aucun arbre fruitier ; le saule n'y verdit point sur le bord des fleuves, ni le chêne sur les montagnes. La mer ne mérite pas plus d'éloges que la terre : toujours privés du soleil et toujours irrités, les flots y sont le jouet de tempêtes furieuses. De

quelque côté que vous portiez les regards, vous ne voyez que des plaines sans culture, et de vastes terrains sans maîtres. À droite et à gauche nous presse un ennemi redoutable, dont le voisinage est une cause de terreurs continuelles. D'une part, on est exposé aux piques des Bistonien (14), de l'autre, aux flèches des Sarmates. Viens maintenant me citer l'exemple de ces grands hommes de l'antiquité qui ont supporté avec courage les revers de la fortune. Admire l'héroïque fermeté de Rutilius (15), qui refuse la permission de rentrer dans sa patrie, et continue de rester à Smyrne, et non dans le Pont ni sur une terre ennemie, à Smyrne, préférable peut-être à tout autre séjour. Le Cynique de Sinope ne s'affligea pas de vivre loin de sa patrie ; oui c'est toi, terre de l'Attique, qu'il avait choisie pour sa retraite. Le fils de Néoclès, dont l'épée repoussa l'armée des Perses, subit son premier exil à Argus. Chassé d'Athènes, Aristide se réfugia à Lacédémone, et alors on ne pouvait dire laquelle de ces deux villes l'emportait sur l'autre. Patrocle, après un meurtre commis dans son enfance, quitta Oponte, alla en Thessalie, et y devint l'hôte d'Achille. Exilé de l'Hémonie, le héros qui guida le vaisseau sacré sur les mers de Colchide se retira près des bords de la fontaine de Pyrène (16). Le fils d'Agénor, Cadmus, abandonna les murs de Sidon, pour fonder une ville sous un ciel plus heureux. Tydée, banni de Calydon, se rendit à la cour d'Adraste, et Teucer trouva un asile sur une terre chérie de Vénus. Pourquoi citerai-je encore les anciens Romains ? Alors l'exil n'allait jamais au-delà des limites de Tibur. Quand je compterais tous les bannis, je n'en trouverais aucun, et à aucune époque, qu'on ait relégué aussi loin et dans un pays si affreux. Que ta sagesse pardonne donc à la douleur d'un infortuné qui profite si peu de tes conseils. J'avoue cependant que si l'on pouvait guérir mes blessures, tes conseils en seraient seuls capables, mais hélas ! je crains bien que tes nobles efforts ne soient inutiles, et que ton art n'échoue contre un malade désespéré. Je ne dis pas cela pour élever ma sagesse au-dessus de la sagesse des autres, mais parce que je me connais moi-même mieux que les médecins. Quoi qu'il en soit, je regarde comme un don inappréciable tes avis bienveillants, et j'applaudis avec reconnaissance à l'intention qui te les a dictés.

LETTRE IV

À SA FEMME

Déjà au déclin de l'âge, je vois ma tête qui commence à blanchir ; déjà les rides de la vieillesse sillonnent mon visage ; déjà ma vigueur et mes forces languissent dans mon corps épuisé, et les jeux qui jadis firent le charme de ma jeunesse me déplaisent aujourd'hui. Si j'apparaissais tout à coup devant toi, tu ne pourrais me reconnaître, tant est profonde l'empreinte des ravages que le temps m'a fait subir. C'est sans doute l'effet des années, aussi bien que le résultat des fatigues de l'esprit et d'un travail continu. Si l'on calculait mes années sur le nombre des maux que j'ai soufferts, crois-moi, je serais plus vieux que Nestor de Pylos. Vois comme les travaux pénibles des champs brisent le corps robuste des bœufs ; et pourtant, quoi de plus fort que le bœuf ? La terre, dont le sein est toujours fécond, s'épuise, fatiguée de produire sans cesse ; il périra, le coursier qu'on fait lutter sans relâche dans les combats du cirque ; et le vaisseau, dont les flancs toujours humides ne se seront jamais séchés sur la grève, quelque solide qu'il soit d'ailleurs, s'entrouvrira au milieu des flots. C'est ainsi qu'affaibli moi-même par une suite de maux infinis, je me sens vieilli avant le temps. Si le repos nourrit le corps, il est aussi l'aliment de l'âme, mais un travail immodéré les consume l'un et l'autre. Vois combien la postérité est prodigue d'éloges envers le fils d'Eson (17), parce qu'il est venu dans ces contrées. Mais ses travaux, comparés aux miens, furent bien peu de chose, si toutefois le grand nom du héros n'étouffe pas la vérité. Il vient dans ce Pont, envoyé par Pélidas (18), dont le pouvoir s'étendait à peine jusqu'aux limites de la Thessalie ; ce qui m'a perdu moi, c'est le courroux de César, dont le nom fait trembler l'univers du couchant à l'aurore (19). L'Hémonie est plus près que Rome de l'affreux pays du Pont ; Jason eut donc une route moins longue à parcourir que moi. Il eut pour compagnons les premiers de la Grèce ; et tous mes amis m'abandonnèrent à mon départ pour l'exil. J'ai franchi sur un fragile esquif l'immensité des mers ; et lui voguait sur un excellent navire. Je n'avais pas Tiphys pour pilote ; le fils d'Agénor n'était pas là pour m'indiquer la route que je devais prendre ni celle que je devais éviter. Jason marchait sous l'égide de Pallas et de l'auguste Junon ; nulle divinité n'a protégé ma tête. Il fut secondé par les ressources ingénieuses de l'amour, par cette science que je

voudrais n'avoir jamais enseignée. Il revint dans sa patrie, et moi je mourrai sur cette terre, si la terrible colère d'un dieu que j'ai offensé reste inflexible. Ainsi donc, ô la plus fidèle des épouses, mon fardeau est en effet plus lourd à porter que celui du fils d'Eson. Toi aussi, qu'à mon départ de Rome je laissai jeune encore, l'idée de mes malheurs t'aura sans doute vieillie. Oh ! Fassent les dieux que je puisse te voir telle que tu es ! que je puisse déposer sur tes joues flétries de tendres baisers, presser dans mes bras ton corps amaigri, et dire : "C'est son inquiète sollicitude pour moi qui l'a rendue si frêle !", te raconter ensuite mes souffrances, en mêlant mes larmes aux tiennes ; jouir encore d'un entretien que je n'espérais plus, et, d'une main reconnaissante, offrir aux Césars, à une épouse digne de César, à ces dieux véritables, un encens mérité.

Puisse la colère du prince s'apaiser bientôt, et la mère de Memnon, de sa bouche de rose, m'annoncer enfin cette heureuse nouvelle !

LETTRE V

À MAXIME

Cet Ovide, qui autrefois n'occupait point la dernière place dans ton amitié, te prie, Maxime, de lire ces vers : ne cherche point à y retrouver mes inspirations premières, autrement tu me semblerais avoir oublié mon exil. Tu vois comme l'inaction énerve le corps engourdi, comme l'eau condamnée à croupir finit par s'altérer. Ainsi le peu d'habitude que je pouvais avoir acquise dans l'art de la poésie, je l'ai presque perdue, faute d'exercice assidu. Ces vers même que tu lis, crois-moi, ô Maxime, je les écris avec regret et d'une main presque rebelle ; un tel soin n'est plus possible à mon esprit, et ma muse, enrayée par le Gète farouche, ne répond plus à mon appel. Et cependant, tu le vois, je m'efforce d'enfanter quelques vers, mais ils sont, aussi durs que mon destin. En les relisant, j'ai honte de les avoir composés, car moi, qui suis leur père, je les juge et je vois que presque tous mériteraient d'être effacés. Cependant je ne les retouche pas. Ce serait pour moi un travail plus fatigant que celui d'écrire, et mon esprit malade ne supporte rien de pénible. Est-ce donc le moment de limer mes vers, de contrôler chacune de mes expressions ? La fortune sans doute me tourmente trop peu. Faut-il encore que le Nil se mêle aux eaux de

l'Hèbre, et que l'Athos confonde ses forêts à celles qui couvrent les Alpes ? Non, le cœur déchiré par sa cruelle blessure a besoin de répit. Le bœuf soustrait sa tête au joug qui l'a blessé.

Mais sans doute qu'il est pour moi des fruits à recueillir, juste dédommagement de mes travaux. Sans doute que le champ me rend la semence avec usure, mais, hélas ! rappelle-toi tous mes ouvrages, et tu verras que, jusqu'à ce jour, aucun d'eux ne m'a servi ; plutôt au ciel qu'aucun ne m'eût été funeste ! Alors, pourquoi donc écrire ? tu t'en étonnes ? cet étonnement, je le partage, et souvent je me demande : "Que m'en reviendra-t-il ?" Le peuple a-t-il donc raison de nier le bon sens des poètes ? et serais-je moi-même destiné à être la preuve la plus éclatante de cette croyance, moi qui, trompé si souvent par un champ stérile, persiste à confier la semence à une terre ingrate ? C'est que chacun est l'esclave de ses goûts ; c'est qu'on aime à consacrer son temps à son art favori : le gladiateur blessé jure de renoncer aux combats, mais bientôt, oubliant ses cicatrices, il reprend ses armes. Le naufragé dit qu'il n'aura plus rien de commun avec la mer, et bientôt il agite la rame sur ces flots d'où naguère il se sauvait à la nage. Ainsi je maudis constamment mes études inutiles, et je reviens sans cesse courtiser la déesse que je voudrais n'avoir jamais honorée. Que ferai-je de mieux ? je ne suis pas né pour languir dans une lâche oisiveté ! le temps sans emploi est pour moi l'image de la mort. Je n'aime pas non plus à passer les nuits jusqu'au jour, plongé dans une ivresse dégoûtante, et les douces séductions du jeu n'ont sur moi aucune prise. Quand j'ai donné au sommeil le temps que réclament les fatigues du corps, comment employer les longues heures de la journée ? Irai-je, oubliant les usages de ma patrie, apprendre à bander l'arc du Sarmate, et me livrerai-je aux exercices de ce pays ? Mes forces elles-mêmes s'y opposent : mon âme a plus de vigueur que mon corps débile. Cherche alors ce que je puis faire ; rien de plus utile que ces occupations, qui ne le sont nullement en effet. C'est ainsi que je m'étourdis sur mes malheurs, et c'est assez pour moi que mon champ me rende cette moisson. Que la gloire vous aiguillonne, vous autres ! consacrez vos veilles à cultiver les muses, pour qu'on applaudisse ensuite à la lecture de vos vers. Je m'en tiens, moi, aux productions qui naissent sans effort, et je ne vois pas de raison de s'appliquer à un travail trop soutenu. Pourquoi

mettrais-je tant de soin à polir mes vers ? craindrais-je qu'ils n'aient point l'approbation des Gètes ? Peut-être trouverez-vous cet aveu peu modeste, mais j'ai l'orgueil de me croire le plus beau génie des pays baignés par l'Ister. Là où je suis condamné à vivre, il doit me suffire d'être poète au milieu des Gètes inhumains. À quoi me servirait de poursuivre la gloire dans un autre monde ? Que ces lieux où le sort m'a jeté soient Rome pour moi : ma muse infortunée se contente de ce théâtre ! Ainsi je l'ai mérité. Ainsi l'ont ordonné les dieux tout-puissants ! Je ne crois pas, d'ailleurs, que mes écrits parviennent, de si loin jusqu'aux lieux où Borée lui-même n'arrive que d'une aile fatiguée. Le ciel entier nous sépare, et l'Ourse, si éloignée de la ville de Quirinus, voit de près les Gètes barbares. Non, à peine puis-je croire que les fruits de mes veilles aient franchi un si grand espace de terres et de mers ; supposons, d'ailleurs, qu'on les lise, et, ce qui serait étonnant, supposons qu'ils plaisent, ce fait, assurément, ne servirait en rien à leur auteur. Quel avantage recueillerais-tu d'être loué par les habitants de la chaude Syène ou de l'île de Taprobane, baignée par les flots indiens ? Montons encore plus haut : si tes louanges étaient chantées par les Pléiades lointaines, que t'en reviendrait-il ? Mais le poète, escorté par de si médiocres écrits, ne saurait parvenir jusqu'à vous ; sa gloire a quitté Rome avec lui. Et vous, pour qui j'ai cessé d'être, du jour où ma renommée alla s'ensevelir au loin avec moi, aujourd'hui sans doute, vous ne parlez même plus de ma mort.

LETTRE VI

À GRAECINUS

Quand la nouvelle de ma disgrâce arriva jusqu'à toi, alors que tu étais retenu sur une terre étrangère, ton cœur en fut-il affligé ? En vain tu le dissimulerais ; en vain tu craindrais d'en faire l'aveu, si je te connais bien, Graecinus, tu fus certainement affligé. Une insensibilité odieuse n'est pas dans ton caractère ; elle est d'ailleurs incompatible avec tes études : les beaux-arts, qui sont l'objet exclusif de tes soins, corrigent la rudesse des cœurs, et les adoucissent ; et personne, Graecinus, ne s'y livre avec plus d'ardeur que toi, lorsque les devoirs de ta charge et les travaux de la guerre t'en laissent le loisir.

Pour moi, dès que je connus toute l'étendue de mon malheur (car pendant longtemps je n'eus pas le sentiment de ma position), je compris que le coup le plus foudroyant dont me frappait la fortune, c'était de me priver d'un ami tel que toi, d'un ami dont la protection devait m'être d'une immense utilité ! Avec toi se perdaient les consolations que réclamait mon esprit malade. Je perdais la moitié de ma vie et de ma raison. Maintenant je te fais une dernière prière : c'est de venir, d'aussi loin que tu sois, secourir ma misère et aider ma faiblesse par tes conseils. Que si tu as quelque confiance dans la véracité d'un ami, tu diras qu'il fut imprudent plutôt que criminel. Il n'est ni facile ni sûr d'écrire quelle fut l'origine de ma faute. Mes blessures craignent qu'on n'en approche la main. Dispense-toi de rechercher pourquoi je les ai reçues, ne les excite pas, si tu veux qu'elles se cicatrisent.

Quoi qu'il en soit, ce que j'ai fait ne mérite pas le nom de crime. Ce n'est qu'une faute, et toute faute contre les dieux est-elle donc un crime ? Aussi, Graecinus, ai-je encore quelque espérance de voir adoucir mon supplice. L'Espérance ! cette déesse restée sur la terre maudite, quand les autres dieux eurent quitté ce monde corrompu. C'est elle qui attache à la vie l'esclave chargé de fers, et qui lui fait croire qu'un jour ses pieds seront libres d'entraves. C'est elle qui fait que le naufragé, bien qu'il ne voie la terre nulle part autour de lui, lutte de ses bras contre la fureur des vagues. Souvent le malade, abandonné par les médecins les plus habiles, espère encore, alors même que son pouls a cessé de battre. Le prisonnier sous les verrous rêve, dit-on, sa liberté, et le criminel sur la croix fait encore des vœux. Elle empêcha bien des malheureux qui déjà s'étaient passé au cou le lacet fatal de consommer le suicide qu'ils avaient prémédité. Elle m'arrêta moi-même lorsque je tenais le glaive, prêt à finir mes souffrances. Elle suspendit mon bras déjà levé. "Que fais-tu ? me dit-elle, il faut des larmes, et non du sang. Les larmes apaisent souvent la colère du prince." Aussi, quoique j'en sois indigne, j'espère encore dans la clémence du dieu que j'implore. Supplie-le, Graecinus, de n'être plus inexorable, et, par tes prières éloquentes, aide à l'accomplissement de mes vœux. Puissé-je être enseveli dans les sables de Tomes, si je doute jamais de la sincérité de ceux que toi-même tu formes pour moi ! Les colombes commenceront à s'éloigner des tours, les bêtes fauves de leurs

antres, les troupeaux de leurs pâturages et les plongeurs des eaux, avant que Graecinus abandonne la cause d'un ancien ami. Non, il n'est pas dans ma destinée que tout soit changé à ce point !

LETTRE VII

À MESSALLINUS

Cette lettre, Messalinus, est l'expression des vœux que je t'adresse du pays des Gètes, et que je t'adressais autrefois de vive voix. Reconnais-tu, au lieu d'où elle vient, celui qui l'a écrite ? ou bien faut-il que tu lises le nom de l'auteur, pour savoir enfin que ces caractères ont été tracés par la main d'Ovide ? Quel autre de tes amis se trouve ainsi relégué aux bornes de l'univers, si ce n'est moi, moi qui te conjure de me regarder toujours comme des tiens ? Fassent les dieux que ceux qui t'aiment et qui t'honorent ne connaissent jamais ce pays ! C'est bien assez que moi seul j'y vive au milieu des glaces et des flèches des Scythes, si toutefois on peut appeler vie ce qui est une espèce de mort. Que cette terre réserve pour moi seul les périls de la guerre, le ciel, sa température glaciale, le Gète, ses armes menaçantes, et l'hiver ses frimas, que j'habite une contrée qui ne produit ni fruit ni raisin, une contrée où l'ennemi ne cesse de nous inquiéter de toutes parts, pourvu que le reste de mes nombreux amis, parmi lesquels j'occupais, comme dans la foule, une petite place, soient à l'abri de tout danger. Malheur à moi si mes paroles t'offensent, si tu nies que j'aie jamais possédé le titre que je réclame ! Cela fût-il, tu devrais me pardonner ce mensonge, car ce titre, dont je me glorifie, n'ôte rien à ta renommée. Qui ne prétend être l'ami des Césars, uniquement parce qu'il les connaît ? Aie la même indulgence, après mon aveu, et, pour moi, tu seras César. Cependant, je ne force pas l'entrée des lieux qui me sont interdits. Conviens seulement que ta maison me fut jadis ouverte, et mon orgueil sera satisfait, quand il n'y aurait pas eu d'autres rapports entre nous. Cependant les hommages dont tu es l'objet aujourd'hui comptent un organe de moins qu'autrefois. Ton père lui-même n'a pas désavoué mon amitié, lui qui m'encouragea dans mes études, qui fut ma lumière et mon guide, à qui j'ai offert à sa mort, et comme un dernier honneur, mes larmes et des vers qui furent récités dans le forum. Je sais aussi que ton frère me porte une amitié aussi vive que celle des fils d'Atrée et des fils de

Tyndare. Lui aussi n'avait pas dédaigné de me choisir pour son compagnon, pour son ami, et tu ne crois pas, j'imagine, que cet aveu puisse lui faire du tort ; autrement, je consens à reconnaître que, sur ce point là encore, je n'ai pas dit la vérité, dût votre maison entière m'être à jamais fermée ! Mais il n'en sera point ainsi. Car enfin il n'est pas de puissance humaine capable d'empêcher qu'un ami ne s'égare quelquefois. Cependant, comme personne n'ignore que je ne fus jamais criminel, ainsi puisse-t-il être reconnu que je n'ai pas même été coupable ! Si la faute était tout à fait inexcusable, l'exil serait pour moi une peine trop légère, mais celui à qui rien n'échappe, César, a bien vu lui-même que mon crime n'était en effet qu'une imprudence. Aussi m'a-t-il épargné, autant que ma conduite le lui permettait, autant que mon erreur lui en laissait la faculté.

Il s'est servi avec modération des feux de sa foudre. Il ne m'a ôté ni la vie, ni les biens, ni l'espérance du retour, si vos prières parviennent un jour à désarmer sa colère. Mais ma chute a été terrible, et qu'y a-t-il d'étonnant ? l'homme frappé par Jupiter n'en reçoit pas de médiocres blessures. Achille voulait en vain comprimer ses forces, les coups de sa lance étaient désastreux. Ainsi, la sentence même de mon juge m'étant favorable, il n'y a pas de raison pour que ta porte refuse aujourd'hui de me reconnaître. Mes hommages, je l'avoue, n'ont pas été aussi assidus qu'ils devaient l'être, mais cela, sans doute, était encore un effet de ma destinée. Il n'est personne cependant à qui j'aie témoigné plus de respect, et, soit chez l'un, soit chez l'autre, je sentis toujours les bienfaits de votre protection. Telle est ton affection pour ton frère, que l'ami de ce frère, en admettant même qu'il ait négligé de te rendre hommage, a sur toi quelques droits. De plus, si la reconnaissance doit toujours suivre les bienfaits, n'est-il pas dans ta destinée de la mériter encore ? Si tu me permets de te dire ce que tu dois désirer, demande aux dieux de donner plutôt que de vendre. C'est ce que tu fais, et autant qu'il m'en souvient, tu avais la noble coutume d'obliger le plus que tu pouvais. Donne-moi, Messalinus, donne-moi une place, quelle qu'elle soit, dans ta maison, pourvu que je n'y paraisse point comme un intrus, et, si tu ne plains pas Ovide parce qu'il est malheureux, plains-le du moins d'avoir mérité de l'être.

LETTRE VIII

À SÉVÈRE

Ô Sévère, ô toi, la moitié de moi-même, reçois ce témoignage de souvenir que t'adresse ton cher Ovide. Ne me demande pas ce que je fais ici ; tu verserais des larmes si je te racontais en détail toutes mes souffrances ; il suffit que je t'en donne ici l'abrégé.

Nous voyons chaque jour s'écouler sans un moment de repos, et au milieu de guerres continuelles ; le carquois du Gète y est l'aliment inépuisable des combats. Seul, de tant de bannis, je suis à la fois exilé et soldat. Les autres vivent en sûreté, je n'en suis pas jaloux, et afin que tu juges mes vers avec plus d'indulgence, songe, en les lisant, que je les ai faits dans les préparatifs du combat.

Près des rives de l'Ister au double nom, il est une ville ancienne que ses murs et sa position rendent presque inaccessible. Le Caspien, Aegipsus, si nous en croyons ce peuple sur sa propre histoire, fut le fondateur de cette ville et lui donna son nom. Les Gètes farouches l'enlevèrent par surprise aux Odrysiens, qu'ils massacrèrent, et poursuivirent ensuite leurs attaques contre le roi. Celui-ci, dans le souvenir de sa grande origine, redoublant de courage, se présenta aussitôt entouré d'une armée nombreuse, et ne se retira qu'après s'être baigné dans le sang des coupables, et s'être rendu coupable lui-même, en poussant trop loin sa vengeance. Ô roi le plus vaillant de notre siècle, puissent tes mains glorieuses tenir à jamais le sceptre ! Puisses-tu (et mes souhaits pour toi ne sauraient s'élever plus haut) obtenir les éloges de Rome, fille de Mars, et du grand César.

Mais, revenant à mon sujet, je me plains à mon aimable ami, de ce que les horreurs de la guerre viennent encore se joindre à mes maux. Déjà quatre fois l'automne a vu se lever la Pléiade depuis que je vous perdis, et que je fus jeté sur ces rives infernales. Ne crois pas qu'Ovide regrette les commodités de la vie de Rome, et cependant il les regrette aussi, car tantôt je me rappelle votre doux souvenir, ô mes amis, tantôt je songe à ma tendre épouse et à ma fille. Puis, je sors de ma maison, je me dirige vers les plus beaux endroits de Rome, je les parcours tous des yeux de la pensée. Tantôt je vois ses places, tantôt ses palais, ses théâtres revêtus de marbre, ses portiques, un sol aplani, le gazon du champ de Mars, d'où la vue s'étend sur de beaux jardins, et les marais de l'Euripe, et la fontaine de la Vierge (20).

Mais sans doute que si j'ai le malheur d'être privé des plaisirs de la ville, je puis du moins jouir de ceux de la campagne. Je ne regrette pas les champs que j'ai perdus, ni les plaisirs admirables du territoire de Péligne (21), ni ces jardins situés sur des collines couvertes de pins, et que l'on découvre à la jonction de la voie Clodia et de la voie Flaminia (22). Ces jardins, je les cultivai, hélas ! je ne sais pour qui, et j'y puisai moi-même, je ne rougis pas de le dire, l'eau de la source, pour en arroser les plantes. On peut y voir, s'ils existent encore, ces arbres greffés par mes mains, et dont mes mains ne devaient plus cueillir les fruits. Voilà ce que j'ai perdu, et plutôt aux dieux qu'en échange, le pauvre exilé eût du moins un petit champ à cultiver ! Que ne puis-je seulement voir paraître ici la chèvre suspendue aux rochers ! Que ne puis-je, appuyé sur ma houlette, moi-même être le berger de mon troupeau, et, pour disperser les chagrins qui m'obsèdent, conduire les bœufs labourant la terre, le front comprimé sous le joug recourbé ! J'apprendrais ce langage intelligible aux taureaux des Gètes, et j'y ajouterais les mots menaçants dont on stimule ordinairement leur paresse. Moi-même, après avoir guidé, avec des efforts mesurés, le manche de la charrue, et l'avoir enfoncé dans le sillon, j'apprendrais à jeter la semence sur cette terre retournée, et je n'hésiterais pas à sarcler le sol, armé d'un long hoyau ni à donner à mon jardin altéré une eau qui l'abreuve. Mais comment le pourrais-je, lorsqu'il n'y a entre l'ennemi et moi qu'un faible mur, qu'une simple porte fermée ? Pour toi, lorsque tu naquis, les Parques, et je m'en réjouis de toute mon âme, filèrent des jours fortunés. Tantôt, c'est le champ de Mars qui le retient, tantôt, tu vas errer à l'ombre épaisse d'un portique ou passer quelques rares instants au Forum, tantôt l'Ombrie te rappelle ou, porté sur un char qui brûle le pavé de la voie Appienne, tu te diriges vers ta maison d'Albe. Là peut-être formes-tu le vœu que César dépose enfin sa juste colère et que ta campagne me serve d'asile. Oh ! mon ami, c'est demander trop pour moi ! sois plus modeste dans tes désirs ; je t'en conjure, mets un frein à leur entraînement trop rapide. Je demande seulement qu'on fixe mon exil dans un lieu plus rapproché de Rome et à l'abri de toutes les calamités de la guerre. Alors je serai soulagé de la plus grande partie de mes maux.

LETTRE IX

À MAXIME

À peine ai-je reçu la lettre dans laquelle tu m'annonces la mort de Celse (23), que je l'arrosai de mes larmes. Mais, ce qui est affreux à dire et ce que je croyais impossible, cette lettre, je l'ai lue malgré moi. Depuis que je suis dans le Pont, il ne m'est pas arrivé de plus triste nouvelle, et puisse-t-elle être la seule que j'y reçoive désormais ! L'image de Celse est aussi présente à mes yeux que si je le voyais lui-même, et mon amitié pour lui me fait croire qu'il vit encore. Souvent je le vois déposant sa gravité, se livrer au plaisir avec abandon ; souvent je me le rappelle accomplissant les actes les plus sérieux avec la probité la plus pure.

Cependant, de toutes les époques de ma vie, aucune ne me revient plus souvent à l'esprit que celle que j'aurais voulu appeler la dernière, et où ma maison, ébranlée tout à coup, s'écroula sur la tête de son maître ; alors que tant d'autres m'abandonnaient, lui seul resta, Maxime, lui seul, ne suivit pas la fortune qui me tournait le dos ; je le vis pleurer ma perte, comme s'il eût pleuré la mort d'un frère prêt à devenir la proie du bûcher. Il me tenait étroitement embrassé, il me consolait dans mon abattement, et ne cessait de mêler ses larmes aux miennes. Oh ! combien de fois, surveillant incommode d'une vie qui m'était odieuse, il arrêta mon bras déjà levé pour finir mon destin ! Que de fois il me dit : Les dieux sont pitoyables ; vis encore, et ne désespère pas du pardon ! Mais voici les paroles qui me frappèrent le plus : "Songe de quel secours Maxime doit être pour toi ; Maxime s'emploiera tout entier, il mettra dans ses prières tout le zèle dont l'amitié est capable, pour obtenir d'Auguste qu'il n'éternise pas sa colère. Il appuiera ses efforts de ceux de son frère, et n'épargnera rien pour adoucir ton sort." Ces paroles m'ont rendu supportables les ennuis de ma malheureuse vie ; fais en sorte, Maxime, qu'elles n'aient point été prononcées en vain. Souvent il me jurait de venir me voir à Rome, pourvu que tu lui permisses un si long voyage, car l'espèce de culte qu'il avait pour ta maison était le même que celui dont tu honores les dieux, ces maîtres du monde. Crois-moi, tu as beaucoup d'amis et tu en es digne, mais lui ne le cède à aucun d'eux par son mérite, si toutefois ce ne sont ni les richesses ni l'illustration des aïeux, mais bien la vertu et les qualités de l'esprit, qui distinguent les hommes.

C'est donc avec raison que je rends à la tombe de Celse ces larmes qu'il versa sur moi-même, au moment de mon départ pour l'exil. Oui, c'est avec raison, Celse, que je te consacre ces vers, comme un témoignage de tes rares qualités, et pour que la postérité y lise ton nom. C'est tout ce que je peux t'envoyer des campagnes gétiques ; c'est la seule chose dont je puisse dire avec certitude qu'elle est la mienne.

Je n'ai pu ni embaumer ton corps ni assister à tes funérailles. Un monde entier me sépare de ton bûcher, mais celui qui le pouvait, celui que, pendant ta vie, tu honorais comme un dieu, Maxime enfin, s'est acquitté envers toi de ces tristes devoirs, à tes funérailles ; il a offert à tes restes de pompeux honneurs ; il a versé l'amome (24) odorant sur ton sein glacé, et, dans sa douleur, il a mêlé aux parfums des larmes abondantes ; enfin il a confié à la terre, et tout près de lui, l'urne où reposent tes cendres. S'il rend ainsi aux amis, qui ne sont plus, les devoirs qu'il doit à leurs mânes, il peut me compter aussi parmi les morts.

LETTRE X

À FLACCUS

Ovide, du fond de son exil, envoie le salut à son ami Flaccus, si toutefois on peut envoyer ce que l'on n'a pas ; car, depuis longtemps, le chagrin ne permet pas à mon corps, miné par les soucis rongeurs, de recouvrer des forces ; et pourtant je n'éprouve aucune douleur ; je ne sens pas les ardentes suffocations de la fièvre, et mon pouls bat comme de coutume. Mais mon palais est émoussé ; les mets placés devant moi me donnent des nausées, et je vois avec dégoût arriver l'heure des repas. Qu'on mette à contribution, pour me servir, la mer, la terre et l'air, on n'y trouvera rien qui puisse réveiller mon appétit. L'adroite Hébé, de ses mains charmantes, me présenterait le nectar et l'ambroisie, breuvage et nourriture des dieux, que leur divine saveur ne rendrait pas la sensibilité à mon palais engourdi, et qu'ils écraseraient, substances lourdes et indigestes, mon estomac sans ressort. Quelque vrai que cela soit, je n'oserais l'écrire à tout autre, de peur qu'on n'attribuât mes plaintes à un besoin de délicatesse recherchée. En effet, dans ma position, dans l'état actuel de ma fortune, les besoins de cette nature seraient bienvenus ! Je les souhaite, aux mêmes conditions, à celui qui

trouverait que la colère de César fut trop douce pour moi. Le sommeil lui-même, cet aliment d'un corps délicat, refuse sa vertu bienfaisante à mon corps exténué. Je veille, et avec moi veille incessamment la douleur, qu'entretient encore la tristesse du jour. A peine en me voyant pourrais-tu me reconnaître ; "Que sont devenues, dirais-tu, ces couleurs que tu avais jadis ?" Un sang rare coule paisiblement dans mes veines presque desséchées, et mon corps est plus pâle que la cire nouvelle. Les excès du vin n'ont point causé chez moi de tels ravages, car tu sais que je ne bois guère que de l'eau. Je ne charge point de mets mon estomac, et si j'aimais la bonne chère, il n'y aurait pas au pays des Gètes de quoi satisfaire mes goûts. Les plaisirs si pernicioeux de l'amour n'épuisent point mes forces ; la volupté n'habite pas dans la couche du malheureux. Déjà l'eau et le climat me sont funestes, et, par-dessus tout, les inquiétudes d'esprit, qui ne me laissent pas un moment. Si vous ne les soulagiez, toi et ce frère qui te ressemble, mon âme abattue supporterait à peine le poids de ma tristesse. Vous êtes pour ma barque fragile un rivage hospitalier, et je reçois de vous les secours que tant d'autres me refusent ; donnez-les-moi toujours, je vous en conjure, car toujours j'en aurai besoin, tant que le divin César sera irrité contre moi. Que chacun de vous adresse à ses dieux d'humbles prières, non pour que César étouffe un courroux dont je suis la victime méritée, mais pour qu'il le modère.

LIVRE PREMIER

LETTRE PREMIÈRE

(1) Il y avait déjà quatre ans qu'Ovide était exilé. Le poète avait alors 56 ans. On peut voir la neuvième élégie du troisième livre des *Tristes*, sur l'origine du nom et de la ville de Tomes, dont, en général, il ne parle jamais que d'une manière un peu vague.

(2) Ovide place les Gètes sur la rive droite du Danube. Suivant Hérodote (liv. IV, ch. 93), ils habitaient les deux rives ; Tomes est donc située dans le pays des Gètes.

(3) On croit que ce Brutus auquel Ovide adresse sa première lettre des *Pontiques* était fils de celui qui poignarda Jules César dans le sénat, et qui se tua lui-même après la bataille de Philippes, qu'il perdit contre Auguste.

(4) Il s'agit ici des bibliothèques publiques. Ovide, dans la première élégie du liv. III des *Tristes*, se plaint déjà qu'un de ses ouvrages n'ait pas trouvé de place dans la bibliothèque du mont Palatin, et dans celle qui était dans le vestibule du temple de la Liberté.

(5) Marc Antoine était l'ennemi déclaré d'Auguste, qui souffrit et dédaigna ses injures. (Tacites *Ann.*, liv. 4, ch. 34.)

(6) Cicéron nous apprend (*Acad.* II, liv. I, ch. 3) que Brutus n'était pas seulement un grand capitaine, mais aussi un des philosophes les plus célèbres de son temps.

(7) Il s'agit ici de Diane Aricine, du nom d'Aricie, ville d'Italie, près de laquelle elle avait un temple, et où elle avait été transportée, dit-on, par Oreste, de la Tauride.

(8) On croyait qu'Isis privait de la vue ceux qui, après avoir juré par son nom, violaient leur serment.

LETTRE II

(9) Ce Fabius Maximus était un des favoris d'Auguste, et appartenait à l'une des familles les plus anciennes de Rome.

(10) Nous suivons ici le texte de Lemaire, qui réunit avec raison cette seconde partie à la première, pour n'en faire qu'une seule et même lettre, contrairement à plusieurs autres éditions qui commencent à ce mot une autre lettre.

(11) L'expression *Orestae deae* pourrait faire croire qu'il s'agit ici d'Iphigénie, sœur d'Oreste, mais il s'agit de Diane adorée en Tauride, et dont Iphigénie était la prêtresse. Ovide appelle encore cette déesse (*Mét.*, liv. XV, v. 489) *Diana Orestea*, parce qu'Oreste près d'être immolé par sa sœur, fut reconnu par elle, et tous deux quittèrent secrètement la Tauride en emportant la statue de Diane.

(12) Marcia était la femme de Maximus. Voy. Tac. *Ann.*, liv. 1, ch. 5.

(13) Auguste était fils d'Accia ; la sœur d'Accia est la tante d'Auguste, dont parle ici le poète.

LETTRE III

(14) Longues piques macédoniennes.

(15) Rutilius, personnage aussi savant que probe, fut condamné à l'exil, par suite de la haine que lui portaient les chevaliers. Rappelé à Rome par Scylla, il refusa cette faveur d'un homme dont on n'osait alors rien refuser. (Val. Max., iv. VI, ch. 4.)

(16) La source de Pirène est près de Corinthe, où se retira Jason après le meurtre de Pélidas.

LETTRE IV

(17) Le Danube seul séparait Tmes de la Colchide où Jason, fils d'Aeson, pénétra pour enlever la Toison d'or.

(18) Pélidas, oncle paternel de Jason, qui régnait dans la Thessalie, craignant d'être détrôné par son neveu, l'envoya dans la Colchide pour y enlever la toison d'or.

(19) Les deux parties du monde, orientale et occidentale.

LETTRE VIII

(20) On appelait ainsi à Rome une eau qui y était amenée par un aqueduc ; son nom lui venait de ce qu'elle avait été découverte, dit-on, par une jeune fille. Voyez les notes des *Tristes*, liv. III, élég. XII, note 2.

(21) Sulmone, patrie d'Ovide, est dans le pays des Pélignes.

(22) La voie Flaminia allait jusqu'à Ariminum, en traversant l'Ombrie, et se joignait à la voie Clodia à neuf ou dix milles de Rome.

LETTRE IX

(23) Aulus Cornelius Celsus, au rapport de Quintilien, fut un homme d'une vaste érudition. Il a écrit sur la rhétorique, sur l'art militaire et sur la médecine.

(24) Arbre de la hauteur du palmier, dont les fruits sont semblables à ceux de la vigne. On en tire un parfum très précieux. (Pline, liv. XII, ch. 13.)

RETOUR À L'ENTRÉE DU
SITE

ALLER À LA TABLE DES MATIÈRES
D'OVIDE



OVIDE

	Introduction	Héroïdes	Amours	L'art d'aimer	Le remède d'Amour	Les cosmétiques
les halieutiques	les Métamorphoses	les Fastes	les Tristes	les Pontiques	consolation	Ibis Noyer

LES PONTIQUES.

LIVRE	LIVRE	LIVRE	LIVRE
I	II	III	IV

LIVRE DEUXIÈME

LETTRE I

À GERMANICUS CÉSAR

Le bruit du triomphe de César a retenti jusque sur ces plages, où le Notus n'arrive que d'une aile fatiguée. Je pensais que rien d'agréable ne pouvait m'arriver au pays des Scythes, mais enfin cette contrée commence à m'être moins odieuse qu'auparavant. Quelques reflets d'un jour pur ont dissipé le nuage de douleurs qui m'entourne. J'ai mis en défaut ma fortune. César voulût-il me priver de tout sentiment de joie, celui-là du moins, il ne peut empêcher que tout le monde ne le partage. Les dieux eux-mêmes veulent lire la gaieté sur le front de leurs adorateurs, et ne souffrent pas la tristesse aux jours qui leur sont consacrés. Enfin, et c'est être fou que d'oser l'avouer, malgré César

lui-même, je me réjouirai. Toutes les fois que Jupiter arrose nos plaines d'une pluie salubre, la bardane tenace croît mêlée à la moisson. Moi aussi, herbe inutile, je me ressens de l'influence des dieux, et souvent, malgré eux, leurs bienfaits me soulagent. Oui, la joie de César, autant que je le puis, est aussi la mienne. Cette famille n'a rien reçu qui soit à elle seule. Je te rends grâce, ô Renommée ! à toi qui as permis au prisonnier des Gètes de voir par la pensée le pompeux triomphe de César ! C'est toi qui m'as appris que des peuples innombrables se sont rassemblés pour venir contempler les traits de leur jeune chef, et que Rome, dont les vastes murailles embrassent l'univers entier, ne fut pas assez grande pour leur donner à tous l'hospitalité. C'est toi qui m'as raconté qu'après plusieurs jours d'une pluie continuelle, chassée du sein des nuages par l'orageux vent du midi, le soleil brilla d'un éclat céleste, comme si la sérénité du jour eût répondu à la sérénité qui apparaissait sur tous les visages. Alors, on vit le vainqueur distribuer à ses guerriers des récompenses militaires, qu'il accompagnait d'éloges passionnés ; brûler l'encens sur les saints autels, avant de revêtir la robe brodée, éclatants insignes du triomphateur, et apaiser par cet acte religieux la Justice, à qui son père éleva des autels, et qui a toujours un temple dans son cœur. Partout où il passait, des applaudissements et des vœux de bonheur accueillaient sa présence ; et les roses jonchaient les chemins auxquels elles donnaient leur couleur. On portait devant lui les images, en argent, des villes barbares, avec leurs murailles renversées, et leurs habitants subjugués ; puis encore des fleuves, des montagnes, des prairies entourées de hautes forêts, des glaives et des traits groupés en trophées. Le char de triomphe étincelait d'or, et le soleil, y reflétant ses rayons, donnait la teinte de ce métal aux maisons qui avoisinent le forum. Les chefs captifs et le cou enchaîné étaient si nombreux qu'on en aurait, pour ainsi dire, composé une armée. La plupart d'entre eux obtinrent leur pardon et la vie, et de ce nombre fut Bato, l'âme et l'instigateur de cette guerre. Lorsque les dieux sont si cléments envers des ennemis, pourquoi ne pourrais-je espérer qu'ils s'apaiseront en ma faveur ? La même renommée, Germanicus, a aussi publié, jusque dans ces climats, que des villes avaient été vues à ce triomphe, inscrites sous ton nom, et que l'épaisseur de leurs murs, la

force de leurs armes, leur situation avantageuse, n'avaient pu les protéger contre toi. Que les dieux te donnent les années ! le reste, tu le trouveras en toi-même, pourvu qu'une longue carrière aide au développement de ta vertu. Mes vœux seront accomplis : les oracles des poètes ont quelque valeur, car un dieu a répondu à mes vœux par des présages favorables. Rome, ivre de bonheur, te verra aussi monter vainqueur au Capitole sur un char traîné par des chevaux couronnés, et, témoin des honneurs prématurés de son jeune fils, ton père éprouvera à son tour cette joie qu'il donna lui-même aux auteurs de ses jours. Jeune homme, déjà le plus illustre de tous, soit dans la paix, soit dans la guerre, n'oublie pas ce que je te prédis dès aujourd'hui. Peut-être ma muse chantera-t-elle un jour ce triomphe, si toutefois ma vie résiste aux souffrances qui m'accablent ; si, auparavant, je n'abreuve pas de mon sang la flèche d'un Scythe, et si ma tête ne tombe pas sous le glaive d'un Gète farouche. Que je vive assez pour voir le jour où tu recevras dans nos temples une couronne de lauriers, et tu diras que deux fois mes prédictions se sont vérifiées.

LETTRE II

À MESSALINUS

Cet ami qui, dès son jeune âge, honora ta famille, aujourd'hui exilé sur les tristes bords du Pont-Euxin, Ovide, t'envoie, ô Messalinus, du pays des Gètes indomptés, les hommages qu'il avait coutume de t'offrir lui-même lorsqu'il était à Rome. Malheur à moi si, à la vue de mon nom, tu changes de visage ! si tu hésites à lire cette lettre jusqu'au bout. Lis-la donc tout entière ; ne proscriis pas mes paroles, comme je suis proscrit moi-même, et que Rome ne soit pas interdite à mes vers. Je n'ai jamais eu la pensée d'entasser Pélion sur Ossa, ni l'espoir de toucher de ma main les astres éclatants. Je n'ai point suivi la bannière insensée d'Encelade, ni déclaré la guerre aux dieux maîtres du monde, et, semblable à l'audacieux Diomède, je n'ai point lancé mes traits contre une divinité. Ma faute est grave, sans doute, mais elle n'a osé compromettre que moi seul, et c'est le plus grand mal qu'elle ait fait ! On ne peut m'accuser que d'imprudence et de témérité, seuls reproches légitimes que j'aie mérités. Mais, je l'avoue, après la juste indignation d'Auguste, tu as le droit de te montrer difficile à mes

prières. Telle est ta vénération pour tout ce qui porte le nom de Iule, que tu regardes comme personnelles les offenses dont il est le but. Mais en vain tu serais armé et prêt à porter les coups les plus terribles, que tu ne parviendrais point à te faire craindre de moi. Un vaisseau troyen reçut le Grec Achéménide, et la lance d'Achille guérit le roi de Mysie. Souvent le mortel sacrilège vient chercher un refuge au pied de ces autels qu'il a profanés, et ne craint pas d'implorer l'assistance de la divinité qu'il a outragée. Cette confiance, dira-t-on, n'est pas sans danger ; j'en conviens, mais mon vaisseau ne vogue pas sur des eaux paisibles. Que d'autres songent à leur sûreté : l'extrême misère est aussi un gage de sûreté, car elle ne redoute rien de pire qu'elle-même. Quand on est entraîné par le destin, de qui si ce n'est du destin doit-on attendre du secours ? Souvent la rude épine produit la douce rose. Emporté par la vague écumante, le naufragé tend ses bras vers les récifs ; il s'attache aux ronces et aux rochers aigus. Fuyant l'épervier d'une aile tremblante, l'oiseau fatigué se réfugie dans le sein de l'homme, et la biche effrayée, poursuivie par la meute qui s'acharne après elle, n'hésite point à venir chercher un asile dans la maison voisine. Ô toi, Messalinus, si accessible à la pitié, laisse-toi, je t'en conjure, laisse-toi toucher par mes larmes, que ta porte ne reste pas obstinément fermée à ma timide voix. Dépose avec bonté mes prières aux pieds des divinités de Rome, de ces dieux que tu n'honores pas moins que le dieu du Capitole, que le dieu du tonnerre. Sois le mandataire, le défenseur de ma cause, quoique toute cause plaidée en mon nom soit une cause perdue. Déjà un pied dans la tombe, déjà glacé par le froid de la mort, si je puis être sauvé, je le serai par toi.

Que le crédit que tu dois à l'amitié d'un prince immortel se déploie pour ma fortune abattue, que cette éloquence particulière à tous les membres de ta famille, et dont tu prêtais le secours aux accusés tremblants, se révèle encore en ma faveur, car la voix éloquente de votre père revit dans son fils. C'est un bien qui a trouvé un digne héritier.

Je ne l'implore point ici pour qu'elle cherche à me justifier ; l'accusé qui avoue sa faute ne doit pas être défendu. Considère cependant si tu peux pallier cette faute du nom d'erreur ou s'il conviendrait mieux de ne pas aborder une semblable question. Ma blessure est de celles qu'il

est, selon moi, imprudent de toucher, puisqu'elle est incurable. Arrête-toi, ma langue, tu ne dois pas en dire davantage : que ne puis-je ensevelir avec mes cendres ce lugubre souvenir ! Ainsi donc, parle de moi comme si je n'avais pas été le jouet d'une erreur, afin que je puisse jouir de la vie telle que César me l'a laissée. Quand tu lui verras un visage serein, quand il aura déridé ce front sévère qui ébranle le monde et l'empire, demande-lui alors qu'il ne permette pas que moi, faible victime, je devienne la proie des Gètes, et qu'il accorde à mon exil un plus doux climat.

Le moment est propice pour solliciter des grâces. Heureux lui-même, Auguste voit s'accroître, ô Rome, la grandeur de la puissance qu'il t'a faite. Sa femme, respectée par la maladie, garde la chasteté dans sa couche, et son fils recule les bornes de l'empire de l'Ausonie. Germanicus lui-même devance les années par son courage ; le bras de Drusus est aussi redoutable que son cœur est plein de noblesse ; ses brus aussi, ses tendres petites-filles, les enfants de ses petits-fils, enfin tous les membres de la famille d'Auguste sont dans l'état le plus florissant. Ajoute à cela les dernières victoires sur les Péoniens, les bras des Dalmates condamnés au repos dans leurs montagnes, et enfin l'Illyrie, qui, après avoir déposé les armes, s'est glorifiée de porter sur son front l'empreinte du pied de César. Lui-même, remarquable par la sérénité de son visage, paraissait sur son char, la tête couronnée de laurier. Avec vous marchaient à sa suite des fils pieux (1), dignes d'un tel père et des honneurs qu'ils en ont reçus (2), semblables à ces frères (3) dont le divin Iule aperçoit le temple du haut de sa demeure sacrée qui l'avoisine. Messalinus ne disconviendra pas que la première place, au milieu de l'allégresse générale, ne leur appartienne, à eux, devant qui tout doit céder ; après eux, il n'est personne à qui Messalinus ne le dispute en dévouement. Non, sur ce point, tu ne le céderas à personne ; celui qui récompensa ton mérite avant l'âge ceignit ton front de lauriers bien acquis (4). Heureux ceux qui ont pu assister à ces triomphes, et jouir de la vue d'un prince qui porte sur ses traits la majesté des dieux ! Et moi, au lieu de l'image de César, j'avais devant les yeux de grossiers Sarmates, un pays où la paix est inconnue, et une mer enchaînée par la glace. Si pourtant tu m'entends, si ma voix arrive jusqu'à toi, emploie tout ton crédit, toute ta complaisance, à

faire changer mon exil. L'ombre éloquente de votre père, s'il lui reste encore quelque sentiment, te le demande pour moi, qui l'honorai dès ma plus tendre enfance. Ton frère aussi le demande, quoiqu'il craigne peut-être que ton empressement à m'obliger ne te soit nuisible ; toute ta famille enfin le demande, et toi-même tu ne pourrais pas nier que j'ai toujours fait partie de tes amis ; à l'exception de mes leçons d'amour, tu applaudissais souvent aux productions d'un talent dont je reconnais que j'ai mal usé. Efface les dernières fautes de ma vie, et ta maison n'aura point à rougir de moi. Puisse le bonheur être toujours fidèle à ta famille ! Puissent les dieux et les Césars ne point l'oublier dans leurs faveurs. Implore ce dieu plein de douceur, mais justement irrité, et prie-le de m'arracher aux régions sauvages de la Scythie. La tâche est difficile, je l'avoue, mais le courage aime les obstacles, et ma reconnaissance de ce bienfait en sera d'autant plus vive. Et cependant, ce n'est point Polyphème retranché dans son antre de l'Etna, ce n'est point Antiphate, qui doivent entendre tes prières. C'est un père bon et traitable, disposé à l'indulgence, qui souvent fait gronder la foudre sans la lancer, qui s'afflige de prendre une décision trop pénible, et qui semble se punir en punissant les autres. Cependant ma faute a vaincu sa douceur, et forcé sa colère à emprunter contre moi les armes de sa puissance. Puisque, séparé de ma patrie par tout un monde, je ne puis me jeter aux pieds des dieux eux-mêmes, ministre (5) de ces dieux, que tu révères, porte-leur ma requête, et appuie-la de tes ardentes prières. Cependant ne tente ce moyen que si tu n'y entends aucun danger ; pardonne-moi enfin, car, après mon naufrage, il n'est plus de mer qui ne m'inspire de l'effroi !

LETTRE III

À MAXIME

Maxime, toi dont les qualités distinguées répondent à la grandeur de ton nom, et qui ne permets pas que l'éclat de ton esprit soit éclipsé par ta noblesse, toi que j'ai honoré jusqu'au dernier moment de ma vie, car en quoi l'état où je suis diffère-t-il de la mort ? tu montres, en ne méconnaissant point un ami malheureux, une constance bien rare de nos jours. J'ai honte de le dire, et cependant convenons de la vérité du fait, le commun des hommes n'approuve que les amitiés fondées sur

l'intérêt. On s'occupe bien plus de ce qui est utile que de ce qui est honnête, et la fidélité reste ou disparaît avec la fortune ; à peine en est-il un sur mille qui trouve dans la vertu sa propre récompense. L'honneur même ne touche pas s'il est sans profit, et la probité gratuite laisse des remords. L'intérêt seul nous est cher ; ôtez à l'âme cupide l'espérance du profit, et après cela ne demandez à personne qu'il pratique la vertu. Aujourd'hui, chacun aime à se bien pourvoir, et compte avec anxiété sur ses doigts ce qui lui rapportera le plus. L'amitié, cette divinité autrefois si respectable, est à vendre, et, comme une propriété, attend qu'on vienne l'acheter. Je t'en admire d'autant plus, ô toi qui fus rebelle au torrent, et te tins à l'abri de la contagion de ce désordre général. On n'aime que celui que la fortune favorise ; l'orage gronde, et soudain met en fuite les plus intrépides. Autrefois, tant qu'un vent favorable enfla mes voiles, je vis autour de moi un cortège nombreux d'amis ; dès que la tempête eut soulevé les flots, je fus abandonné au milieu des vagues sur mon vaisseau déchiré. Quand la plupart ne voulaient même pas paraître m'avoir connu, à peine fûtes-vous deux ou trois qui me secourûtes dans ma détresse. Tu fus le premier, Maxime, et en effet tu étais bien digne, non pas de suivre les autres, mais au contraire de les attirer par l'autorité de ton nom ; donne l'exemple au lieu de le recevoir. L'unique profit que tu retires d'une action est le sentiment de l'avoir bien faite, car alors la probité, la conscience du devoir ont été ton seul guide. La vertu, dénuée de tout le cortège des biens étrangers à la nature, n'a point, selon toi, de récompense à attendre, et ne doit être recherchée que pour elle-même. C'est une honte, à tes yeux, qu'un ami soit repoussé parce qu'il est digne de commisération, et qu'il cesse d'être un ami parce qu'il est malheureux. Il est plus humain de soutenir la tête fatiguée du nageur que de la replonger dans les flots ! Vois ce que fit Achille après la mort de son ami, et crois-moi, ma vie est aussi une sorte de mort.

Thésée accompagna Pirithoüs jusqu'au rivage du Styx, et quelle distance me sépare de ce fleuve ! Le jeune Pylade ne quitta jamais Oreste livré à sa folie, et la folie est pour beaucoup dans ma faute. Accepte aussi ta part des éloges qu'ont mérités ces grands hommes, et continue, après ma chute, à me secourir de tout ton pouvoir. Si j'ai bien connu ton âme, si

elle est encore ce qu'elle était autrefois, si elle n'a rien perdu de sa grandeur, plus la fortune est rigoureuse, plus tu lui résistes ; tu prends les mesures que l'honneur exige pour n'être pas vaincu par elle, et les attaques incessantes de ton ennemi rendent plus opiniâtre ta résistance. Ainsi la même cause me nuit et me sert en même temps. Sans doute, illustre jeune homme, tu regardes comme un déshonneur de marcher à la suite d'une déesse toujours debout sur une roue. Ta fidélité est inébranlable ; et comme les voiles de mon vaisseau battu par la tempête n'ont plus cette solidité que tu voudrais qu'elles eussent, telles qu'elles sont, ta main les dirige. Ces ruines ébranlées par des commotions violentes, et dont la chute paraît inévitable, se soutiennent encore, appuyées sur tes épaules. Ta colère contre moi fut juste d'abord, et tu ne fus pas moins irrité que celui-là même que j'offensai, l'outrage qui avait frappé au cœur le grand César, tu juras aussitôt que tu le partageais ; cependant, mieux éclairé sur la source de ma disgrâce, tu déploras, dit-on, ma funeste erreur. Alors, pour première consolation, tu m'écrivis, et me donnas l'espoir qu'on pourrait fléchir la colère du dieu offensé. Tu te sentis ému par cette amitié si constante et si longue qui, pour moi-même, avait commencé avant ta naissance (6), et si, plus tard, tu devins l'ami des autres, tu naquis le mien ; c'est moi qui te donnai les premiers baisers dans ton berceau, qui, dès ma plus tendre enfance, honorai ta famille, et qui maintenant te force à subir le poids de cette vieille amitié. Ton père, le modèle de l'éloquence romaine, et dont le talent égalait la noblesse, fut le premier qui m'engagea à livrer quelques vers au public et qui fut le guide de ma muse. Je gagerais aussi que ton frère ne pourrait dire à quelle époque commença mon amitié pour lui : il est vrai pourtant que je l'aimai au-dessus de tous et que, dans mes fortunes diverses, tu fus l'unique objet de toute ma tendresse. Les dernières côtes de l'Italie me virent avec toi (7), et reçurent les larmes qui coulaient à flot sur mon visage. Quand tu me demandas alors si le récit qu'on t'avait fait de ma faute était véritable, je restai embarrassé, n'osant ni avouer ni contredire ; la crainte ne me dictait que de timides réponses. Comme la neige qui se fond au souffle de l'Auster pluvieux, mes yeux se fondaient en larmes qui baignaient ma figure interdite. À ce souvenir, tu dois voir que mon crime peut mériter l'excuse qu'on accorde à une première

erreur ; tu ne détournes plus les yeux d'un ancien ami tombé dans l'adversité, et tu répands sur mes blessures un baume salulaire. Pour tant de bienfaits, s'il m'est encore permis de former des vœux, j'appellerai sur ta tête toutes les faveurs du ciel ou s'il me faut seulement régler mes désirs sur les tiens, je lui demanderai de conserver à ton amour et César et sa mère ; c'est là, je m'en souviens, la prière qu'avant tout tu adressais aux dieux, lorsque tu offrais l'encens sur leurs autels.

LETTRE IV

À ATTICUS

Atticus, ô toi dont l'attachement ne saurait m'être suspect, reçois ce billet qu'Ovide t'écrit des bords glacés de l'Ister. As-tu gardé quelque souvenir de ton malheureux ami ? Ta sollicitude ne s'est-elle pas un peu ralentie ? Non, je ne le puis croire : les dieux ne me sont pas tellement contraires qu'ils aient permis que tu m'oubliasses si vite ! Ton image est toujours présente à mes yeux ; je vois toujours tes traits gravés dans mon cœur. Je me rappelle nos entretiens fréquents et sérieux et ces longues heures passées en joyeux divertissements. Souvent, dans le charme de nos conversations, ces instants nous parurent trop courts ; souvent les causeries se prolongèrent au-delà du jour. Souvent tu m'entendis lire les vers que je venais d'achever, et ma muse, encore novice, se soumettre à ton jugement. Loué par toi, je croyais l'être par le public, et c'était là le prix le plus doux de mes récentes veilles. Pour que mon livre portât l'empreinte de la lime d'un ami, j'ai, suivant tes conseils, effacé bien des choses.

Souvent on nous voyait ensemble dans le forum, sous les portiques, et dans les rues ; aux théâtres, nous étions souvent réunis. Enfin, ô mon meilleur ami, notre attachement était tel qu'il rappelait celui d'Achille et de Patrocle. Non, quand tu aurais bu à pleine coupe les eaux du Léthé, fleuve d'oubli, je ne croirais pas que tant de souvenirs soient morts dans ton cœur. Les jours d'été seront plus courts que ceux d'hiver, et les nuits d'hiver plus courtes que celles d'été ; Babylone n'aura plus de chaleurs, et le Pont plus de frimas ; l'odeur du souci l'emportera sur le parfum de la rose de Paestum, avant que mon souvenir s'efface de ta mémoire. Il n'est pas dans ma destinée de subir un

désenchantement si cruel. Prends garde cependant de faire dire que ma confiance m'abuse, et qu'elle ne passe pour une sotte crédulité. Défends ton vieil ami avec une fidélité constante ; protège-le autant que tu le peux, et autant que je ne te serai pas à charge.

LETTRE V

À SALANUS

Ovide te salue d'abord, ô Salanus, et t'envoie ces vers au rythme inégal. Puissent mes vœux s'accomplir et leur accomplissement confirmer mes présages ! Je souhaite, ami, qu'en me lisant, tu sois dans un état de santé prospère. Ta candeur, cette vertu presque éteinte de nos jours, m'oblige à former pour toi de semblables vœux. Quoique je fusse peu connu de toi, tu as, dit-on, pleuré sur mon exil ; et quand tu lus ces vers envoyés des rivages du Pont, quelque médiocres qu'ils soient, ton suffrage leur a donné du prix. Tu souhaitas que César mît enfin un terme à sa colère contre moi ; et César, s'il les connaissait, permettrait de pareils désirs. C'est ta bienveillance naturelle qui te les a inspirés, et ce n'est pas ce qui me les rend moins précieux.

Ce qui te touche le plus dans mes malheurs, c'est sans doute, docte Salanus, de songer au lieu que j'habite. Tandis qu'Auguste fait jouir le monde entier des bienfaits de la paix, tu ne trouveras pas un pays où elle soit moins connue qu'ici ; cependant tu lis ces vers faits au milieu des combats sanglants et tu y applaudis ensuite ; tu donnes des éloges à mon génie, produit incomplet d'une veine peu féconde ; et d'un faible ruisseau tu fais un grand fleuve. Oui, tes éloges sont chers à mon cœur ; quoique tu puisses penser de l'impuissance des malheureux à éprouver un plaisir quelconque, quand je m'efforce d'écrire des vers sur un sujet de peu d'importance, ma muse suffit à ce travail facile. Naguère, lorsque le bruit du triomphe éclatant de César parvint jusqu'à moi (8), j'osai entreprendre la tâche imposante de le célébrer, mais la splendeur du sujet et son immensité anéantirent mon audace ; j'ai dû succomber sous le poids de l'entreprise. Le désir que j'avais de bien faire est la seule chose que tu pourrais louer ; quant à l'exécution, elle languit écrasée par la grandeur de la matière. Si, par hasard, mon livre est tombé dans tes mains, je te prie, qu'il se ressente de ta protection ; tu la lui accorderais sans que je te la demandasse ; que du

moins ma recommandation ajoute quelque peu à ta bonne volonté. Sans doute je suis indigne de louanges, mais ton cœur est plus pur que le lait, plus pur que la neige fraîchement tombée. Tu admires les autres quand c'est toi qui mérites qu'on t'admire, quand ton éloquence et tes talents ne sont ignorés de personne. Le prince des jeunes Romains, César, à qui la Germanie a donné son nom, s'associe ordinairement à tes études. Tu es le plus ancien de ses compagnons, son ami d'enfance ; tu lui plais par ton génie qui sympathise avec son caractère. Tu parles, et bientôt il se sent inspiré ; ton éloquence est comme la source de la sienne. Quand tu as cessé de parler, que toutes les bouches se taisent et que le silence a régné un instant, alors le prince si digne du nom de Iule se lève, semblable à l'étoile du matin sortant des mers de l'Orient. Tandis qu'il est encore muet, son visage, sa contenance, révèlent déjà le grand orateur, et jusque dans sa toge habilement disposée, on devine une voix éloquente (9). Enfin, après une légère pause, cette bouche céleste se fait entendre, et vous jureriez alors que son langage est celui des dieux : "C'est là, diriez-vous, une éloquence digne d'un prince, tant il y a de noblesse dans ses paroles !" Et toi, qu'il aime, toi dont le front touche les astres, tu veux avoir cependant les ouvrages du poète proscrit ! Sans doute il est un lien sympathique qui unit deux esprits l'un à l'autre, et chacun d'eux reste fidèle à cette alliance. Le paysan s'attache au laboureur ; le soldat, à celui qui fait la guerre ; le nautonier, au pilote qui gouverne la marche incertaine du vaisseau. Ainsi toi, qui aimes l'étude, tu te voues au culte des Muses ; et mon génie trouve en toi un génie qui le protège. Nos genres diffèrent, il est vrai, mais ils sortent des mêmes sources, et c'est un art libéral que nous cultivons l'un et l'autre. À toi le thyrses (10), à moi le laurier, mais le même enthousiasme doit nous animer tous les deux. Si ton éloquence communique à mes vers ce qu'ils ont de nerveux, c'est ma muse qui donne leur éclat à tes paroles. Tu penses donc avec raison que la poésie se rattache intimement à tes études, et que nous devons défendre les prérogatives de cette union sacrée. Aussi je fais des vœux pour que, jusqu'à la fin de ta vie, tu conserves l'ami dont la faveur est pour toi si honorable, et pour qu'un jour, maître du monde, il tienne lui-même les rênes de l'empire ; ces vœux, tout le peuple les forme avec moi.

LETTRE VI

À GRÉCINUS

Ovide, qui jadis offrait de vive voix ses vœux à Grécinus, les lui offre aujourd'hui avec tristesse des bords du Pont-Euxin. C'est ainsi que l'exilé communique sa pensée : mes lettres sont ma langue, et le jour où il ne me sera plus permis d'écrire, je serai muet. Tu as raison de blâmer la faute d'un ami insensé, et tu m'apprends à souffrir des malheurs que j'ai mérités plus grands encore. Ces reproches sont justes, mais ils viennent trop tard. Epargne les paroles amères au coupable qui avoue ses torts. Quand je pouvais encore voguer en droite ligne au-delà des monts Gérauniens, c'est alors qu'il fallait m'avertir de prendre garde aux perfides écueils ! Aujourd'hui naufragé, que me sert-il de connaître la route que j'aurais dû suivre ? Il vaut mieux tendre la main au nageur fatigué, et s'empresse de lui soutenir la tête : c'est ainsi que tu fais toi-même ; fais-le toujours, je t'en prie, et que ta mère et ton épouse, tes frères et toute ta famille soient sains et saufs. Puisses-tu, suivant les vœux que forme ton cœur, et que ta bouche ne dément jamais, rendre toutes tes actions agréables aux Césars ! Il serait honteux pour toi de refuser toute espèce de secours à un ancien ami dans l'adversité, honteux de reculer et de ne pas rester ferme à ton poste, honteux d'abandonner le vaisseau battu par la tempête, honteux enfin de suivre les caprices du sort, de faire des concessions à la fortune, et de renier un ami quand il n'est plus heureux. Ce n'est pas ainsi que vécurent les fils de Strophius et d'Agamemnon ; ce n'est pas ainsi que fut profanée la fidélité de Thésée et de Pirithoüs ; ils ont obtenu des siècles passés l'admiration que les siècles postérieurs ont ratifiée ; et nos théâtres retentissent d'applaudissements en leur honneur. Toi aussi, qui n'as pas désavoué un ami en butte aux persécutions des destins, tu mérites de prendre place parmi ces grands hommes ; tu le mérites sans doute, et, lorsque ton pieux attachement est si digne d'éloges, ma reconnaissance ne taira point tes bienfaits. Crois-moi, si mes vers ne sont pas condamnés à périr, la postérité prononcera ton nom plus d'une fois ! Seulement, Grécinus, je demande une chose, c'est que tu me restes fidèle dans ma disgrâce, et que ton ardeur à m'être utile ne se refroidisse point. Pendant que tu agiras, de mon

côté, quoique secondé par le vent, je saurai me servir encore de la rame : il est bon de faire sentir l'éperon au coursier dans l'arène.

LETTRE VII

À ATTICUS

Cette lettre que je t'écris, Atticus, du pays des Gètes indomptés, doit être, à son début, l'expression des vœux que je forme pour toi ; ensuite, mon plus grand plaisir sera d'apprendre ce que tu fais, et si, quelles que soient tes occupations, tu as encore le loisir de songer à moi. Déjà je n'en doute pas moi-même ; mais la peur du mal me porte souvent à concevoir des craintes imaginaires. Pardonne, je te prie, pardonne à cette défiance exagérée : le naufragé redoute les eaux même les plus tranquilles ; le poisson, une fois blessé par l'hameçon trompeur croit que chaque proie qu'il va saisir recèle le crochet d'acier ; souvent la brebis s'enfuit à la vue d'un chien que de loin elle a pris pour un loup, et évite ainsi, sans le savoir, l'ami qui veille à sa défense ; un membre malade craint le plus léger contact ; une ombre vaine fait trembler l'homme inquiet. Ainsi, percé des traits ennemis de la fortune, mon cœur n'est plus accessible qu'à des pensées lugubres. Il faut que ma destinée suive son cours, et persiste à jamais dans ses voies accoutumées. Je crois, ami, que les dieux veillent à ce que rien ne me réussisse, et qu'il est impossible de mettre en défaut ta fortune : elle s'applique à me perdre ; divinité d'ailleurs inconstante et légère, elle n'est fermement résolue qu'à me persécuter. Crois-moi, si tu me connais pour un homme sincère, et si des infortunes telles que les miennes ne pouvaient être imaginées à plaisir, tu seras plus habile à compter les épis des champs de Cinyphie, les thyms qui fleurissent sur le mont Hybla, les innombrables oiseaux qui s'élèvent dans les airs sur leurs ailes rapides ; tu sauras plutôt le nombre des poissons qui nagent au sein des eaux, que tu ne calculeras la somme des maux que j'ai endurés et sur terre et sur mer. Il n'est point au monde de nation plus féroce que les Scythes, et cependant ils se sont attendris sur mes infortunes ; je ferais une nouvelle *Iliade* sur mes tristes aventures, si j'essayais, dans mes vers, de les retracer avec exactitude. Je ne crains donc pas que ton amitié, cette amitié dont tu m'as donné tant de preuves, ne me devienne suspecte ; mais le malheur rend timide, et,

depuis longtemps, ma porte est fermée à toute joie ; je me suis fait une habitude de la douleur. Comme l'eau creuse le rocher qu'elle frappe incessamment dans sa chute, ainsi les blessures que m'a faites la fortune ont été si obstinément réitérées qu'elle trouverait à peine sur moi une place propre à en recevoir de nouvelles : le soc de la charrue est moins usé par un exercice continu, la voie Appienne moins broyée par les roues des chars, que mon cœur n'est déchiré par la longue série de mes malheurs ; et pourtant je n'ai rien trouvé qui me soulageât. Plusieurs ont conquis la gloire dans l'étude des lettres, et moi, malheureux, j'ai été la victime immolée à mon propre talent ! Mes premières années sont exemptes de reproches ; elles s'écoulèrent sans imprimer de souillures à mon front ; mais, depuis mes malheurs, elles ne m'ont été d'aucun secours. Souvent, à la prière des amis, une faute grave est pardonnée : l'amitié pour moi est restée silencieuse. D'autres tirent parti de leur présence contre l'adversité qui les atteint, et moi j'étais absent de Rome quand la tempête est venue m'assaillir. Qui ne redouterait la colère d'Auguste, même lorsqu'elle se tait ? Ses cruels reproches ont été pour moi un supplice de plus. Une saison propice adoucit la perspective de l'exil ; moi, jeté sur une mer orageuse, j'ai subi les vicissitudes de l'Arcture et des Pléiades menaçantes. L'hiver est quelquefois inoffensif pour la navigation ; le vaisseau d'Ulysse ne fut pas plus le jouet des flots que le mien ; la fidélité de mes compagnons pouvait tempérer la rigueur de mes maux, une troupe perfide s'enrichit de mes dépouilles (11) ; la beauté du pays peut rendre l'exil moins amer, il n'est pas, sous les deux pôles, de contrée plus triste que celle que j'habite ; c'est quelque chose d'être près des frontières de sa patrie, je suis relégué à l'extrémité de la terre, aux bornes du monde. César, tes conquêtes assurent la paix aux exilés, le Pont est sans cesse exposé aux attaques de voisins armés contre lui ; il est doux d'employer son temps à la culture des champs, ici un ennemi barbare ne nous permet pas de labourer la terre ; l'esprit et le corps se retrempe sous une température salubre, un froid éternel glace les rivages de la Sarmatie ; boire une eau douce est un plaisir qui ne trouve pas d'envieux, ici je ne bois que d'une eau marécageuse mêlée à l'eau salée de la mer. Tout me manque, et cependant mon courage se montre supérieur à tant de privations, et même il réveille mes forces

physiques : pour soutenir un fardeau, il faut se raidir énergiquement contre sa pesanteur ; mais il tombera, pour peu que les nerfs fléchissent. Ainsi, l'espérance de voir avec le temps s'adoucir la colère du prince soutient mon courage et m'aide à supporter la vie. Et vous, amis, maintenant si peu nombreux, mais d'une fidélité à l'épreuve de mes malheurs, vous me donnez des consolations qui ont aussi leur prix. Continue, ô Atticus, je t'en fais la prière ; n'abandonne pas mon navire à la merci des flots, et sois à la fois le défenseur de ma personne et celui de ton propre jugement.

LETTRE VIII

À MAXIME COTTA

Les deux Césars (12), ces dieux dont tu viens de m'envoyer les images, Cotta, m'ont été rendus ; et, pour compléter comme il convenait ce précieux cadeau, tu as joint Livie aux Césars. Heureux argent, plus heureux que tout l'or du monde ! métal informe naguère, il est un dieu maintenant ! Tu ne m'eus pas donné plus en m'offrant des trésors, qu'en m'envoyant ici ces trois divinités. C'est quelque chose de voir des dieux, de croire à leur présence, de les entretenir comme s'ils étaient là en effet. Quel don inestimable que des dieux ! Non, je ne suis plus relégué au bout du monde, et, comme jadis, citoyen de Rome, j'y vis en toute sécurité. Je vois l'image des Césars, comme je les voyais alors ; mes espérances, mes vœux osaient à peine aller jusque-là. La divinité que je saluais, je la salue encore ! non, tu n'as rien à m'offrir de plus grand à mon retour ! Que me manque-t-il de César, si ce n'est de voir son palais ? mais, sans César, ce palais ne serait rien (13). Pour moi, quand je contemple César, il me semble que je vois Rome, car il porte dans ses traits toute la majesté de sa patrie. Est-ce une erreur ou ce portrait n'est-il pas l'expression d'un visage irrité ? N'y a-t-il pas dans ce regard quelque chose de menaçant ? Pardonne, ô toi que les vertus élèvent au-dessus du monde entier, et arrête les effets de ta juste vengeance ! pardonne, je t'en conjure, toi l'immortel honneur de notre âge, toi qu'on reconnaît à ta sollicitude pour le maître de la terre, par le nom de ta patrie, que tu aimes plus que toi-même, par les dieux qui ne furent jamais sourds à tes vœux, par la compagne de ta couche, qui seule fut jugée digne de toi, qui seule put supporter

l'éclat de ta majesté, par ce fils dont la vertu est l'image de la tienne, et que ses mœurs font reconnaître pour le digne produit de ton sang, par tes petits-fils si dignes encore de leur aïeul et de leur père, et qui s'avancent à grands pas dans la route que ta volonté leur a tracée ; adoucis la rigueur de mon supplice, et accorde-moi la faveur légère de transporter loin du Scythe ennemi le séjour de mon exil. Et toi, le premier après César, que ta divinité, s'il se peut, ne soit point inexorable à mes prières ! et puisse bientôt la fière Germanie marcher, esclave et humiliée, devant ton char de triomphe ! Puisse ton père vivre autant que le vieillard de Pylos, et ta mère que la prêtresse de Cumes ! Puisses-tu longtemps encore être leur fils ! Toi aussi, digne épouse d'un si illustre époux, entends avec bonté la prière d'un suppliant ; que les dieux conservent ton époux ! qu'ils conservent ton fils et tes petits-fils, tes vertueuses brus avec les filles qui leur doivent le jour ! Que Drusus, enlevé à ta tendresse par la barbare Germanie, soit, de tous tes enfants, la seule victime tombée sous les coups du sort ! Que bientôt ton fils, revêtu de la pourpre triomphale, et, porté sur un char attelé de chevaux blancs, soit le courageux vengeur de la mort de son frère ! Dieux cléments, exaucez mes prières, mes vœux ! que votre présence ne me soit pas inutile ! Dès que César paraît, le gladiateur rassuré quitte l'arène, et la vue du prince est pour lui d'un grand secours. Que j'aie donc le même avantage, moi à qui il est permis de contempler ses traits et d'avoir pour hôtes trois divinités. Heureux ceux qui les voient elles-mêmes au lieu de leurs images ! heureux ceux à qui elles se manifestent ostensiblement ! Puisque ma triste destinée m'envie ce bonheur, j'adore du moins ces portraits que l'art a donnés à mes vœux. C'est ainsi que l'homme connaît les dieux cachés à ses regards dans les profondeurs du ciel ; c'est ainsi qu'au lieu de Jupiter il adore son image. Enfin, ne souffrez pas, ô vous mes divinités, que vos images, qui sont et qui seront toujours avec moi, restent dans un séjour odieux. Ma tête se détachera de mon corps ; mes yeux, volontairement mutilés, seront privés de la lumière, avant que vous me soyez ravis ! Ô dieux, chers à tous les mortels, vous serez le port, l'autel de l'exilé ! Si les armes des Gètes se lèvent sur moi, menaçantes, je vous embrasserai ; vous serez mes aigles, vous serez le drapeau que je suivrai. Ou je m'abuse, et suis le jouet de mes vains

désirs ou j'ai tout lieu d'espérer un plus doux exil ; oui, ces images me semblent de moins en moins sévères, je crois les voir consentir à ma demande. Puissent, je vous en supplie, se vérifier ces présages, auxquels je n'ose encore me fier ! Puisse la colère, quoique juste, d'un dieu, s'apaiser en ma faveur !

LETTRE IX

AU ROI COTYS

Fils des rois, toi dont la noble origine remonte jusqu'à Eumolpus, Cotys (14), si la voix de la renommée t'a fait connaître que je suis exilé dans un pays voisin de ton empire, écoute, ô le plus clément des princes, la prière d'un suppliant, et secours autant que tu le peux, et tu le peux en effet, le proscrit qui t'implore. La fortune, en me livrant à toi, ne m'aura point pour la première fois traité en ennemi ; je ne l'accuserai donc point. Reçois avec bonté sur tes rivages mon vaisseau brisé ; que la terre où tu règues ne me soit pas plus cruelle que les flots. Crois-moi, il est digne d'un roi de venir au secours des malheureux : cela sied surtout à un prince aussi grand que toi ; cela sied à ta fortune, qui, tout illustre qu'elle est, peut à peine égaler ta magnanimité. Jamais la puissance ne brille d'un éclat plus favorable que lorsqu'elle exauce les prières. La splendeur de ton origine t'impose ce noble rôle ; il est l'apanage d'une race qui descend des dieux, il est aussi l'exemple que t'offrent Eumolpus, l'illustre auteur de ta famille, et le bisaïeul d'Eumolpus, Erichonius. Tu as cela de commun avec les dieux, que, invoqué comme eux, comme eux aussi tu secours les suppliants. À quoi nous servirait de continuer à honorer les dieux, si on leur dénie la volonté de nous secourir ? Si Jupiter reste sourd à la voix qui l'implore, pourquoi immolerait-on des victimes dans le temple de Jupiter ? Si la mer refuse un moment de calme à mon navire, pourquoi offrirais-je à Neptune un encens inutile ? Si Cérès trompe l'attente du laborieux cultivateur, pourquoi Cérès recevrait-elle en holocauste les entrailles d'une truie prête à mettre bas ? Jamais on n'égorgera le bélier sur l'autel de Bacchus, si le jus de la grappe ne jaillit sous le pied qui la presse. Si nous prions les dieux de laisser à César le gouvernement du monde, c'est que César veille avec soin aux intérêts de la patrie. C'est donc leur utilité qui fait la grandeur des dieux et des

hommes, car chacun de nous exalte celui dont il obtient l'appui. Toi aussi, Cotys, digne fils d'un illustre père, protège un exilé qui languit dans l'enceinte de ton vaste camp. Il n'est pas de plaisir plus grand pour l'homme que celui de sauver son semblable, c'est le moyen le plus sûr de se concilier les cœurs. Qui ne maudit Antiphate, le Lestrigon ? Qui n'admire la grandeur du généreux Alcinoüs ? Tu n'es point le fils d'un Cassandre, ni du tyran de Phères, ni de cet autre qui fit subir à l'inventeur d'un horrible supplice ce supplice même ; mais autant ta valeur brille dans les combats, et s'y montre invincible, autant le sang te répugne quand la paix est conclue. J'ajoute à cela que l'étude des lettres adoucit les mœurs et en prévient la rudesse : or, nul prince plus que toi n'a cultivé ces douces études, nul n'y a consacré plus de temps. J'en atteste tes vers : je nierais qu'ils fussent d'un Thrace, s'ils ne portaient ton nom. Orphée ne sera plus le seul poète de ces climats, la terre des Gètes s'enorgueillit aussi de ton génie. De même que ton courage, quand la circonstance l'exige, t'excite à prendre les armes et à teindre tes mains dans le sang ennemi, de même tu sais lancer le javelot d'un bras vigoureux, et diriger avec art les mouvements de ton agile coursier ; de même, quand tu as donné aux exercices familiers à ta race le temps nécessaire, et soulagé tes épaules d'un fardeau pénible, tu soustrais tes loisirs à l'influence oppressive du sommeil, et te fraies, en cultivant les Muses, un chemin jusqu'aux astres. Ainsi se noue entre toi et moi une sorte d'alliance. Tous les deux alors nous sommes initiés aux mêmes mystères. Poète, c'est vers un poète que je tends mes mains suppliantes ; je demande sur tes bords protection pour mon exil. Je ne suis point venu aux rivages du Pont après avoir commis un meurtre ; ma main criminelle n'a point fabriqué de poisons ; je n'ai pas été convaincu d'avoir appliqué un sceau imposteur sur un écrit supposé : je n'ai rien fait de contraire aux lois, et pourtant, je l'avoue, ma faute est plus grave que tout cela. Ne me demande pas quelle elle est. J'ai écrit les leçons d'un art insensé ! voilà ce qui a souillé mes mains. Si j'ai fait plus, ne cherche pas à le savoir ; que *l'Art d'aimer* seul soit tout mon crime. Quoi qu'il en soit, la vengeance de celui qui m'a puni a été douce : il ne m'a privé que du bonheur de vivre dans ma patrie. Puisque je n'en

jouis plus, que près de toi du moins j'habite en sûreté dans cet odieux pays.

LETTRE X

À MACER

À la figure empreinte sur le cachet de cette lettre, ne reconnais-tu pas, Macer, que c'est Ovide qui t'écrit ? Si mon cachet ne suffit pas pour te l'apprendre, reconnais-tu au moins cette écriture tracée de ma main ? Se pourrait-il que le temps en eût détruit en toi le souvenir, et que tes yeux eussent oublié ces caractères qu'ils ont vus tant de fois ? Mais permis à toi d'avoir oublié et le cachet et la main, pourvu que tes sentiments pour moi n'aient rien perdu de leur vivacité. Tu le dois à notre amitié dès longtemps éprouvée ; à ma femme, qui ne t'est pas étrangère ; à nos études enfin, dont tu as fait un meilleur usage que moi. Tu n'as pas commis la faute d'enseigner aucun art. Tu chantes ce qui reste à chanter après Homère (15), c'est-à-dire le dénouement de la guerre de Troie. L'imprudent Ovide, pour avoir chanté l'art d'aimer, reçoit aujourd'hui la triste récompense de ses leçons. Cependant il est des liens sacrés qui unissent les poètes, quoique chacun de nous suive une route différente. Je suppose que, malgré notre éloignement, tu te les rappelles encore, et que tu souhaites de soulager mes maux. Tu étais mon guide quand je parcourus les superbes villes de l'Asie, tu le fus encore lorsque la Sicile apparut à mes yeux. Nous vîmes tous deux le ciel briller des feux de l'Etna, de ces feux que vomit la bouche du géant enseveli sous la montagne ; les lacs d'Henna et les marais fétides de Palicus, où l'Anape mêle ses flots aux flots de Cyane, et près de la nymphe qui, fuyant le fleuve de l'Élide, porte jusqu'à la mer le tribut de ses eaux invisibles à son amant. C'est là que je passai une bonne partie de l'année qui s'écoulait : mais hélas ! que ces lieux ressemblent peu au pays des Gètes, et qu'ils sont peu de chose comparativement à tant d'autres que nous vîmes ensemble, alors que tu me rendais nos voyages si agréables, soit que notre barque aux mille couleurs sillonnât l'onde azurée, soit qu'un choc nous emportât sur ses terres brûlantes ! Souvent la route fut abrégée par nos entretiens ; et nos paroles, si tu comptes bien, étaient plus nombreuses que nos pas. Souvent, pendant nos causeries, la nuit venait nous surprendre, et les

longues journées de l'été ne pouvaient nous suffire. C'est quelque chose d'avoir couru l'un et l'autre les mêmes dangers sur mer, et adressé simultanément nos vœux aux divinités de l'Océan, d'avoir traité en commun des affaires sérieuses, et de pouvoir rappeler sans rougir les distractions qui venaient après elles. Si ces souvenirs te sont encore présents, tes yeux, en dépit de mon absence, me verront à toute heure, comme ils me voyaient jadis. Pour moi, bien que relégué aux dernières limites du monde, sous cette étoile du pôle qui demeure immobile au-dessus de la plaine liquide, je te contemple des yeux de mon esprit, les seuls dont je puisse te voir, et je m'entretiens souvent avec toi sous l'axe glacé du ciel. Tu es ici, et tu l'ignores ; quoique absent, tu es souvent près de moi, et tu sors de Rome, évoqué par moi, pour venir chez les Gètes. Rends-moi la pareille, et puisque ton séjour est plus heureux que le mien, fais en sorte de t'y souvenir toujours de moi.

LETTRE XI

À RUFUS

Ovide, l'auteur d'un *Art* qui lui fut si fatal, t'envoie, Rufus, cet ouvrage fait à la hâte.

Ainsi, quoique le monde entier nous sépare, tu sauras que je me souviens de toi. Oui, le souvenir de mon nom s'effacera de ma mémoire, avant que mon cœur ne perde celui de ta pieuse amitié, et mon âme prendra son essor dans le vide des airs, avant que je paie d'un ingrat oubli tes inappréciables bienfaits. J'appelle ainsi ces larmes qui coulaient de tes yeux quand l'excès de la douleur avait tari les miennes ; j'appelle ainsi ces consolations par lesquelles tu combattais à la fois la tristesse de mon cœur et du tien. Sans doute, ma femme est vertueuse par sa nature et comme d'elle-même. Toutefois elle ne peut que gagner encore à recevoir tes conseils. Je me réjouis de penser que tu es pour elle ce que Castor était pour Hermione, et Hector pour Iule (16). Elle cherche à égaler tes vertus, et montre par la sagesse de sa vie que ton sang coule dans ses veines. Aussi ce qu'elle eût fait sans y être encouragée, elle le fait mieux encore, aidée de tes conseils. L'actif coursier qui s'élance dans l'arène pour y disputer l'honneur de la victoire redouble d'ardeur s'il entend une voix qui l'anime. Dirai-je ta fidélité scrupuleuse à suivre les recommandations de ton ami absent, et cette

discrétion à laquelle nul fardeau n'arrache de plaintes ? Que les dieux t'en récompensent, puisque je ne le peux moi-même ! Ils le feront, si ta piété n'échappe pas à leurs regards. Puissent tes forces répondre à de si nobles efforts, Rufus, toi la gloire du pays de Fundi !

LIVRE DEUXIÈME

LETTRE II

(1) Tibère était accompagné de Drusus, son fils, et de Germanicus César, son neveu, qu'il avait adopté.

(2) Les petits-fils d'Auguste avaient reçu le nom de César.

(3) Sans doute Castor et Pollux.

(4) Messalinus, un des lieutenants de Tibère, dans la guerre d'Illlyrie, partageait avec lui les honneurs du triomphe.

(5) Il appelle *sacerdos* son intercesseur auprès des Césars, parce qu'il appelle ceux-ci *superos*.

LETTRE III

(6) Ovide avait été l'ami du père de Maximus.

(7) II désigne ici le port de Brindes, où il s'est embarqué pour son exil.

LETTRE V

(8) Le triomphe de Tibère. Voy. lettre 4, liv. II.

(9) On voit que les anciens ne dédaignaient pas de recommander à l'orateur de prendre des attitudes et de disposer sa robe d'une manière propre à prévenir son auditoire.

(10) Le thyrsé était une pique entourée de pampres de vigne et de feuilles de lierre que les bacchantes agitaient dans les fêtes de Bacchus. Suivant le commentateur Mycillus, le thyrsé est ici considéré par Ovide comme l'emblème de l'éloquence ; la couronne de laurier, au contraire, est l'emblème de la poésie. Nous partageons ce sentiment.

LETTRE VII

(11) Nous ne pensons pas, comme quelques traducteurs, qu'Ovide parle ici de certains compagnons de son voyage, qui l'auraient pillé. Si cela était, Ovide ne manquerait

pas de s'en plaindre plus d'une fois. Or, il ne s'en est jamais plaint. Il est probable au contraire qu'il s'agit ici de quelques-uns de ses amis de Rome, de la façon de cet ennemi auquel (*Ibis*, vers 29) il reproche de vouloir s'emparer de ses dépouilles, ce qui serait arrivé, si Auguste n'eût pas conservé au poète son patrimoine.

LETTRE VIII

(12) Les portraits d'Auguste et de César.

(13) Le palais de César.

LETTRE IX

(14) Cotys est le nom de plusieurs rois de Thrace.

LETTRE X

(15) Emilius Macer, de Vérone, voulut être le continuateur de l'*Iliade*, qui s'arrête, comme on sait, aux funérailles d'Hector.

LETTRE XI

(16) Castor était l'oncle d'Hermione, et Hector celui de Iule ; Ovide veut donc dire que, comme eux, Rufus est l'oncle de sa femme, rapprochement peu juste, mais délicat.

RETOUR À L'ENTRÉE DU
SITE

ALLER À LA TABLE DES MATIÈRES
D'OVIDE



OVIDE

Introduction	Héroïdes	Amours	L'art d'aimer	Le remède d'Amour	Les cosmétiques
les halieutiques	les Métamorphoses	les Fastes	les Tristes Pontiques	les consolation	Ibis Noyer

LES PONTIQUES.

LIVRE	LIVRE	LIVRE	LIVRE
I	II	III	IV

LIVRE TROISIÈME

LETTRE 1

À SA FEMME

Ô mer sillonnée pour la première fois par le vaisseau de Jason ! Et toi, contrée que se disputent tour à tour un ennemi barbare et les frimas, quand viendra le jour où Ovide vous quittera, pour aller, docile aux ordres de César, subir ailleurs un exil moins dangereux ! Me faudra-t-il toujours vivre dans ce pays barbare, et dois-je être inhumé dans la terre de Tomes ? Permits que je dise, sans troubler la paix (s'il en peut être aucune avec toi) qui règne entre nous, terre du Pont, toi que foule sans cesse le coursier rapide de l'ennemi qui m'environne, permets que je le dise : c'est toi qui fais le plus cruel tourment de mon exil, c'est toi qui rends mes malheurs plus lourds à supporter. Jamais tu ne

respires le souffle du printemps couronné de fleurs. Jamais tu ne vois le moissonneur dépouillé de ses vêtements. L'automne ne t'offre pas de pampre chargé de raisins, mais un froid excessif est ta température dans toutes les saisons. La glace enchaîne les mers qui te baignent, et les poissons nagent prisonniers sous cette voûte solide qui couvre les flots. Tu n'as point de fontaines, si ce n'est d'eau salée, boisson aussi propre peut-être à irriter la soif qu'à l'apaiser. Ça et là, dans tes vastes plaines, s'élèvent quelques arbres rares et inféconds, et tes plaines elles-mêmes semblent être une autre mer. Le chant des oiseaux y est inconnu, mais on y entend les cris rauques de ceux qui se désaltèrent, au fond des forêts éloignées, à quelque flaque d'eau marine. Tes champs stériles sont hérissés d'absinthe, moisson amère, et bien digne du sol qui la produit. Parlerai-je de ces frayeurs continuelles, de ces attaques incessantes dirigées contre tes villes, par un ennemi dont les flèches sont trempées dans un poison mortel, de l'éloignement de ce pays isolé, inaccessible, où la terre n'offre pas plus de sûreté aux piétons que la mer aux navigateurs ? Il n'est donc pas étonnant que, cherchant un terme à tant de maux, je demande avec instance un autre exil. Ce qui est étonnant, chère épouse, c'est que tu n'obtiennes pas cette faveur, c'est que tes larmes ne coulent pas au récit de mon infortune. Tu me demandes ce que tu dois faire ? Demande-le plutôt à toi-même. Tu le sauras si tu veux en effet le savoir. Mais c'est peu de vouloir, il faut pour cela désirer avec ardeur. Il faut que de tels soucis abrègent ton sommeil. La volonté, beaucoup d'autres l'ont sans doute, car est-il un homme assez cruel pour regretter que je goûte un peu de repos dans mon exil ? Mais toi, c'est de tout ton cœur, de toutes tes forces que tu dois travailler à me servir. Si d'autres m'accordent leur appui, ton zèle doit l'emporter sur celui même de mes amis. Toi, ma femme, tu dois en tout leur donner l'exemple. Mes écrits t'imposent un grand rôle. Tu y es citée comme le modèle des tendres épouses. Crains de compromettre ce titre, si tu veux qu'on croie à la vérité de mes éloges et au courage avec lequel tu soutiens l'œuvre de ta renommée. Quand j'ensevelirais mes plaintes dans le silence, la renommée se plaindrait à ma place, si je ne recevais de toi tous les soins que je dois en attendre. Ma nouvelle fortune m'a exposé aux regards du peuple. Elle m'a rendu plus célèbre que je ne l'étais jadis.

Capanée, frappé de la foudre, en acquit plus de célébrité. Amphiaraüs, englouti avec ses chevaux dans le sein de la terre, n'est inconnu à personne. Le nom d'Ulysse serait moins répandu si ce héros eût erré moins longtemps sur les mers. Philoctète enfin doit à sa blessure une grande partie de sa gloire. Et moi aussi, si toutefois mon modeste nom n'est pas déplacé parmi de si grands noms, mes malheurs ont fait ma célébrité. Mes vers ne permettront pas non plus que tu restes ignorée, et déjà tu leur dois une renommée qui ne le cède en rien à celle de Battis de Cos. Ainsi toutes tes actions seront livrées au contrôle du public sur un vaste théâtre, et une multitude de spectateurs attestera ta piété conjugale. Crois-moi, toutes les fois que ton éloge revient dans mes vers, la femme qui les lit s'informe si tu les mérites réellement, et s'il en est plusieurs, comme je le pense, qui sont disposées à rendre justice à tes vertus, il en est plus d'une aussi qui ne manquera pas de chercher à critiquer tes actions. Fais donc en sorte que l'envie ne puisse dire de toi : "Cette femme est bien lente à servir son malheureux époux !" Et puisque les forces me manquent, que je suis incapable de conduire le char, tâche de soutenir seule le joug chancelant. Malade, épuisé, je tourne les yeux vers le médecin. Viens à mon aide, pendant qu'il me reste encore un souffle de vie. Ce que je ferais pour toi si j'étais le plus fort, toi qui possèdes cet heureux avantage, fais-le aujourd'hui. Tout l'exige, notre amour commun, les liens qui nous unissent, ton propre caractère. De plus, tu le dois à la famille dont tu fais partie. Sache l'honorer par les vertus de ton sexe autant que par tes services. Quoi que tu fasses, si ta conduite n'est pas entièrement digne d'admiration, on ne pourra croire que tu sois l'amie de Marcia. Du reste, ces soins que je demande, je crois les mériter, et si tu veux en convenir, j'ai mérité aussi de toi quelque reconnaissance. Il est vrai que j'ai déjà reçu avec usure tout ce que j'étais en droit d'attendre, et l'envie, quand elle le voudrait, ne pourrait trouver prise sur toi. Mais à tes services passés, il en est un pourtant qu'il faut ajouter encore : que l'idée de mes malheurs te porte à oser davantage. Obtiens que je sois relégué dans un pays moins horrible, et tous tes devoirs seront accomplis. Je demande beaucoup, mais tes prières pour moi n'auront rien d'odieux et quand elles seraient vaines, ta défaite serait sans danger. Ne t'irrite pas si tant de fois,

dans mes vers, j'insiste pour que tu fasses ce que tu fais réellement, et que tu sois semblable à toi-même. Ce son de la trompette anime au combat les plus braves, et la voix du général excite les meilleurs soldats. Ta sagesse est connue. À toutes les époques de ta vie, tu en as donné des preuves. Que ton courage égale donc ta sagesse ! Il ne s'agit pas de t'armer pour moi de la hache des Amazones ni de porter d'une main légère le bouclier échancré. Il s'agit d'implorer un dieu, non pour m'obtenir ses faveurs, mais l'adoucissement de sa colère. Si tu n'as pas de crédit, tes larmes y suppléeront. Par les larmes ou jamais, on fléchit les dieux. Mes malheurs pourvoient amplement à ce que les tiennes ne tarissent pas. Celle dont je suis l'époux n'a que trop de sujets de pleurs. Telle est ma destinée, pour toi sans doute à jamais lamentable. Telles sont les richesses dont ma fortune te fait hommage. S'il fallait, ce qu'aux dieux ne plaise ! racheter ma vie aux dépens de la tienne, l'épouse d'Admète serait la femme que tu imiterais. Tu deviendrais rivale de Pénélope, si tu cherchais, fidèle à tes serments d'épouse, à tromper par une ruse innocente des adorateurs trop pressants. Si tu devais suivre au tombeau les mânes de ton époux, Laodamie serait ton guide, Tu te rappellerais la fille d'Iphias, si tu voulais te jeter vivante dans les flammes d'un bûcher. Mais tu n'as besoin ni de mourir ni d'entreprendre la tâche de Pénélope : il ne faut que prier l'épouse de César, cette femme dont la vertu et la pudeur donnent à notre siècle un éclat que n'efface pas celui des siècles antiques et qui, unissant les grâces de Vénus à la chasteté de Junon, fut seule trouvée digne de partager la couche d'un dieu. Pourquoi trembler à sa vue ! Pourquoi craindre de l'aborder ? Tes prières ne doivent s'adresser ni à l'impie Procné, ni à la fille Eétès, ni aux brus d'Egyptus, ni à l'odieuse épouse Agamemnon, ni à Scylla, dont les flancs épouvantent les dots du détroit de Sicile, ni à la mère de Télégonus, habile à donner aux hommes de nouvelles formes, ni à Méduse, dont la chevelure est entrelacée de serpents. Celle que tu dois fléchir est la première des femmes, celle que la Fortune a choisie pour prouver qu'elle n'est pas toujours aveugle, et qu'on l'en accuse à tort, celle enfin qui, dans le monde entier, du couchant à l'aurore, ne trouve personne de plus illustre qu'elle, excepté César. Cherche avec discernement et saisis aussitôt l'occasion de l'implorer, de peur que ton navire, en

quittant le port, ne lutte contre une mer orageuse. Les oracles ne rendent pas toujours leurs arrêts sacrés, les temples eux-mêmes ne sont pas toujours ouverts. Quand Rome sera dans l'état où je suppose qu'elle est maintenant, lorsque aucune douleur ne viendra attrister le visage du peuple, quand la maison d'Auguste, digne d'être honorée comme le Capitole, sera, comme aujourd'hui (et puisse-t-elle l'être toujours !), au milieu de l'allégresse et de la paix, alors fassent les dieux que tu trouves un libre accès ! alors espère dans l'heureuse issue de tes prières. Si elle est occupée d'intérêts plus graves, diffère encore, et crains, par trop de hâte, de renverser mes espérances. Je ne t'engage pas non plus à attendre qu'elle soit entièrement libre. À peine a-t-elle le loisir de songer à sa parure. Le palais fût-il entouré du majestueux cortège des sénateurs, il faut que tu pénètres jusqu'à elle, en dépit des obstacles. Arrivée en présence de cette nouvelle Junon, n'oublie pas le rôle que tu as à remplir.

N'excuse pas ma faute. Le silence est ce qui convient le mieux à une mauvaise cause. Que tes paroles ne soient que d'ardentes prières ! Laisse alors couler tes larmes, et, prosternée aux pieds de l'immortelle, tends vers elle tes mains suppliantes. Puis, demande seulement qu'on m'éloigne de mes cruels ennemis, qu'il me suffise d'avoir contre moi la Fortune. J'ai bien d'autres recommandations à te faire, mais déjà troublée par la crainte, tu pourras à peine, d'une voix tremblante, prononcer ce que je viens de te dire. Le trouble, si je ne me trompe, ne saurait te nuire. Qu'elle sente que tu redoutes sa majesté ! Les paroles entrecoupées de sanglots n'en serviront que mieux ma cause. Parfois les larmes ne sont pas moins puissantes que les paroles. Fais encore que cette tentative soit favorisée par un jour heureux, une heure convenable, et inaugurée par de bons présages. Mais avant tout, allume le feu sur les saints autels, offre aux grands dieux l'encens et le vin pur, et que ces honneurs s'adressent surtout à Auguste, à son fils pieux, à celle qui partage sa couche. Puissent-ils te témoigner encore leur bienveillance habituelle, et voir d'un œil attendri couler tes larmes !

LETTRE II

À COTTA

Plaise aux dieux, Cotta, que cette lettre et les vœux que j'y fais pour toi te trouvent en aussi bonne santé que je le désire ! Mon assurance sur ce point diminue mes souffrances, et ta santé fait celle de la meilleure partie de moi-même. Lorsque mes autres amis, découragés, abandonnent mes voiles déchirées par la tempête, tu restes comme la dernière ancre de mon navire fracassé. Ton amitié m'est donc bien douce, et je pardonne à ceux qui m'ont tourné le dos avec la Fortune. La foudre qui n'atteint qu'un seul homme en épouvante bien d'autres, et la foule éperdue tremble d'effroi près de la victime. Quand un mur menace ruine, l'inquiétude rend bientôt désert l'espace qui l'entourne. Quel est l'homme un peu timide qui, de peur de gagner un mal contagieux, ne se hâte de quitter son voisin malade ? Ainsi quelques-uns de mes amis m'ont délaissé, non par haine pour moi, mais par excès de crainte. Ni l'affection ni le zèle pour mes intérêts ne leur a manqué. Ils ont redouté la colère des dieux. S'ils peuvent sembler trop circonspects et trop timides, ils ne méritent pas qu'on les flétrisse du nom de méchants. Ainsi, dans ma candeur, j'excuse les amis qui me sont chers. Ainsi je les justifie de tout reproche à mon égard. Qu'ils s'applaudissent de mon indulgence, et puissent dire que mon propre témoignage est la preuve éclatante de leur innocence. Quant à toi et au petit nombre d'amis qui auraient cru se déshonorer en me refusant toute espèce de secours dans mon adversité, le souvenir de leurs bienfaits ne périra que lorsque de mon corps consumé il ne restera plus que des cendres. Je me trompe. Ce souvenir durera plus que ma vie, si toutefois la postérité lit mes écrits. Un corps est le tribut que réclame le bûcher, mais un nom, mais la gloire échappent aux ravages des flammes. Thésée est mort, le compagnon d'Oreste l'est aussi. Cependant ils vivent par les éloges qui consacrent leurs belles actions. Nos descendants rediront aussi vos louanges, et mes vers assureront votre gloire. Ici, déjà, les Sarmates et les Gètes vous connaissent, et ce peuple de barbares est lui-même sensible à votre généreux attachement. Comme je les entretenais de la fidélité que vous m'avez gardée (car j'ai appris à parler le gète et le sarmate), un vieillard qui se trouvait par hasard dans l'assemblée, répondant à ce qu'il venait d'entendre, nous raconta ce qui suit :

"Etrangers, habitants des rives du Danube, et loin de vos climats, nous

aussi nous connaissons bien le nom de l'amitié. Il est dans la Scythie un pays que nos ancêtres ont nommé Tauride et qui n'est pas très éloigné de celui des Gètes. C'est là que je suis né, et je n'en rougis pas. Mes compatriotes adorent la déesse, sœur d'Apollon. Son temple, soutenu par de gigantesques colonnes, y existe encore aujourd'hui, et l'on y monte par un escalier de quarante degrés. La renommée rapporte qu'autrefois il y avait dans ce temple une statue de la divinité, venue du ciel, et ce qui ne permet pas d'en douter, c'est que la base en est encore debout. Un autel, dont la pierre, à son origine, était blanche, a changé de couleur. Il est devenu rouge du sang qui l'arrosa. Une femme pour qui ne brilla jamais le flambeau d'hyménée, et qui surpasse en noblesse toutes les filles de la Scythie, préside aux sacrifices. Tout étranger doit tomber sous le fer sacré de la prêtresse : tel est le genre de sacrifices institués par nos aïeux. Là régna Thoas, prince célèbre dans les Palus-Méotides, et plus célèbre encore dans tous les pays baignés par les eaux de l'Euxin. Sous son règne, je ne sais quelle Iphigénie y vint, dit-on, à travers les airs. On prétend même que Diane la transporta, dans un nuage, au-dessus des mers et sur les ailes des vents, et qu'elle la déposa en ces lieux. Depuis plusieurs années elle présidait, selon les rites, au culte de la déesse, prêtant, malgré elle, sa main à ces devoirs sanglants, quand deux jeunes hommes, portés sur un navire aux voiles rapides, abordèrent à notre rivage. Tous deux de même âge, leur amitié était aussi la même. Oreste était l'un, et l'autre Pylade : la renommée a conservé leurs noms. Ils furent aussitôt conduits à l'autel redoutable de Diane, les mains liées derrière le dos. La prêtresse grecque arrosa d'eau lustrale les deux prisonniers, puis ceignit leur chevelure d'une longue bandelette. Pendant qu'elle prépare le sacrifice, qu'elle couvre lentement leur front du bandeau sacré, qu'elle imagine tous les moyens possibles de retard : "Pardonnez, dit-elle, ô jeunes gens ! Ce n'est point moi qui suis cruelle. Les sacrifices que j'accomplis sont plus barbares que ce pays même, mais telle est la religion de ce peuple. Cependant de quelle ville venez-vous ? Quelle route cherchiez-vous sur votre navire aux tristes présages ?" Elle dit, et la pieuse prêtresse, en entendant nommer leur patrie, apprend qu'elle est aussi la sienne. "Que l'un de vous, dit-elle alors, soit immolé au pied de l'autel, et que l'autre aille l'annoncer

au séjour de vos pères." Pylade, décidé à mourir, exige de son cher Oreste qu'il soit le porteur du message. Oreste s'y refuse. Tous deux se disputent ainsi la gloire de mourir l'un pour l'autre. Ce fut la seule fois qu'ils ne furent point d'accord ; jusqu'alors aucun différend n'avait altéré leur union. Pendant que les jeunes étrangers font assaut de dévouement, la prêtresse trace quelques lignes qu'elle adresse à son frère. Elle lui donnait des ordres, et, admirez les hasards de la vie humaine, celui qu'elle charge de les transmettre était son frère lui-même. Aussitôt ils enlèvent du temple la statue de la déesse, s'embarquent, et fuient secrètement à travers les vastes mers. L'amitié admirable de ces jeunes gens, quoique bien des années se soient écoulées depuis, a encore une immense célébrité dans toute la Scythie."

Lorsque le vieillard eut achevé cette histoire, déjà fort répandue dans cette contrée, tous les auditeurs applaudirent à cette conduite, à cette pieuse fidélité. C'est que sur ces bords, les plus sauvages du monde, le nom de l'amitié attendrit aussi ces cœurs farouches. Que ne devez-vous pas faire, vous, enfants de la capitale de l'Ausonie, lorsque de telles actions adoucissent l'insensibilité même des Gètes, toi surtout, Cotta, dont le cœur fut toujours tendre, et dont le caractère est un si noble indice de ta haute naissance ? Ces qualités ne seraient désavouées ni par Volésus, qui a donné son nom à ta famille, ni par Numa, ton ancêtre maternel : ils applaudiraient à ce surnom de Cotta, ajouté au nom d'une antique maison, laquelle sans toi allait s'éteindre ! Digne héritier de cette longue suite d'aïeux, songe qu'il sied aux vertus de ta famille de secourir un ami tombé dans la disgrâce.

LETTRE III

À FABIVS MAXIVS

Maxime, toi la gloire de la maison des Fabius, si tu peux donner quelques instants à un ami exilé, accorde-moi cette faveur, tandis que je vais te raconter ce que j'ai vu, et ce qui est ou l'ombre d'un corps ou un être réel ou simplement l'illusion d'un songe.

Il faisait nuit. À travers les doubles battants des mes fenêtres, la lune pénétrait brillante et telle qu'elle est à peu près vers le milieu du mois. J'étais plongé dans le sommeil, le remède ordinaire de tous les soucis, et une molle langueur enchaînait mes membres sur mon lit, quand

tout à coup l'air frémit, agité par des ailes, et ma fenêtre, légèrement secouée, fit entendre comme un faible gémissement. Saisi d'effroi, je me lève, appuyé sur le bras gauche, et le sommeil s'enfuit, chassé par mes alarmes. L'Amour était devant moi, non pas avec ce visage que je lui connaissais jadis, mais triste, abattu et la main gauche armée d'un bâton d'érable. Il n'avait ni collier au cou ni réseau sur la tête ; sa chevelure, dans un désordre qu'elle n'avait point autrefois, tombait avec négligence sur sa figure horriblement altérée. Il me sembla même que ses ailes étaient hérissées, ainsi que l'est le plumage d'une colombe que plusieurs mains ont froissée. Aussitôt que je l'eus reconnu, car nul n'est plus connu de moi, j'osai lui parler en ces termes : "Enfant, toi qui trompas ton maître, et qui causas son exil, toi que je n'aurais jamais dû instruire des secrets de ta puissance, te voilà donc venu dans un pays d'où la paix est à jamais bannie, dans ces contrées sauvages où l'Ister est toujours enchaîné par les glaces ! Quel motif t'y amène, si ce n'est pour être témoin de mes maux ? Ces maux, si tu l'ignores, t'ont rendu odieux. C'est toi qui le premier me dictas des vers badins. C'est pour t'obéir que je fis alterner l'hexamètre et le pentamètre. Tu ne m'as pas permis de m'élever jusqu'au rythme d'Homère, ni de chanter les hauts-faits des guerriers fameux. Peut-être que ton arc et ton flambeau ont diminué la vigueur peu étendue, mais cependant réelle, de mon génie, car, occupé que j'étais à célébrer ton empire et celui de ta mère, mon esprit ne pouvait songer à une œuvre plus sérieuse. Ce ne fut pas assez. J'ai fait, insensé ! d'autres vers encore, afin de te rendre, par mes leçons, plus habile, et, malheureux que je suis ! l'exil a été ma récompense, l'exil aux extrémités du monde, dans un pays où les douceurs de la paix sont inconnues. Tel ne fut pas Eumolpus, fils de Chionée, envers Orphée. Tel ne fut pas Olympus envers le satyre Marsyas. Telle ne fut pas la récompense que Chiron reçut d'Achille, et l'on ne dit pas que Numa ait jamais nui à Pythagore. Enfin, pour ne pas rappeler tous ces noms empruntés aux siècles passés, je suis le seul qu'ait perdu un disciple ingrat. Je te donnais, folâtre enfant, des armes et des leçons, et voilà le prix que le maître reçoit de son élève ! Cependant, tu le sais, et tu pourrais hardiment le jurer, je n'ai jamais conspiré dans mes vers contre des nœuds légitimes. J'ai écrit pour ces femmes dont la chevelure ne porte point de bandelette,

symbole de la pudeur, dont les pieds ne sont pas, à la faveur d'une robe traînante, invisibles aux regards. Dis encore, je te prie, quand ai-je appris à séduire les épouses et à jeter de l'incertitude sur la naissance des enfants ? N'ai-je pas, censeur rigide, interdit la lecture de mes livres à toutes les femmes que la loi empêche de lier des intrigues galantes ? À quoi m'ont servi tous ces ménagements, puisque je suis accusé d'avoir favorisé l'adultère, ce crime réprouvé par une loi rigoureuse ? Mais, je t'en supplie, et si tu m'exauces, que tes flèches soient partout triomphantes ! Que ton flambeau brûle d'un feu actif et éternel ! Que César, ton neveu, puisque Énée est ton frère, gouverne l'empire, et tienne soumis à son sceptre tout l'univers ! Fais en sorte que sa colère ne soit pas implacable, et que j'aïlle, s'il le veut bien, expier ma faute dans un lieu moins affreux !" C'est ainsi qu'il me semblait parler à l'enfant ailé, et voilà la réponse que je crus entendre : "Je jure par mon flambeau et par mes flèches, par ces armes également redoutables, par ma mère, par la tête sacrée de César, que tes leçons ne m'ont rien appris d'illicite, et que, dans ton *Art d'aimer*, il n'est rien de coupable. Plût au ciel que tu justifiasses aussi bien tout le reste ! Mais une autre chose, tu le sais, te nuit bien davantage. Quel que soit ce grief (car c'est une blessure que je ne veux pas rouvrir), tu ne peux te dire innocent. Quand je donnerais à ta faute le nom spécieux d'erreur, la colère de ton juge n'alla pas au-delà de ce que tu méritais. Cependant, pour te voir et te consoler dans ton accablement, j'ai fatigué mes ailes à franchir d'incommensurables espaces. J'ai visité ces lieux pour la première fois lorsque, à la prière de ma mère, la vierge du Phase fut percée de mes traits ; si je les revois aujourd'hui, après tant de siècles, c'est pour toi, le soldat le plus cher de toute ma milice. Sois donc rassuré. Le courroux de César s'apaisera. Tes vœux ardents seront satisfaits, et tu verras briller un jour plus heureux. Ne crains pas les retards ; l'instant que nous désirons approche. Le triomphe de Tibère a répandu la joie dans tous les cœurs. Quand la famille d'Auguste, ses fils et Livie leur mère, sont dans l'allégresse, quand toi-même, père de la patrie et du jeune triomphateur, tu t'associes à cette allégresse, quand le peuple te félicite, et que, dans toute la ville, l'encens brûle sur les autels, quand le temple le plus vénéré offre un accès facile, espérons que nos

prières ne resteront pas sans pouvoirs." Il dit, et le dieu s'évanouit dans les airs ou moi-même je cessai de rêver. Si je doutais, Maxime, que tu approuvasses ces paroles, j'aimerais mieux croire que les cygnes sont de la couleur de Memnon. Mais le lait ne devient jamais noir comme la poix, et l'ivoire éclatant de blancheur ne se change pas en térébinthe. Ta naissance est digne de ton caractère, car tu as le noble cœur et la loyauté d'Hercule. De tels sentiments sont inaccessibles à l'envie, ce vice des lâches, qui rampe comme la vipère, et se dérobe aux regards. La noblesse même de ta naissance est effacée par l'élévation de ton âme, et ton caractère ne dément pas le nom que tu portes. Que d'autres donc persécutent les malheureux, qu'ils aiment à se faire craindre, qu'ils s'arment de traits imprégnés d'un fiel corrosif, toi, tu sors d'une famille accoutumée à venir au secours des infortunés qui l'implorent. C'est parmi ces derniers que je te prie de vouloir bien me compter.

LETTRE IV

À RUFIN

Ovide, ton ami, t'adresse, ô Rufin, de son exil de Tomes, l'hommage de ses vœux sincères, et te prie en même temps d'accueillir avec faveur son *Triomphe*, si déjà ce poème est tombé entre tes mains. C'est un ouvrage bien modeste, bien au-dessous de la grandeur du sujet, mais, tel qu'il est, je te prie de le protéger. Un corps sain puise en lui-même sa force, et n'a nul besoin d'un Machaon, mais le malade, inquiet sur son état, a recours aux conseils du médecin. Les grands poètes se passent bien d'un lecteur indulgent, ils savent captiver le plus difficile et le plus rebelle. Pour moi, dont les longues souffrances ont émoussé le génie ou qui peut-être n'en eus jamais, je sens que mes forces sont affaiblies, et je n'attends de salut que de ton indulgence. Si tu me la refuses, tout est perdu pour moi. Et si tous mes ouvrages réclament l'appui d'une faveur bienveillante, c'est surtout à l'indulgence que ce nouveau livre a des droits. D'autres poètes ont chanté les triomphes dont ils ont été les témoins. C'est quelque chose alors d'appeler sa mémoire au secours de sa main, et d'écrire ce qu'on a vu. Moi, ce que je raconte, mon oreille avide en a à peine saisi le bruit, et je n'ai vu que par les yeux de la renommée. Peut-on avoir les mêmes inspirations, le même enthousiasme, que celui qui a tout vu, qui a tout entendu ? Cet

argent, cet or, cette pourpre, confondant leurs couleurs éclatantes, ce spectacle pompeux dont vous avez joui, ce n'est point là ce que mes yeux regrettent, mais l'aspect des lieux, mais ces nations aux mille formes diverses, mais l'image des combats, auraient fécondé ma muse. J'aurais puisé des inspirations jusque sur le visage des rois captifs, ce miroir de leurs pensées. Aux applaudissements du peuple, à ses transports de joie, le plus froid génie pouvait s'échauffer, et j'aurais senti, à ces acclamations bruyantes, mon ardeur s'éveiller, comme le soldat novice aux accents du clairon. Mon cœur, fût-il plus froid que la neige et la glace, plus froid que le pays où je languis exilé, la figure du triomphateur debout sur son char d'ivoire aurait arraché mes sens à l'engourdissement. Privé de tels secours, n'ayant pour guide que des bruits incertains, ce n'est pas sans motif que je fais un appel à ta bienveillance. Je ne connaissais ni les noms des chefs ni les noms des lieux. À peine avais-je sous ma main les premiers matériaux. Quelle partie de ce grand événement, la renommée pouvait-elle m'apprendre ? Que pouvait m'écrire un ami ? Je n'en ai que plus de droit, ô lecteur, à ton indulgence, s'il est vrai que j'ai commis quelque erreur ou négligé quelque fait ! D'ailleurs, ma lyre, éternel écho des plaintes de son maître, s'est prêtée difficilement à des chants d'allégresse. Après une si longue désuétude, à peine si quelques mots heureux naissaient sous ma plume. Il me semblait étrange que je me réjouisse de quelque chose. Comme les yeux redoutent l'éclat du soleil dont ils ont perdu l'habitude, ainsi mon esprit ne pouvait s'animer à des pensées joyeuses. La nouveauté est aussi, de toutes les choses, celle qui nous plaît le plus : un service qui s'est fait attendre perd tout son prix. Les écrits publiés à l'envi sur ce glorieux triomphe sont lus sans doute, depuis longtemps, par le peuple romain. C'était alors un breuvage offert à des lutteurs altérés, et la coupe que je leur présente les trouvera rassasiés. C'était une eau fraîche qu'ils buvaient, et la mienne est tiède maintenant. Cependant je ne suis pas resté oisif. Ce n'est pas à la paresse qu'il faut attribuer mon retard, mais j'habite les rivages les plus reculés du vaste Océan, et, pendant que la nouvelle arrive en ces lieux, que mes vers se font à la hâte, que l'œuvre, achevée, s'achemine vers vous, une année peut s'écouler. En outre, il n'est point indifférent que ta main cueille la première rose, intacte encore ou

qu'elle ne trouve plus que quelques roses oubliées. Est-il donc étonnant, lorsque le jardin est épuisé de ses fleurs, que je n'aie pu tresser une couronne digne de mon héros ? Que nul poète, je te prie, ne m'accuse ici de venir faire le procès à ses vers. Ma muse n'a parlé que pour elle. Poètes, votre sainte mission m'est commune, si toutefois les malheureux ont encore accès dans vos chœurs. Amis, vous eûtes toujours une grande part dans ma vie, et je n'ai pas cessé de vous être présent et fidèle. Souffrez donc que je vous recommande mes vers, puisque moi-même je ne puis les défendre. Un écrivain n'a guère de succès qu'après sa mort, car l'envie s'attaque aux vivants, et les déchire misérablement. Si une triste existence est déjà presque la mort, la terre attend ma dépouille, et il ne manque plus à ma destinée, pour être accomplie, que le séjour de la tombe. Enfin, quand chacun critiquerait mon œuvre, personne, du moins, ne blâmerait mon zèle. Si mes forces ont failli, mes intentions ont toujours été dignes d'éloges, et cela, je l'espère, suffit aux dieux. C'est pour cela que le pauvre est bienvenu au pied de leurs autels, et que le sacrifice d'une jeune brebis leur est aussi agréable que celui d'un taureau. Au reste, le sujet était si grand que même le chancre immortel de l'*Illiade* eût fléchi sous le poids, et puis, le char trop faible de l'élégie n'aurait pu, sur ses roues inégales, soutenir le poids énorme d'un tel triomphe. Quelle mesure emploierai-je désormais ? Je l'ignore. Ta conquête, fleuve du Rhin, nous présage un nouveau triomphe, et les présages des poètes ne sont point menteurs. Donnons à Jupiter un second laurier, quand le premier est vert encore. Relégué sur les bords du Danube et des fleuves où le Gète, ennemi de la paix, se désaltère, ce n'est pas moi qui te parle. Ma voix est la voix d'un dieu, d'un dieu qui m'inspire et qui m'ordonne de rendre ses oracles. Que tardes-tu, Livie, à préparer la pompe et le char des triomphes ? Déjà la guerre engagée ne te permet plus de différer. La perfide Germanie jette les armes qu'elle maudit. Bientôt tu connaîtras la vérité de mes présages. Bientôt, crois-moi, ils se réaliseront. Pour la seconde fois, ton fils recevra les honneurs du triomphe, et reparaitra sur le char qui le porta naguère. Prépare le manteau de pourpre dont tu couvriras ses épaules glorieuses, et la couronne peut déjà reconnaître cette tête dont elle est l'habituel ornement. Que les boucliers et les casques étincellent d'or et de pierreries ! Qu'au-

dessus des guerriers enchaînés s'élèvent des armes en trophées ! Que les images des villes, sculptées d'ivoire, y apparaissent ceintes de leurs remparts, et qu'à la vue de ces images nous croyions voir la réalité ! Que le Rhin, en deuil et les cheveux souillés par la fange de ses roseaux brisés, roule ses eaux ensanglantées ! Déjà les rois captifs réclament leurs insignes barbares et leurs tissus, plus riches que leur fortune présente. Prépare enfin cette pompe dont la valeur des tiens a si souvent exigé le tribut, et qu'elle exigera plus d'une fois encore. Dieux qui m'ordonnâtes de dévoiler l'avenir, faites que bientôt l'événement justifie mes paroles !

LETTRE V

À MAXIME COTTA

Tu te demandes d'où vient la lettre que tu lis. Elle vient du pays où l'Irlande se jette dans les flots azurés des mers. À cet indice, tu dois te rappeler l'auteur de la lettre, Ovide, le poète victime de son génie. Ces vœux, qu'il aimerait mieux t'apporter lui-même, il te les envoie, Cotta, de chez les Gètes farouches. J'ai lu, digne héritier de l'éloquence de ton frère, j'ai lu le brillant discours que tu as prononcé dans le forum. Quoique, même pour le lire assez vite, j'aie passé bien des heures, je me plains de sa brièveté, mais j'y ai suppléé par des lectures multipliées, qui toutes m'ont causé le même plaisir. Un écrit, qui ne perd rien de son charme à être lu tant de fois, a son mérite dans sa valeur propre, et non dans sa nouveauté. Heureux ceux qui ont pu assister à ton débit, et entendre ta voix éloquente ! En effet, quelque délicieuse que soit l'eau qu'on nous sert, il est plus agréable de la boire à sa source même. Il est aussi plus agréable de cueillir un fruit en attirant à soi la branche qui le porte que de le prendre sur un plat ciselé, et pourtant, sans la faute que j'ai faite, sans cet exil que je subis à cause de mes vers, ce discours que j'ai lu, je l'aurais entendu de ta bouche. Peut-être même, comme cela m'est arrivé souvent, choisi parmi les centeniers, aurais-je été l'un de tes juges. Ce plaisir eût été bien plus vif à mon cœur, quand, entraîné par la véhémence de tes paroles, je t'aurais donné mon suffrage. Mais puisque le sort a voulu que, loin de vous, loin de ma patrie, je vécusse au milieu des Gètes inhumains, je t'en conjure, du moins, pour tromper ma douleur,

envoie-moi souvent le fruit de tes études, afin qu'en te lisant, je me croie près de toi. Suis mon exemple, si j'en suis digne ; imite-moi, toi qui devrais être mon modèle. Je tâche, moi qui depuis longtemps ne vis plus pour vous, de me faire revivre dans mes oeuvres. Rends-moi la pareille, et que je reçoive moins rarement ces monuments de ton génie, qui doivent toujours m'être si précieux. Dis-moi cependant, ô mon jeune ami, toi dont les goûts sont restés les mêmes, ces goûts ne me rappellent-ils pas à ton souvenir ? Quand tu lis à tes amis les vers que tu viens d'achever ou quand, suivant la coutume, tu les leur fais lire, ton cœur se plaint-il quelquefois, ne sachant ce qui lui manque ? Sans doute il sent un vide qu'il ne peut définir. Toi qui parlais beaucoup de moi quand j'étais à Rome, le nom d'Ovide vient-il encore quelquefois sur tes lèvres ? Que je meure percé des flèches des Gètes (et ce châtiment, tu le sais, pourrait suivre de près mon parjure) si, malgré mon absence, je ne te vois presque à chaque instant du jour. Grâce aux dieux, la pensée va où elle veut. Quand, par la pensée, j'arrive, invisible, au milieu de Rome, souvent je parle avec toi, souvent je t'entends parler ; il me serait difficile de te peindre la joie que j'en éprouve, et combien cette heure fugitive m'offre de charmes. Alors, tu peux m'en croire, je m'imagine, nouvel habitant du ciel, jouir, dans la société des dieux, du céleste bonheur. Puis, quand je me retrouve ici, j'ai quitté le ciel et les dieux, et la terre du Pont est bien voisine du Styx. Que si c'était malgré la volonté du destin que j'essayasse d'en sortir, délivre-moi, Maxime, de cet inutile espoir.

LETTRE VI

À UN AMI

Des rives du Pont-Euxin, Ovide envoie cette courte épître à son ami, qu'il a presque nommé. Mais s'il eût été assez imprudent pour écrire ce nom, cette préoccupation de l'amitié eût peut-être excité tes plaintes. Et pourtant, lorsque d'autres amis n'y voient aucun danger, pourquoi seul demandes-tu que je ne te nomme pas dans mes vers. Si tu ignores combien César met de clémence jusque dans son ressentiment, c'est moi qui te l'apprendrai. Forcé d'être le propre juge du châtiment que je méritais, je n'aurais pu rien ôter à celui qui m'est infligé. César ne défend à personne de se rappeler un ami, il me permet de t'écrire comme

il te le permet à toi-même. Ce ne serait pas un crime pour toi de consoler un ami, d'adoucir par de tendres paroles la rigueur de sa destinée. Pourquoi, redoutant des périls chimériques, évoquer, à force de les craindre, la haine sur d'augustes divinités ? Nous avons vu plus d'une fois des hommes frappés de la foudre se ranimer et revivre, sans que Jupiter s'y opposât. Neptune, après avoir mis en pièces le vaisseau d'Ulysse, ne défendit point à Leucothoé de secourir le héros naufragé. Crois-moi, les dieux immortels ont pitié des malheureux. Leur vengeance ne poursuit point sans relâche. Or, il n'est point de divinité plus clémente qu'Auguste, lequel tempère sa puissance par sa justice. Il vient d'élever à celle-ci un temple de marbre, mais depuis longtemps elle en avait un dans son cœur. Jupiter lance inconsidérément ses foudres sur plus d'un mortel, et ceux qu'elles atteignent ne sont pas tous également coupables. De tous les infortunés précipités par le roi des mers dans les flots impitoyables, combien peu ont mérité d'y être engloutis ! Quand les plus braves guerriers périssent dans les combats, Mars lui-même, je l'en atteste, est souvent injuste dans le choix de ses victimes. Mais si tu veux interroger chacun de nous, chacun avouera qu'il a mérité sa peine ; je dirai plus : il n'est plus de retour possible à la vie pour les victimes du naufrage, de la guerre, et de la foudre : et César a accordé le soulagement de leurs peines ou fait grâce entière à plusieurs d'entre nous. Puisse-t-il, je l'en conjure, m'admettre dans le nombre de ces derniers ! Quand nous vivons sous le sceptre d'un tel prince, tu crois t'exposer en entretenant des rapports avec un proscrit ? Je te permettrais de pareils scrupules sous la domination d'un Busiris ou du monstre qui brûlait des hommes dans un taureau d'airain. Cesse de calomnier, par tes vaines terreurs, une âme compatissante. Pourquoi craindre, au milieu d'une mer tranquille, les perfides écueils ? Peu s'en faut que je ne m'estime moi-même inexcusable pour t'avoir écrit le premier sans signer mon nom, mais la frayeur et l'étonnement m'avaient ôté l'usage de ma raison, et, dans ma nouvelle disgrâce, je ne pouvais prendre conseil de mon jugement. Redoutant ma mauvaise étoile et non le courroux du prince, mon nom en tête de mes lettres était pour moi-même un sujet d'effroi. Maintenant que tu es rassuré, permets au poète reconnaissant de nommer dans ses tablettes un ami qui lui est si cher. Ce serait une honte pour tous deux si, malgré

notre longue intimité, ton nom ne paraissait point dans mes ouvrages. Cependant de peur que cette appréhension ne vienne à troubler ton sommeil, mon affection n'ira pas au-delà des bornes que tu me prescriras. Je tairai toujours qui tu es, tant que je n'aurai pas reçu l'ordre contraire. Mon amitié ne doit être à charge à personne. Ainsi toi, qui pourrais m'aimer ouvertement et en toute sûreté, si ce rôle désormais te semble dangereux, aime-moi du moins en secret.

LETTRE VII

À SES AMIS

Les paroles me manquent pour vous renouveler tant de fois les mêmes prières. J'ai honte enfin d'y recourir sans cesse inutilement. Et vous, sans doute que ces requêtes uniformes vous ennuiant, et que chacun de vous sait d'avance ce que je vais lui demander. Oui, vous connaissez le contenu de ma lettre avant même d'avoir rompu les liens qui l'entourent. Je vais donc changer de discours pour ne pas lutter plus longtemps contre le courant du fleuve. Pardonnez, mes amis, si j'ai trop compté sur vous. C'est une faute dont je veux enfin me corriger. On ne dira plus que je suis à charge à ma femme, qui me fait expier sa fidélité par son inexpérience et son peu d'empressement à venir à mon secours. Tu supporteras encore ce malheur, Ovide, toi qui en as supporté de plus grands. Maintenant il n'est plus pour toi de fardeau trop pesant. Le taureau qu'on enlève au troupeau refuse de tirer la charrue, et soustrait sa tête novice aux dures épreuves du joug. Moi, qui suis habitué aux rigueurs du destin, depuis longtemps toutes les adversités me sont familières. Je suis venu sur les rives du Gète, il faut que j'y meure, et que mon sort, tel qu'il a commencé, s'accomplisse jusqu'au bout. Qu'ils espèrent, ceux qui ne furent pas toujours déçus par l'espérance. Qu'ils fassent des vœux, ceux qui croient encore à l'avenir. Le mieux, après cela, c'est de savoir désespérer à propos, c'est de se croire, une fois pour toutes, irrévocablement perdu. Plus d'une blessure s'envenime par les soins qu'on y apporte. Il eût mieux valu ne pas y toucher. On souffre moins à périr englouti tout à coup dans les flots, qu'à lutter d'un bras impuissant contre les vagues en courroux. Pourquoi me suis-je figuré que je parviendrais à quitter les frontières de la Scythie, et à jouir d'un exil plus supportable ? ...

Pourquoi ai-je espéré un adoucissement à mes peines ? La Fortune m'avait-elle donc livré ses secrets ? Je n'ai fait qu'aggraver mes tourments, et l'image de ces lieux, qui se représente sans cesse à mon esprit, renouvelle mes douleurs et me reporte aux premiers jours de mon exil. Je préfère cependant que mes amis cessent de s'occuper de moi, que de fatiguer leur zèle à des sollicitations inutiles. Elle est difficile à aborder sans doute, ô mes amis, l'affaire dont vous n'osez vous charger, et cependant, si quelqu'un osait parler, il trouverait des oreilles disposées à l'entendre. Pourvu que la colère de César ne vous ait point répondu par un refus, je mourrai avec courage sur les rives de l'Euxin.

LETTRE VIII

À MAXIME

Je cherchais ce que, du territoire de Tomes, je pourrais t'envoyer comme un gage de mon tendre souvenir. De l'argent serait digne de toi, de l'or plus digne encore, mais ton plaisir est de faire, non de recevoir de tels dons. D'ailleurs on ne trouve ici aucun métal précieux. À peine l'ennemi permet-il au laboureur de remuer le sein de la terre. La pourpre éclatante a plus d'une fois brillé sur tes vêtements, mais les mains sarmates n'apprirent jamais à la teindre. La toison de leurs troupeaux est grossière, et les filles de Tomes n'ont jamais appris l'art de Pallas. Ici les femmes, au lieu de filer, broient sous la meule les présents de Cérès, et portent sur leur tête le vase où elles ont puisé l'eau. Ici point d'orme que la vigne couvre de ses pampres comme d'un manteau de verdure. Ici point d'arbre dont les branches plient sous le poids de ses fruits. Des plaines affreuses ne produisent que la triste absinthe. La terre annonce par ses fruits son amertume. Ainsi, sur toute la rive gauche du Pont-Euxin, ton ami, malgré son zèle à découvrir quelque chose, n'a pu rien trouver qui fût digne de toi. Je t'envoie cependant des flèches scythes et le carquois qui les renferme. Puissent-elles être teintes du sang de tes ennemis ! Voilà les plumes de cette contrée ; voilà ses livres ; voilà, Maxime, la muse qui règne en ces lieux. Je rougis presque de t'envoyer un présent d'aussi modeste apparence, reçois-le cependant avec bienveillance.

LETTRE IX

À BRUTUS

Tu me mandes, Brutus, que, suivant je ne sais quel critique, mes vers expriment toujours la même pensée, que mon unique demande est d'obtenir un exil moins éloigné, mon unique plainte, d'être entouré d'ennemis nombreux. Eh quoi ! De tant de défauts que j'ai d'ailleurs, voilà le seul qu'on me reproche ! Si c'est là en effet le seul défaut de ma muse, je m'en applaudis. Je suis le premier à voir le côté faible de mes ouvrages, quoiqu'un poète s'aveugle souvent sur le mérite de ses vers. Tout auteur s'admire dans son œuvre. Ainsi jadis Agrius trouvait peut-être que les traits de Thersite n'étaient pas sans beauté. Pour moi je n'ai point ce travers. Je ne suis pas père tendre pour tous mes enfants. Pourquoi donc, me diras-tu, faire des fautes, puisque aucune ne m'échappe, et pourquoi en souffrir dans mes écrits ? Mais sentir sa maladie et la guérir sont deux choses bien différentes, chacun a le sentiment de la douleur. L'art seul y remédie. Souvent je voudrais changer un mot, et pourtant je le laisse, la puissance d'exécution ne répondant pas à mon goût. Souvent (car pourquoi n'avouerais-je pas la vérité ?), j'ai peine à corriger, et à supporter le poids d'un long travail. L'enthousiasme soutient. Le poète qui écrit y prend goût. L'écrivain oublie la fatigue, et son cœur s'échauffe à mesure que son poème grandit. Mais la difficulté de corriger est à l'invention ce qu'était l'esprit d'Aristarque au génie d'Homère. Par les soins pénibles qu'elle exige, ta correction déprime les facultés de l'esprit ; c'est comme le cavalier qui serre la bride à son ardent coursier. Puissent les dieux cléments apaiser la colère de César ! Puissent mes restes reposer dans une terre plus tranquille, comme il est vrai que toutes les fois que je tente d'appliquer mon esprit, l'image de ma fortune vient paralyser mes efforts ! J'ai peine à ne pas me croire fou de faire des vers et de les vouloir corriger au milieu des Gètes barbares. Après tout, rien n'est plus excusable dans mes écrits que ce retour presque continuel de la même pensée. Lorsque mon cœur connaissait la joie, mes chants étaient joyeux ; ils se ressentent aujourd'hui de ma tristesse ; chacune de mes œuvres porte l'empreinte de son temps. De quoi parlerais-je, si ce n'est des misères de cet odieux pays ? Que

demanderais-je, si ce n'est de mourir dans un pays plus heureux ? En vain je le répète sans cesse ; à peine si l'on m'écoute, et mes paroles, qu'on feint de ne pas comprendre, restent sans effet. D'ailleurs, si mes lettres sont toutes les mêmes, elles ne sont pas toutes adressées aux mêmes personnes ; et si ma prière est la même, elle s'adresse à des intercesseurs différents. Quoi donc ! Brutus, fallait-il, pour éviter au lecteur le désagrément de revenir sur la même pensée, n'invoquer qu'un seul ami ? Je n'ai pas jugé le fait d'une si haute importance : doctes esprits, pardonnez à un coupable qui avoue sa faute. J'estime ma réputation d'écrivain au-dessous de mon propre salut. Le dirai-je enfin, le poète, une fois maître de son sujet, peut le façonner à son gré et de mille manières ; mais ma muse n'est que l'écho, hélas ! trop fidèle de mes malheurs, et sa voix a toute l'autorité d'un témoin incorruptible. Je n'ai eu ni l'intention ni le souci de composer un livre, mais d'écrire à chacun de mes amis. Puis j'ai recueilli mes lettres et les ai rassemblées au hasard, afin qu'on ne vît pas dans ce recueil, fait sans méthode, un choix prémédité. Ainsi grâce pour des vers qui ne m'ont point été dictés par l'amour de la gloire, mais par le sentiment de mes intérêts et le devoir de l'amitié.

RETOUR À L'ENTRÉE DU
SITE

ALLER À LA TABLE DES MATIÈRES
D'OVIDE



OVIDE

Introduction	Héroïdes	Amours	L'art d'aimer	Le remède d'Amour	Les cosmétiques
les halieutiques	les Métamorphoses	les Fastes	les Tristes	les Pontiques	consolation Ibis Noyer

LES PONTIQUES.

LIVRE	LIVRE	LIVRE	LIVRE
I	II	III	IV

LIVRE QUATRIÈME

LETTRE PREMIÈRE

À SEXTUS POMPÉE

Reçois, Sextus Pompée, ces vers composés par celui qui te doit la vie. Si tu ne me défends pas d'y écrire ton nom, tu auras mis le comble à tes bienfaits. Si au contraire tu fronces le sourcil, je reconnaitrai que j'ai eu tort. Cependant, le motif qui m'a rendu coupable est digne de ton approbation. Mon cœur n'a pu s'empêcher d'être reconnaissant. Ne t'irrite pas, je t'en conjure, de mon empressement à remplir un devoir. Oh ! Combien de fois, en relisant mes livres, me suis-je fait un crime de passer toujours ton nom sous silence ! Combien de fois, quand ma main voulait en tracer un autre, a-t-elle, à son insu, graver le tien sur mes tablettes ! Ces distractions, ces méprises, je les aimais, et ma main n'effaçait qu'à regret ce qu'elle venait d'écrire. "Après tout, me disais-je, il se plaindra, s'il veut, mais je rougis de n'avoir pas plus tôt mérité ses reproches." Donne-moi, s'il en existe, de cette eau du Léthé qui tue la mémoire du cœur, je ne t'en oublierai pas davantage. Ne t'y oppose pas, je te prie. Ne repousse pas mes paroles avec dédain, et

ne vois point un crime dans mon zèle. Après tant de bienfaits, laisse-moi ma stérile gratitude, sinon, je serai reconnaissant malgré toi. Tu fus toujours actif à m'appuyer de ton crédit. Tu m'ouvris toujours ta bourse avec le plus généreux empressement. Aujourd'hui même, ta bonté pour moi, loin de s'effrayer de ce revers inattendu de ma fortune, vient et viendra encore à mon secours. Peut-être me demanderas-tu d'où vient la cause de ma confiance en l'avenir? C'est que chacun défend l'œuvre dont il est le père. Comme la Vénus qui presse sa chevelure ruisselante des flots de la mer est l'œuvre glorieuse de l'artiste de Cos (1), comme les statues d'airain ou d'ivoire de la divinité protectrice de la citadelle d'Athènes sont sorties des mains de Phidias (2), comme aussi Calamis (3) revendique ses coursiers, la gloire de son ciseau, comme, enfin, cette génisse qui paraît animée est l'œuvre de Myron (4), ainsi, Sextus, je ne suis pas le moindre de tes ouvrages, et je regarde mon existence comme un don de ta générosité, comme le résultat de ta protection.

LETTRE II

À SÉVÈRE

Ces vers que tu lis te sont adressés du pays des Gètes à la longue chevelure, à toi, Sévère (5), le poète le plus grand des plus grands rois, à toi que j'ai honte, s'il faut l'avouer, de n'avoir point encore nommé dans mes livres. Si cependant je ne t'ai jamais adressé de vers, de simples lettres n'ont du moins jamais cessé d'entretenir, de part et d'autre, des rapports de bonne amitié. Oui, seuls mes vers ne sont point venus rendre témoignage de mon souvenir. Et pourquoi t'offrir ce que tu fais toi-même ? Qui donnerait du miel à Aristée, du vin au dieu du Falerne, du blé à Triptolème, des fruits à Alcinoüs ? La nature de ton génie est la fécondité, et de tous ceux qui cultivent l'Hélicon, il n'en est point dont la moisson soit plus abondante. Envoyer des vers à un tel homme, c'était ajouter du feuillage aux forêts. Telle fut, Sévère, la cause de mon retard. D'ailleurs, mon esprit ne répond plus comme autrefois à mon appel, et mon soc laboure inutilement un rivage aride. Comme le limon obstrue les voies des canaux d'où l'eau s'échappe ou que celle-ci, comprimée à sa source par quelque obstacle, est retenue captive, ainsi le limon du malheur a étouffé les élans de mon esprit, et

mes vers ne coulent plus que d'une veine appauvrie. Homère lui-même, condamné à vivre sur la terre que j'habite, Homère, n'en doute pas, fût devenu Gète. Pardonne-moi cet aveu. J'ai mis du relâchement dans mes études, et je n'écris même que rarement des lettres. Ce feu sacré qui alimente le cœur du poète, et qui m'embrasait autrefois, s'est éteint en moi. Ma muse est rebelle à sa mission, et quand j'ai pris mes tablettes, c'est par force, pour ainsi dire, qu'elle y porte une main paresseuse. Le plaisir que j'éprouve à écrire est maintenant peu de chose ou plutôt il est nul, et je ne trouve plus de charme à soumettre ma pensée aux lois de la mesure, soit parce que, loin d'en avoir retiré aucun fruit, cette occupation fut la source de mes malheurs, soit parce que je ne trouve aucune différence entre danser dans les ténèbres et composer des vers qu'on ne lit à personne. L'espoir d'être entendu anime l'écrivain, les éloges excitent le courage, et la gloire est un puissant aiguillon ! À qui pourrais-je ici réciter mes vers, si ce n'est aux Coralles à la blonde chevelure (6) et aux autres peuples barbares, riverains de l'Ister ? Et pourtant, que faire seul ici ? Comment employer mes malheureux loisirs ? Comment tromper la monotonie des jours ? Je n'aime ni le vin, ni le jeu, deux choses qui font passer le temps inaperçu. Je ne puis, comme je le voudrais, car la guerre y met obstacle, voir la terre renouvelée dans sa culture, et me distraire de ce spectacle. Que me reste-t-il donc, sinon les muses ? Triste consolation, car les muses ont bien peu mérité de moi ! Mais toi qui, plus heureux, bois à la fontaine d'Aonie, aime une étude qui t'a toujours si bien réussi. Rends aux muses le culte que tu leur dois, et envoie-moi quelque nouveauté, production de tes veilles, que je lise dans mon exil.

LETTRE III

À UN AMI INCONSTANT

Dois-je me plaindre ou me taire ? Dire ton crime sans te nommer ou te montrer aux yeux de tous tel que tu es ? Ton nom, je le passerai sous silence. Mes plaintes, tu pourrais t'en glorifier, et mes vers pourraient t'offrir un moyen de célébrité. Tant que mon vaisseau resta ferme sur sa carène solide, tu étais le premier à vouloir voguer avec moi. Maintenant que la Fortune a ridé son front, tu te retires au moment où tu n'ignores pas que j'ai besoin de ton secours. Tu dissimules même,

tu veux faire croire que tu ne me connais pas, et, lorsque tu entends mon nom, tu demandes : "Quel est cet Ovide ?" Je suis, tu l'entendras malgré toi, celui dont l'enfance fut la compagne inséparable de ton enfance, celui qui fut le premier confident de tes pensées sérieuses, comme il partagea le premier tes plaisirs, celui qui fut ton commensal, ton ami le plus assidu, celui que tu appelais ta seule muse, celui, enfin, perfide, dont tu ne saurais dire s'il est encore vivant, et dont tu ne pensas jamais à t'informer le moins du monde. Jamais je ne te fus cher, et alors, tu l'avoueras, tu me trompais ou, si tu étais de bonne foi, ton inconstance est démontrée. Dis-moi donc quel motif de colère a pu te changer ? Car si tes plaintes sont injustes, les miennes ne le seront pas. Qui donc t'empêche d'être aujourd'hui ce que tu étais jadis ? Me trouverais-tu criminel par cela seul que je suis devenu malheureux ? Si tu ne m'assistais ni de ta fortune ni de tes démarches, je devrais du moins attendre de toi quelques mots de souvenir. En vérité, j'ai peine à le croire, mais on dit que tu insultes à ma disgrâce, et que tu ne m'épargnes pas les commentaires injurieux. Que fais-tu, insensé ? pourquoi te rendre d'avance indigne des larmes de ceux qui pleureraient ton naufrage, si tu étais un jour abandonné de la Fortune ? La Fortune, montée sur cette roue qui tourne sans cesse sous son pied mal assuré, indique combien elle est inconstante. Une feuille est moins légère, le vent moins sujet à varier. Toi seul, ami sans foi, es aussi léger qu'elle. La destinée des hommes est suspendue à un fil fragile. Survienne un accident, et l'édifice le plus solide s'écroule tout à coup. Qui n'a entendu parler de l'opulence de Crésus ? Et cependant, captif, il dut la vie à son ennemi. Ce tyran, si redouté naguère à Syracuse, trouve à peine, dans le métier le plus humble, les moyens de prévenir la faim. Qui fut plus grand que Pompée ? et pourtant, dans sa fuite, on l'entendit implorer, d'une voix suppliante, l'assistance de son client. Celui à qui l'univers entier avait obéi, devint lui-même le plus pauvre des hommes. Ce guerrier fameux par son triomphe sur Jugurtha et sur les Cimbres, celui qui, étant consul, rendit Rome tant de fois victorieuse, Marius, fut contraint de se cacher dans la fange des marais, au milieu des roseaux, et là, de souffrir des outrages indignes d'un si grand capitaine. La puissance divine se joue des choses humaines, et c'est à peine si l'instant où nous parlons nous

appartient. Si quelqu'un m'eût dit : "Tu seras exilé dans le Pont-Euxin, où tu auras à craindre les atteintes de l'arc des Gètes, - Va, eussé-je répondu, bois ces breuvages qui guérissent les maladies de la raison. Bois le suc de toutes les plantes qui croissent à Anticyre." Et pourtant, j'ai souffert tous ces maux, et quand même j'aurais pu échapper aux traits des mortels, je ne pourrais éviter ceux du plus grand des dieux. Tremble donc aussi, et sache que le sujet de ta joie d'à présent peut devenir plus tard un sujet de tristesse.

LETTRE IV

À SEXTUS POMPÉE

Il n'est point de jour où l'Auster charge le Nil d'assez de nuages pour que la pluie tombe sans interruption. Il n'est pas de lieu tellement stérile qu'il ne s'y mêle quelque plante utile aux buissons épineux. La Fortune irritée n'est pas tellement rigoureuse qu'elle n'adoucisse, par quelque joie, l'amertume du malheur. Ainsi moi, privé de ma famille, de ma patrie, de mes amis, et jeté par le naufrage sur les rives de la mer Gétique, j'ai pourtant trouvé là une occasion de dérider mon front, et d'oublier mon infortune. Je me promenais triste sur la grève jaunissante, quand je crus entendre derrière moi le frémissement d'une aile. Je me retourne et ne vois personne. Seulement les paroles suivantes viennent frapper mon oreille : "Je suis la Renommée. J'ai traversé les vastes plaines de l'air pour t'apporter de joyeuses nouvelles : Pompée est consul, Pompée, le plus cher de tes amis. L'année va s'ouvrir heureuse et brillante." Elle dit, et après avoir semé dans le Pont cette agréable nouvelle, la déesse se dirige vers d'autres nations. Mais cette nouvelle inattendue atténua la violence de mes chagrins, et ce lieu perdit à mes yeux son aspect sauvage. Ainsi donc, Janus, dieu au double visage, dès que tu auras ouvert cette année, si longue à venir, et que décembre aura fait place au mois qui t'est consacré, Pompée revêtira la pourpre du rang suprême, afin qu'il ne manque désormais aucun titre à sa gloire. Déjà je crois voir s'affaisser nos édifices publics, envahis par la foule, et le peuple se froisser dans leurs enceintes trop étroites. Je crois te voir d'abord monter au Capitole, et les dieux accueillir tes vœux avec faveur. Des taureaux blancs, nourris dans les pâturages des Falisques, offrent leurs têtes

aux coups assurés de la hache. Après avoir sacrifié à tous les dieux, à ceux surtout que tu voudras te rendre propices, à Jupiter et à César, le sénat t'ouvrira ses portes, et les pères, convoqués d'après l'usage, prêteront l'oreille à tes paroles. Quand ta voix, pleine d'une douce éloquence, aura déridé leurs fronts, quand ce jour aura ramené les vœux de bonheur par lesquels le peuple te salue chaque année, quand tu auras rendu de justes actions de grâces aux dieux et à César, qui te donnera souvent l'occasion de les renouveler, alors tu regagneras ta demeure, suivi du sénat tout entier, et la foule, empressée à t'honorer, aura peine à trouver place dans ta maison. Et moi, malheureux, on ne me verra point dans cette foule, et mes yeux seront privés d'un si grand spectacle. Mais, quoique absent, je pourrai te voir du moins des yeux de l'esprit, et contempler les traits d'un consul si cher à mon cœur. Fassent les dieux qu'alors mon nom se présente un instant à ta pensée, et que tu dises : "Hélas ! Maintenant que fait ce malheureux ?" Si en effet tu prononces ces paroles, et que je vienne à l'apprendre, j'avouerai aussitôt que mon exil est moins rigoureux.

LETTRE V

AU MÊME

Allez, distiques légers, arrivez aux oreilles d'un docte consul. Portez mes paroles au magistrat récemment honoré de sa dignité. La route est longue, vous marchez d'un pied inégal. La terre disparaît, ensevelie sous la neige des hivers. Quand vous aurez franchi les plaines glacées de la Thrace, l'Hémos couvert de nuages, et la mer d'Ionie, sans hâter votre marche, vous atteindrez, en moins de dix jours, Rome, la souveraine du monde. De là dirigez-vous aussitôt vers la maison de Pompée, la plus voisine du forum d'Auguste. Si quelque curieux, comme il en est dans la foule, vous demande qui vous êtes, et d'où vous venez, dites à son oreille abusée quelque nom pris au hasard. Quoique vous puissiez, je pense, avouer sans danger la vérité, cependant un nom supposé sera moins effrayant. N'espérez pas, dès que vous serez sur le seuil de la maison, de pénétrer sans obstacle jusqu'au consul. Ou il sera occupé à rendre la justice du haut de la chaise d'ivoire, enrichie de diverses figures ou bien il mettra à l'enchère la perception des revenus publics, attentif à conserver intactes les richesses de la

grande cité ; ou bien, en présence des sénateurs convoqués dans le temple que Jules a fondé (7), il traitera d'intérêts dignes d'un si grand consul ou bien il portera, suivant sa coutume, ses hommages à Auguste et à son fils, et leur demandera conseil sur une charge dont il ne connaît encore qu'imparfaitement les devoirs. Le peu de temps que lui laisseront ces occupations sera consacré à César Germanicus (8), c'est lui qu'après les dieux puissants il honore le plus. Cependant, lorsqu'il aura clos enfin cette longue série d'affaires, il vous tendra une main bienveillante, et vous interrogera peut-être sur la destinée actuelle de votre père. Je veux donc que telle soit votre réponse : "Il existe encore, et sa vie, il reconnaît qu'il te la doit, mais il la doit avant tout à la clémence de César. Il aime à répéter, dans sa reconnaissance, que, proscrit et fugitif, il apprit de toi la route la plus sûre pour parcourir sans danger tant de contrées barbares, que si l'épée des Sarmates ne s'est pas encore abreuvée de son sang, ce fut un effet de ta sollicitude pour lui, que, pour épargner ses ressources, tu lui procuras toi-même généreusement les moyens de pourvoir à son existence. En reconnaissance de tant de bienfaits, il jure qu'il sera toute sa vie ton serviteur dévoué. Les arbres cesseront de couvrir de leur ombre le sommet des montagnes, les vaisseaux aux voiles rapides ne sillonneront plus les flots de la mer, les fleuves rétrograderont et remonteront vers leur source, avant qu'il perde le souvenir de tes bienfaits." Quand vous aurez ainsi parlé, priez-le de conserver son propre ouvrage, et le but de votre mission sera rempli.

LETTRE VI

À BRUTUS

Cette lettre que tu lis, Brutus, vient d'un pays où tu voudrais bien qu'Ovide ne fût pas. Mais ce que tu voudrais, l'implacable destin ne le veut pas, hélas ! Et cette volonté est plus puissante que la tienne ! Une olympiade de cinq ans s'est écoulée depuis mon exil en Scythie, et déjà un nouveau lustre va bientôt succéder au premier. La fortune s'opiniâtre à me persécuter, et la perfide déesse vient toujours se jeter méchamment au-devant de tous mes vœux. Tu avais résolu, Maxime, ô toi, l'honneur de la famille des Fabius, de parler au divin Auguste, et de le supplier en ma faveur, et tu meurs avant d'avoir fait entendre tes

prières, et je crois être, Maxime, la cause de ta mort, moi qui étais loin de valoir un si haut prix. Maintenant je n'ose plus confier ma défense à personne. En te perdant, j'ai perdu tout appui. Auguste était presque disposé à pardonner à ma faute, à mon erreur. Il a disparu de ce monde, et avec lui mes espérances. Cependant, Brutus, du fond de mon exil, je t'ai envoyé des vers dédiés au nouvel habitant du ciel, des vers tels qu'il m'a été possible de les écrire. Puisse cet acte religieux m'être favorable ! Puisse mes maux avoir un terme ! Puisse la famille d'Auguste apaiser sa colère ! Toi aussi, Brutus, dont l'amitié sincère m'est connue, toi aussi, je le jure sans crainte, tu fais les mêmes vœux, et cette amitié, que tu m'as toujours témoignée avec tant de franchise, a puisé des forces nouvelles dans mon malheur même. À voir nos larmes couler ensemble, on eût dit que nous étions condamnés à souffrir la même peine. Tu dois à la nature un cœur bon et sensible. Elle n'accorda à nul autre une âme plus compatissante, à tel point que, si l'on ignorait quelle est ta puissance dans les débats du Forum, on croirait difficilement que ta bouche demandât la condamnation d'un coupable. Cependant, le même homme peut être, nonobstant une contradiction apparente, facile aux suppliants et terrible aux coupables. Chargé de la vengeance que réclame la sévérité des lois, chacune de tes paroles semble imprégnée d'un venin mortel. Que tes ennemis seuls apprennent combien tes armes sont redoutables, et combien sont acérés les traits lancés par ton éloquence ! Tu les aigüises avec tant d'art, qu'on en conclut aussitôt, qu'il n'y a rien de commun entre ton génie et ton extérieur. Mais qu'une victime des injustices de la fortune s'offre à tes regards, ton cœur devient plus tendre que celui d'une femme. J'ai pu m'en convaincre, moi surtout, quand la plupart de mes amis affectèrent de ne plus me connaître. Ceux-ci, je les oublie, mais je ne vous oublierai jamais, vous dont la sollicitude a soulagé mes souffrances. L'Ister (hélas ! trop voisin de moi) remontera du Pont-Euxin vers sa source, et, comme si nous revenions aux jours du Festin de Thyeste, le char du soleil reculera vers l'orient, avant qu'aucun de vous, qui avez déploré mon malheur puisse m'accuser d'ingratitude et d'oubli.

LETTRE VII

À VESTALIS

Vestalis, puisque Rome vient de t'envoyer vers les rives de l'Euxin pour rendre la justice aux peuples qui habitent sous le pôle, tu peux juger par toi-même du pays où je passe ma vie languissante, et attester que mes plaintes continuelles ne sont que trop légitimes. Ton témoignage, ô jeune descendant des rois des Alpes, confirmera leur douloureuse réalité. Tu vois toi-même que le Pont est enchaîné par les glaces, et que le vin, cédant lui-même aux lois d'une température rigoureuse, perd sa fluidité. Tu vois comme le Jazyge, bouvier farouche, conduit ses chariots pesants sur les flots de l'Ister. Tu vois aussi la pointe de leurs flèches empoisonnées, et dont l'atteinte est deux fois mortelle. Et plutôt aux dieux que, simple spectateur de cette partie de mes maux, tu n'en eusses pas fait toi-même l'expérience dans les combats. C'est à travers mille dangers qu'on arrive au grade de primipilaire, honneur que t'a valu récemment ta bravoure. Mais quoique ce titre soit la source de mille avantages, cependant il était encore au-dessous de ton mérite. Témoin l'Ister qui, sous ta main puissante, vit ses rivages teints du sang sarmate. Témoin Aegypsos que tu pris une seconde fois et qui reconnut que son heureuse position n'était plus une sauvegarde pour elle. Citadelle élevée au sommet d'une montagne qui touche aux nues, on n'aurait pu dire si elle trouvait plus de garantie dans la nature de sa position que dans le courage de ses défenseurs. Un ennemi féroce l'avait enlevée au roi de Sithonie, et le vainqueur s'était emparé des trésors du vaincu. Mais Vitellius, descendant le courant du fleuve, et rangeant ses bataillons, déploya ses étendards contre les Gètes. Et toi, digne petit-fils de l'antique Daunus, ton ardeur t'entraîne au milieu des ennemis. Soudain, remarquable par l'éclat de tes armes, tu t'élances, dominé par la crainte que tes hauts faits ne restent ensevelis dans l'obscurité. Tu cours affrontant le fer, la difficulté des lieux, et les pierres qui tombent plus nombreuses que la grêle des hivers. Rien ne t'arrête ni la nuée de traits lancés contre toi ni ces traits eux-mêmes infectés du sang des vipères. Ton casque est hérissé de flèches aux plumes peintes, et ton bouclier n'offre plus de place à de nouveaux coups. Malheureusement, il ne préserva point ta poitrine de tous ceux qui étaient dirigés contre elle, mais l'amour de la gloire étouffe le sentiment de la douleur. Tel on vit, dit-on, sous les murs de Troie,

Ajax, pour sauver les vaisseaux des Grecs, repousser les torches incendiaires d'Hector. Bientôt on atteint l'ennemi. L'épée croisa l'épée et le fer put décider de près de l'issue du combat. Il serait difficile de raconter tes actes de courage, le nombre de tes victimes, quelles furent ces victimes elles-mêmes, et comment elles succombèrent. Tu amoncelais les cadavres sous les coups de ton épée, et tu foulais d'un pied vainqueur cet amas de Gètes immolés. Le second rang combat à l'exemple du premier. Chaque soldat porte et reçoit mille blessures, mais tu les effaces tous par ta bravoure, autant que Pégase surpassait en vitesse les coursiers les plus rapides. Aegyptos est vaincu, et mes chants, ô Vestalis, conserveront à jamais le souvenir de tes exploits.

LETTRE VIII

À SUILLIUS

Ta lettre, docte Suillius, m'est arrivée ici un peu tard, mais elle ne m'en a pas causé moins de joie. Tu m'y fais la promesse, si une tendre amitié peut fléchir le courroux des dieux, de venir à mon aide. Quand tes efforts seraient superflus, je te suis déjà reconnaissant de ta bonne volonté, et je regarde comme le service lui-même l'intention de le rendre. Puisse seulement ce noble enthousiasme être de longue durée ! Puisse ton attachement ne point être lassé par mon infortune ! Les liens de parenté qui nous unissent me donnent quelques droits à ton amitié, et je demande au ciel que ces liens ne se relâchent jamais. Ta femme est pour ainsi dire ma fille, et celle qui te nomme son gendre m'appelle, moi, son époux. Malheur sur moi, si, à la lecture de ces vers, ton front se rembrunit, et si tu rougis de ma parenté ! Mais tu n'y trouveras rien qui doive te faire rougir, si ce n'est la fortune qui fut aveugle pour moi. Si tu considères ma naissance, tu verras que depuis l'origine de ma famille, mes nombreux aïeux furent tous chevaliers. Si d'ailleurs il te plaît de faire l'examen de ma vie, elle est, à l'exception d'une erreur malheureuse, irréprochable et pure. Si tu as l'espoir d'obtenir, par tes prières, quelque chose des dieux, objets de ton culte, fais leur entendre ta voix suppliante. Tes dieux à toi, c'est le jeune César. Apaise cette divinité. Il n'en est pas dont les autels soient plus connus de toi. Elle ne souffre pas que les vœux de son ministre soient des vœux stériles. C'est là qu'il faut aller chercher un remède à ma

fortune. Quelque faible que puisse être le vent favorable qui soufflera de ce côté, mon vaisseau englouti surgira du milieu des flots. Alors, je présenterai à la flamme dévorante l'encens solennel, et je serai là pour attester la clémence des dieux. Je ne t'élèverai pas, ô Germanicus, un temple des marbres de Paros. Ma ruine a atteint jusqu'à mes richesses. Que les villes heureuses, que ta famille t'érigent des temples. Ovide, reconnaissant, donnera tout ce qu'il possède, ses vers. C'est un bien faible don, je l'avoue, pour l'importance du service, que d'offrir des paroles en échange de la vie, mais en donnant le plus qu'on peut donner, on témoigne suffisamment de sa reconnaissance, et rien n'est à exiger au-delà. L'encens offert dans un vase sans prix par le pauvre à la divinité n'est pas moins méritoire que celui qui fume sur un riche coussin. L'agneau né d'hier, aussi bien que la victime engraisée dans les pâturages des Falisques, teint de son sang les autels du Capitole. Cependant, l'offrande sans contredit la plus agréable aux héros est l'hommage que le poète leur rend dans ses vers. Les vers ratifient les éloges que vous avez mérités, et veillent à la garde d'une gloire qui deviendra par eux impérissable. Les vers assurent à la vertu une perpétuelle durée, et après l'avoir sauvée du tombeau, la font connaître à la dernière postérité.

Le temps destructeur ronge le fer et la pierre. Rien ne résiste à son action puissante, mais les écrits bravent les siècles. C'est par les écrits que vous connaissez Agamemnon et tous les guerriers de son temps, ses alliés ou ses adversaires. Sans la poésie, qui connaîtrait Thèbes et les sept chefs, et tous les événements qui précédèrent et tous ceux qui suivirent ? Les dieux mêmes, s'il est permis de le dire, sont l'ouvrage du poète. Leur majestueuse grandeur a besoin d'une voix qui la chante. Ainsi nous savons que du chaos, cette masse informe de la nature à son origine, sortirent les éléments divers, que les Géants, aspirant à l'empire de l'Olympe, furent précipités dans le Styx par les feux vengeurs, enfants des nuées. Ainsi Bacchus, vainqueur des Indes, et Alcide, conquérant d'Oechalie, furent immortalisés, et naguère, César, les vers ont consacré en quelque sorte l'apothéose de ton aïeul, qui s'était d'avance, par ses vertus, ouvert un chemin jusqu'au ciel. Si donc mon génie a conservé quelque étincelle du feu sacré, ô Germanicus, c'est à toi que j'en veux faire hommage. Poète toi-même, tu ne peux

dédaigner les hommages d'un poète, tu sais trop bien en apprécier la valeur. Si le grand nom que tu portes ne t'avait imposé un rôle plus illustre, tu promettais d'être un jour l'honneur de la poésie. Mais il était plus digne de toi d'inspirer des vers que d'en écrire, et cependant tu ne saurais abandonner le culte des Muses. Car tantôt tu livres des batailles, tantôt tu soumets tes paroles aux lois de la mesure, et ce qui est un ouvrage pour les autres est un jeu pour toi. De même qu'Apollon savait manier la lyre et l'arc, de même que ce double exercice occupait ses mains tour à tour, ainsi tu n'ignores ni la science de l'érudit ni la science du prince, et ton esprit se partage entre Jupiter et les Muses. Puisque ces déesses ne m'ont point encore repoussé de la source sacrée que fit jaillir le pied de Pégase, qu'elles fassent tourner à mon profit cet art qui nous est commun, ces études que nous cultivions Germanicus et moi, pour qu'enfin je puisse fuir les Gètes, et leurs rivages trop voisins des Coralles aux vêtements de peaux. Mais si, dans mon malheur, la patrie m'est irrévocablement fermée, que du moins je sois envoyé dans un pays moins éloigné de la ville de l'Ausonie, dans un lieu où je puisse célébrer ta gloire toute récente, et chanter sans retard tes brillants exploits.

Pour que ces vœux touchent le ciel, implore-le, cher Suillius, en faveur de celui qui est presque ton beau-père.

LETTRE IX

À GRAECINUS

Des bords du Pont-Euxin, triste exil où le sort le retient, et non sa propre volonté, Ovide t'adresse ses vœux, ô Graecinus ! Je souhaite que cette lettre te parvienne le premier jour où tu marcheras précédé de douze faisceaux. Puisque tu monteras au Capitole sans moi, puisque je ne pourrai pas me mêler à ton cortège, que cette lettre du moins me remplace, et te présente, au jour fixé, les hommages d'un ami. Si j'étais sous un astre meilleur, si mon char ne s'était brisé sur son perfide essieu, je t'aurais rendu de vive voix ces devoirs dont je m'acquitte aujourd'hui par l'intermédiaire de cet écrit. Je pourrais et t'adresser mes félicitations et t'embrasser. Les honneurs que tu reçois, j'en jouirais directement autant que toi-même. J'aurais été, je l'avoue, si fier de ce beau jour, que mon orgueil n'eût trouvé aucun palais assez

vaste pour le contenir. Pendant que tu marcherais, escorté de la troupe auguste des sénateurs, moi, chevalier, je précéderais le consul, et quelque joyeux que je fusse d'être rapproché de ta personne, je m'applaudirais pourtant de ne pouvoir trouver place à tes côtés. Quand la foule m'écraserait, je ne m'en plaindrais pas, mais alors, il me serait doux de me sentir pressé par la foule. Je contemplerais tout joyeux la longue file du cortège et l'espace immense occupé par cette épaisse multitude, et, pour te témoigner combien j'attache de prix même aux choses les plus simples, je ferais attention jusqu'à la pourpre dont tu serais revêtu. Je traduirais les emblèmes gravés sur ta chaise curule, et les sculptures de l'ivoire de Numidie. Lorsque tu serais arrivé au Capitole, et que la victime immolée par ton ordre tomberait au pied des autels, alors ce dieu puissant, ce dieu dont la demeure est dans cette enceinte, m'entendrait, moi aussi, lui adresser en secret des actions de grâces, et mille fois heureux de ton élévation aux honneurs suprêmes, je lui offrirais du fond de mon cœur plus d'encens que n'en brûlent les cassolettes sacrées. Je serais là, enfin, présent au milieu de tes amis, si la fortune moins cruelle ne m'avait pas enlevé le droit de rester à Rome, et ce plaisir, dont la vivacité se communique seulement à ma pensée, serait alors partagé par mes yeux. Les dieux ne l'ont pas voulu ! Et peut-être est-ce avec justice, car à quoi me servirait-il de nier la justice de mon châtement ? Mon esprit, du moins, qui n'est pas exilé de Rome, suppléera à mon absence. Par lui, je contemplerai ta robe prétexte et tes faisceaux, je te verrai rendre la justice au peuple, et je croirai assister moi-même à tes conseils secrets. Je te verrai tantôt mettre aux enchères (9) les revenus de l'état pendant un lustre, et les affermer avec une probité scrupuleuse, tantôt faire entendre au sein du sénat des paroles éloquentes, et discuter des matières d'utilité publique, tantôt décerner des actions de grâces aux dieux pour les Césars, et frapper les blanches têtes des taureaux engraisés dans les meilleurs pâturages.

Fasse le ciel qu'après avoir prié pour les grandes nécessités de l'Etat, tu demandes aussi que la colère divine s'apaise en ma faveur ! Qu'alors une flamme pure s'élève et se détache de l'autel chargé d'offrandes et favorise ta prière d'un heureux présage ! Cependant je ferai taire mes plaintes, et je célébrerai en ces lieux, et du mieux qu'il me sera

possible, la gloire de ton consulat. Mais un autre motif de bonheur pour moi, et qui ne le cède en rien au premier, c'est que l'héritier de ton éminente dignité doit être ton frère. Car ton pouvoir, Graecinus, expire à la fin de décembre, le sien commence au premier jour de janvier. Fidèle à cette amitié qui vous unit, tu partageras avec lui la joie d'avoir possédé tour à tour les mêmes honneurs. Tu seras fier de ses faisceaux comme il le sera des tiens. Tu auras été deux fois consul, comme lui-même le sera deux fois. La même dignité sera restée deux fois dans la même famille. Quelque grand que soit cet honneur, quoique la ville de Mars ne connaisse pas de dignité plus élevée que celle de consul (10), cependant la main qui la décerne en rehausse encore l'éclat, et l'excellence du don participe de la majesté du donateur. Puissiez-vous donc ainsi, toi et Flaccus, jouir toute votre vie de la faveur d'Auguste ! Mais aussi, quand les affaires de l'Etat lui laisseront quelque loisir, joignez alors, je vous en conjure, vos prières aux miennes ; et, pour peu qu'un vent favorable vienne à souffler de mon côté, déployez toutes les voiles, afin de relever sur l'eau ma barque enfoncée dans les flots du Styx. Naguère Flaccus commandait sur cette côte, et sous son gouvernement, Graecinus, les rives sauvages de l'Ister étaient tranquilles. Il sut constamment maintenir en paix les nations de Mysie, et son épée fit trembler les Gètes, si confiants dans la puissance de leurs arcs. Par sa valeur impétueuse, il a repris Trosmis (11) tombée au pouvoir de l'ennemi, et a rougi l'Ister du sang des barbares. Demande-lui quel est l'aspect de ces lieux, quelles sont les incommodités du climat de la Scythie, et de combien d'ennemis dangereux je suis environné. Demande-lui si leurs flèches légères ne sont pas trempées dans du fiel de serpent et s'ils n'immolent pas sur leurs autels des victimes humaines. Qu'il te dise si j'en impose ou si, en effet, le Pont-Euxin est bien enchaîné par le froid, et si la glace couvre une étendue de plusieurs arpents dans la mer. Lorsqu'il t'aura donné tous ces détails, informe-toi quelle est ma réputation dans ce pays. Demande-lui comment s'y passent mes longs jours de malheurs. On ne m'y hait point, sans doute, et d'ailleurs je ne le mérite pas. En changeant de fortune, je n'ai point changé d'humeur. J'ai conservé cette tranquillité d'esprit que tu avais coutume d'admirer autrefois, et cette pudeur inaltérable qui se réfléchissait sur mon

visage. Tel je suis loin de vous, au milieu d'un peuple farouche, et dans ces lieux où la violence brutale des armes a plus de pouvoir que les lois. Cependant, Graecinus, depuis tant d'années que j'habite ce pays, ni homme, ni femme, ni enfant ne peuvent se plaindre de moi. Aussi les Tomites, touchés de mes malheurs, viennent-ils à mon secours. Oui, et j'en prends à témoin, puisqu'il le faut, cette contrée elle-même, ses habitants qui me voient faire des vœux pour en sortir, voudraient bien que je partisse, mais pour eux-mêmes ils souhaitent que je reste. Si tu ne m'en crois pas sur ma parole, crois en du moins les décrets solennels où l'on me prodigue des éloges, et les actes publics en vertu desquels je suis exempté de tout impôt. Et quoiqu'il ne convienne pas aux malheureux de se vanter, sache encore que les villes voisines m'accordent les mêmes privilèges. Ma piété est connue de tous. Tous, sur cette terre étrangère, savent que dans ma maison j'ai dédié un sanctuaire à César, qu'on y trouve aussi les images de son fils si pieux, et de son épouse, souveraine prêtresse, deux divinités non moins augustes que notre nouveau dieu. Afin qu'il ne manque à ce sanctuaire aucun membre de la famille, on y voit encore les images des deux petits-fils, l'une auprès de son aïeule, et l'autre à côté de son père. Tous les matins, au lever du jour, je leur offre avec mon encens des paroles suppliantes. Interroge tout le Pont, témoin du culte que je leur rends, il te dira que je n'avance rien ici qui ne soit exactement vrai. La terre du Pont sait encore que je célèbre par des jeux la naissance de notre dieu avec toute la magnificence que comporte ce pays. À cet égard, ma piété n'est pas moins célèbre parmi les étrangers qui viennent ici de la vaste Propontide et d'ailleurs, que dans le pays même. Ton frère, lui aussi, quand il commandait sur la rive gauche du Pont, en aura peut-être entendu parler. Ma fortune ne répond pas toujours à mon zèle, mais, dans mon indigence, je consacre volontiers à une pareille oeuvre le peu que je possède. Au reste, loin de Rome, je ne prétends point faire parade d'une piété fastueuse. Je m'en tiens à une piété modeste et sans éclat. Il en viendra sans doute quelque bruit aux oreilles de César, lui qui n'ignore rien de ce qui se passe dans le monde. Tu la connais du moins, toi qui occupes maintenant une place parmi les dieux. Tu vois, César, tout ce que je fais, toi dont les regards embrassent, au-dessous de toi, la surface de la terre. Tu entends, du haut de la voûte étoilée où tu es

placé, les vœux inquiets que je t'adresse. Peut-être même ces vers que j'ai envoyés à Rome pour célébrer ton admission dans le séjour des dieux parviendront-ils jusqu'à toi, j'en ai le pressentiment. Ils apaiseront ta divinité, et ce n'est pas sans raison que tu portes le nom si doux de père des Romains.

LETTRE X

À ALBINOVANUS

Voici le sixième été que je passe sur les rivages cimmériens, au milieu des Gètes aux vêtements de peau ! Quel est le marbre, cher Albinovanus (12), quel est le fer dont la résistance soit comparable à la mienne ? L'eau, en tombant goutte à goutte, creuse la pierre. L'anneau s'use par le frottement, et le soc de la charrue s'émousse à force de sillonner la terre. Ainsi, l'action corrosive du temps détruit tout, excepté moi et la mort ! Elle-même est vaincue par l'opiniâtreté de mes souffrances. Ulysse, qui erra dix ans sur des mers orageuses, est cité pour exemple d'une patience inébranlable, mais Ulysse n'éprouva pas toujours les rigueurs du destin. Il eut souvent, dans son infortune, des intervalles de repos. Fut-il donc bien à plaindre d'avoir, pendant six ans, répondu à l'amour de la belle Calypso, et partagé la couche d'une déesse de la mer ? Le fils d'Hippotas (13) le reçut ensuite et lui confia la garde des vents, afin que celui-là seul qui lui était favorable enflât ses voiles et les dirigeât. Il ne fut pas non plus si malheureux d'entendre les chants harmonieux des sirènes, et le suc du lotos n'eut pour lui rien d'amer. Ah ! j'achèterais volontiers, s'il en existait encore, au prix d'une partie de mes jours, des sucs qui me feraient oublier ma patrie. Tu ne compareras pas la ville des Lestrygons aux peuples de ces pays que baigne l'Ister au cours sinueux. Le cyclope ne sera pas plus cruel que le féroce Phycès, et encore quelle part a-t-il dans les alarmes qui m'assiègent à tous moments ? Si, des flancs monstrueux de Scylla, s'échappent des aboiements sauvages, les vaisseaux héniochiens sont autrement funestes aux navigateurs et tu ne dois pas davantage mettre en parallèle avec les terribles Achéens le gouffre de Charybde, vomissant trois fois les flots qu'elle a trois fois engloutis. Ces barbares, sans doute, promènent plus audacieusement leur existence vagabonde sur la rive droite du fleuve, mais l'autre rive que j'habite

n'en est pas pour cela plus sûre. Ici la campagne est nue, et les flèches sont empoisonnées. Ici, l'hiver rend la mer accessible au piéton, et, sur ces ondes, où naguère la rame ouvrait un passage, le voyageur, laissant là son vaisseau, poursuit sa route à pied sec. Les Romains qui viennent ici disent que vous avez peine à croire cet état de choses. Qu'il est malheureux celui dont les souffrances sont trop cruelles pour être croyables ! Crois-moi, cependant, et je ne veux pas te laisser ignorer pourquoi la mer des Sarmates est ainsi chaque hiver. Tout près de nous est une constellation qui a la figure d'un chariot, et dont l'influence amène les plus grands froids. C'est de là que souffle Borée, l'hôte ordinaire de ces rivages, et d'autant plus violent qu'il naît plus près de nous. Le Notus, au contraire, dont la tiède haleine souffle du pôle opposé, n'arrive ici, d'aussi loin, que rarement et d'une aile toujours fatiguée. Ajoutez à cela les fleuves qui viennent se décharger dans cette mer sans issue, et qui, par le mélange, font perdre à l'eau salée une grande partie de sa force. Là se jettent le Lycus, le Sagaris, le Penius, l'Hypanis, le Cratès et l'Halys aux rapides tourbillons. Là aussi se rendent le violent Parthénus et le Cynapis, qui roule avec lui des rochers, et le Tyras, le plus rapide tous, et toi aussi, Thermodon, si connu des belliqueuses Amazones, et toi, Phasge, visité jadis par les héros de la Grèce, et le Borysthène, et le Dyraspe, aux eaux limpides, et le Mélanthe, qui poursuit jusque-là et sans bruit son paisible cours, et cet autre qui sépare l'Asie de la sœur de Cadmus, et coule entre elles deux, et cette foule d'autres enfin, parmi lesquels le Danube, le plus grand de tous, refuse, ô Nil, de reconnaître ta suprématie. Cette quantité d'affluents, qui viennent grossir le Pont-Euxin, en altèrent les eaux et en diminuent la force. Bien plus, semblable à un étang aux eaux dormantes d'un marais, il perd beaucoup de sa couleur, laquelle n'est presque plus azurée. L'eau douce, plus légère que celle de ta mer, surnage, car le sel qui domine en celle-ci la rend plus pesante. Si l'on me demande pourquoi je donne tous ces détails à Pédo, pourquoi je me suis amusé à les écrire en vers, j'ai passé le temps, répondrai-je, j'ai trompé mes ennuis. Voilà le fruit d'une heure ainsi écoulée. Pendant que j'écrivais, j'oubliais que j'étais toujours malheureux et toujours au milieu des Gètes. Pour toi, qui composes maintenant un poème en l'honneur de Thésée (14), je ne doute pas que tu

n'éprouves les beaux sentiments qu'inspire un si grand sujet, et que tu n'imites le héros que tu chantes. Or Thésée ne veut pas que la fidélité soit la compagne du bonheur. Si grand qu'il ait été par ses actions, et que le représentent tes vers, dignes de sa renommée, on peut toutefois l'imiter en un point. Chacun, par sa fidélité, peut être un Thésée. Tu n'as pas à dompter, armé du glaive ou de la massue, les hordes ennemies qui rendaient l'isthme de Corinthe presque inabordable, mais il faut montrer ici que tu m'aimes, chose toujours facile à qui la veut bien. Est-il si pénible de conserver pur le sentiment de l'amitié ? Mais toi, dont l'amitié me reste tout entière, ne crois pas que les plaintes qui s'exhalent de ma bouche s'adressent à toi.

LETTRE XI

À GALLION

Je ne pourrai qu'à peine me disculper, Gallion (15), de n'avoir pas jusqu'à ce jour cité ton nom dans mes vers, car je ne t'ai point oublié lorsqu'un trait parti de la main d'un dieu m'atteignit. Toi aussi, tu calmas la blessure en l'arrosant de tes larmes, et plutôt au ciel que, déjà malheureux de la perte d'un ami, tu n'eusses point eu depuis d'autres sujets de plaintes ! Mais les dieux ne l'ont pas permis. Impitoyables, ils ont cru pouvoir sans crime te ravir ta chaste épouse ! Une lettre est venue dernièrement m'annoncer ton malheur et ton deuil, et j'ai pleuré en lisant la cause de ton affliction. Cependant je n'ose entreprendre, si peu sage que je suis moi-même, de consoler un homme aussi sage que toi ni te citer toutes les sentences des philosophes qui te sont familières. Si la raison n'a pas triomphé de ta douleur, je présume que le temps l'aura beaucoup adoucie. Pendant que ta lettre m'arrive et que la mienne te porte ma réponse, à travers tant de terre et de mers, toute une année s'écoule. Il n'est qu'une occasion favorable pour offrir des consolations, c'est lorsque la douleur est encore dans toute sa force, et que le malade a besoin de secours, mais si la plaie du cœur commence à se cicatriser avec le temps, celui-là la réveille qui y touche mal à propos. D'ailleurs (et puissent mes conjectures se vérifier) tu as peut-être déjà heureusement réparé par un nouvel hymen la perte que tu as essuyée.

LETTRE XII

À TUTICANUS

S'il n'est point fait mention de toi dans mes livres, ton nom seul, ô mon ami, en est la cause. Personne plus que toi ne me paraît digne de cet honneur, si toutefois c'est un honneur que d'avoir place en mes écrits. Les lois du rythme et la contexture de ton nom me gênent, et je ne trouve aucun moyen de faire entrer ce dernier dans mes vers. Car j'aurais honte de le scinder en deux parties, l'une finissant le premier vers, et l'autre commençant le second. J'aurais honte d'abréger une syllabe que la prononciation allonge, et de te nommer *Tuticanus*. Je ne puis non plus t'admettre dans mes vers en t'appelant *Tuticanus*, et changer ainsi de longue en brève la première syllabe, enfin je ne puis ôter la brièveté à la seconde syllabe, et lui donner une quantité qui n'est pas dans sa nature. On se moquerait de moi si j'osais défigurer ton nom par de telles licences. On dirait avec justice que j'ai perdu la raison. Voilà pourquoi mon amitié ne t'a point encore payé sa dette, mais enfin je m'acquitte aujourd'hui envers toi avec usure. Je te chanterai sur quelque mesure que ce soit, je t'enverrai des vers, à toi que j'ai connu enfant, enfant moi-même, à toi que, pendant ces longues années qui nous vieillissent également l'un et l'autre, j'aimai de tout l'attachement d'un frère pour son frère. Tu me donnas d'excellents conseils. Tu fus mon guide et mon compagnon lorsque ma main, débile encore, dirigeait mon char dans des routes pour moi toutes nouvelles. Plus d'une fois, docile à ta censure, je corrigeai mes ouvrages, plus d'une fois, suivant mon avis, tu retouchas toi-même les tiens, quand, inspiré par les Muses, tu composais cette *Phéacide*, digne du chancre de Méonie. Cette amitié constante, cette uniformité de goûts, qui nous ont liés dès notre plus tendre jeunesse, se sont continués sans altération jusqu'à l'âge où nos cheveux ont blanchi. Si tu étais insensible à ces souvenirs, je te croirais un cœur aussi dur que le fer recouvert d'une enveloppe de diamants impénétrables. Mais la guerre et les frimas, ces deux fléaux qui me rendent le séjour du Pont si odieux, auront plus tôt leur terme, Borée soufflera la chaleur, et l'Auster le froid, les rigueurs même de ma destinée s'adouciront, avant que tu n'aies plus d'entrailles pour un ami disgracié. Loin de moi la crainte d'un mal qui

serait le comble de mes malheurs ! Ce mal n'est point, et il ne sera jamais. Seulement emploie pour moi toute la faveur dont tu jouis près des dieux et surtout près de celui sur lequel tu dois le plus compter, et qui t'a élevé aux plus hauts honneurs. Fais qu'en défendant l'exilé par ton zèle persévérant mes voiles n'attendent pas en vain un souffle favorable. Tu me demandes quelle recommandation j'ai à t'adresser ? Que je meure si j'en sais rien moi-même, mais que dis-je ? Ce qui est déjà mort peut-il mourir encore ? Je ne sais ni ce que je dois faire, ni ce que je veux, ni ce que je ne veux pas. J'ignore moi-même ce qui peut m'être utile. Crois-moi, la sagesse est la première à fuir les malheureux. Le sens commun la suit aussi bien que les conseils de la fortune. Cherche toi-même, je t'en prie, quels services tu peux me rendre, et s'il est quelques chemins pour parvenir à réaliser mes vœux.

LETTRE XIII

À CARUS

Toi qui mérites de compter parmi mes plus fidèles amis, toi qui es si bien nommé Carus, reçois mes vœux. La couleur de ces tablettes, le rythme de ces vers, t'indiqueront sur-le-champ d'où te vient cette lettre. Ces vers n'ont sans doute rien de merveilleux. Cependant ils ne ressemblent pas à ceux de tout le monde, et, quels qu'ils soient, on voit de suite que je suis leur père. Toi aussi, quand même tu effacerais les titres de tes écrits, il me semble que j'en reconnaîtrais toujours l'auteur au milieu de mille autres. Je les distinguerais à des signes certains.

L'auteur s'y décèle par une vigueur digne d'Hercule, digne du héros que tu chantes. Ainsi ma muse se trahit par une certaine allure qui lui est propre, et peut-être même par ses défauts. Si Nirée était remarquable par sa beauté, Thersite frappait aussi les regards par sa laideur. Au reste, tu ne devrais pas t'étonner de trouver des défauts dans des vers qui sont presque l'œuvre d'un Gète (16). Hélas ! J'en rougis ! j'ai écrit un poème en langue gétique, j'ai adapté nos mesures à des paroles barbares.

Cependant, félicite-moi, j'ai su plaire aux Gètes, et déjà ces peuples grossiers commencent à m'appeler leur poète. Vous me demandez de quel sujet j'ai fait choix. J'ai chanté les louanges de César, et sans doute

le dieu m'a secondé dans cette tentative nouvelle. J'ai appris à mes hôtes que le corps d'Auguste, le père de la patrie, était mortel, mais que l'essence divine était retournée au ciel, que le fils qui, après bien des résistances, et malgré lui, a pris en main les rênes de l'empire, égalait déjà les vertus de son père (17), que tu es, ô Livie, la Vesta de nos chastes Romaines, toi qui te montres aussi digne de ton fils que de ton époux, qu'il existe en outre deux jeunes princes (18), les fermes appuis du trône de leur père, et qui ont déjà donné des preuves certaines de leur noble caractère. Après avoir lu ce poème, enfant d'une muse étrangère, et lorsque j'en étais arrivé à la dernière page, tous ces barbares agitèrent leurs têtes, et leurs carquois chargés de flèches, et leurs bouches firent entendre un long murmure d'approbation. "Puisque tu écris de telles choses sur César, me dit l'un d'eux, tu devrais être déjà rendu à l'empire de César." Il l'a dit, Carus, et voilà pourtant le sixième hiver que je suis relégué sous le pôle glacé.

Les vers ne sont bons à rien. Les miens ne m'ont été que trop funestes autrefois. Ils furent la cause première de mon malheureux exil. Je t'en conjure, ô Carus, par cette union que le culte divin des Muses a fait naître entre nous, par les droits d'une amitié respectable à tes yeux, (et si tu entends ma prière, puisse Germanicus, imposant à ses ennemis les chaînes du Latium, préparer aux poètes de Rome une matière féconde! Puissent se fortifier de jour en jour ces enfants si chers à nos dieux, et dont, pour ta plus grande gloire, tu surveilles l'éducation !) Je t'en conjure, dis-je, emploie tout ton crédit à me sauver un reste de vie déjà près de s'éteindre si l'on ne change le lieu de mon exil !

LETTRE XIV

À TUTICANUS

Je t'envoie ces vers, à toi dont naguère j'accusais le nom de ne pouvoir s'ajuster à la mesure.

Tu ne trouveras ici rien qui t'intéresse, si ce n'est que ma santé se soutient comme elle peut, mais la santé même m'est odieuse dans cet affreux pays, et je ne souhaite rien tant aujourd'hui que d'en sortir. Mon unique souci est de changer d'exil. Toute autre contrée me sera délicieuse au prix de celle que j'ai actuellement sous les yeux. Lancez

mon vaisseau au-milieu des Syrtes, à travers ces gouffres de Charybde, pourvu que je sois délivré de ce pays, dont la vue m'est insupportable. Le Styx lui-même, s'il existe, je le préférerais à l'Ister, et s'il est un abîme plus profond que le Styx, je le préférerais encore.

Le champ cultivé est moins ennemi des herbes stériles, l'hirondelle est moins ennemie des hivers qu'Ovide du voisinage des Gètes belliqueux. À ces paroles, les habitants de Tomes s'indignent contre moi, et mes vers ont soulevé la colère publique. Ainsi donc, je ne cesserai par mes vers d'attirer sur moi le malheur, et mon esprit peu sage me sera donc une source d'éternels châtements ? Mais d'où vient que j'hésite encore à me couper les doigts pour ne plus écrire, et que, dans ma folie, je continue à manier ces armes qui m'ont été si fatales ? Mes regards cherchent de nouveau ces écueils où je touchai jadis, ces ondes perfides où vint échouer mon vaisseau. Mais je n'ai rien fait, habitants de Tomes, qui doive vous offenser.

Si je hais votre pays, je ne vous en aime pas moins. Parcourez tous ces ouvrages que j'ai produits dans mes veilles, vous n'y trouverez pas un mot de plainte contre vous. Je me plains du froid, des incursions qui nous menacent de toutes parts, et d'un ennemi qui vient sans cesse assiéger vos remparts. J'ai souvent déclamé, et avec raison, contre le pays, mais non contre les hommes, et vous-mêmes, vous avez plus d'une fois accusé le sol que vous habitez.

La muse du poète antique qui chanta la culture osa bien dire qu'Askra était un séjour insupportable en toute saison, et pourtant celui qui écrivait ainsi était né à Askra (19), et Askra ne s'irrita point contre son poète. Quel homme eut pour sa patrie plus de tendresse que le sage Ulysse ? Et cependant c'est de lui qu'on sait que sa patrie n'était qu'un rocher stérile. Scepsius, dans ses écrits pleins d'amertume, n'attaque pas le pays, mais bien les mœurs de l'Ausonie (20). Il mit en cause Rome elle-même, et toutefois Rome souffrit avec patience ces invectives et ces mensonges, et sa langue insolente ne lui attira rien de fâcheux. Mais un interprète maladroit excite contre moi la colère du peuple de Tomes, et appelle sur ma muse un nouvel orage. Plût au ciel que mon bonheur fût égal à mon innocence ! Le fiel de ma bouche n'a encore blessé personne ; et quand j'aurais l'âme plus noire que la poix d'Illyrie, ma critique ne s'adresserait jamais à un peuple si constant

dans l'amitié qu'il me porte. Habitants de Tomes, la douce hospitalité que je reçois de vous et votre humanité dénotent suffisamment votre origine grecque. Les Péligniens, mes compatriotes, et Sulmone, où je suis né, n'auraient pas été plus sensibles que vous à mes malheurs. Vous venez encore de m'accorder un honneur que vous accorderiez à peine à celui que la fortune aurait respecté, et encore à présent je suis le seul qui, sur ces bords, ait été jusqu'à ce jour exempt d'impôts, le seul, dis-je, à l'exception de ceux à qui la loi confère ce privilège. Vous avez ceint mon front d'une couronne sacrée, hommage que j'ai été contraint de recevoir de la bienveillance publique. Autant Latone aime Délos, qui seule lui offrit une retraite lorsqu'elle était errante, autant j'aime Tomes, où, depuis mon bannissement jusqu'à ce jour, j'ai trouvé une hospitalité inviolable. Plût aux dieux seulement qu'on pût espérer d'y vivre en paix, et qu'elle fût située dans un climat plus éloigné du pôle glacé !

LETTRE XV

À SEXTUS POMPÉE

S'il est encore au monde un homme qui se souvienne de moi, et qui s'informe de ce que moi, Ovide, je fais dans mon exil, qu'il sache que je dois la vie aux Césars, et la conservation de cette vie à Sextus, à Sextus, qui, après les dieux, est le premier dans mon affection ! Si, en effet, je passe en revue les différentes phases de ma déplorable existence, il n'en est pas une seule qui ne soit marquée par ses bienfaits. Ils sont tout aussi nombreux que les graines vermeilles enfermées sous l'enveloppe flexible de la grenade dans un jardin fertile, que les épis des moissons de l'Afrique, que les raisins de la terre du Tmole, que les oliviers de Sicyon et les rayons de miel de l'Hybla. J'en fais l'aveu, tu peux invoquer mon témoignage. Romains, signez tous, il n'est pas besoin de l'autorité des lois. Ma parole suffit. Tu peux, quelque mince que soit ma valeur, me compter dans ton patrimoine. Je veux être une partie, si faible qu'elle soit, de ta fortune. Comme ta terre de Sicile est celle où Philippe régna jadis, comme ta maison qui s'étend jusqu'au forum d'Auguste, et ton domaine de Campanie, les délices de son maître, comme enfin tous les biens que tu possèdes par droit d'héritage ou d'achat, t'appartiennent sans

contredit, ô Sextus, ainsi je t'appartiens moi-même. Triste propriété, sans doute, mais qui te donne au moins le droit de dire que tu possèdes quelque chose dans le Pont. Plaise aux dieux que tu le puisses dire un jour ! Que j'obtienne un lieu d'exil plus favorable, et que, par conséquent, tu aies ton bien mieux placé ! Mais puisque telle est la volonté des dieux, tâche d'apaiser par tes prières ces divinités auxquelles tu rends chaque jour tes pieux hommages, car ton amitié prouve mon innocence autant qu'elle aime à me consoler dans mon infortune. Je t'implore d'ailleurs avec pleine confiance, mais tu sais que, lors même qu'on descend le fil de l'eau, le secours des rames seconde encore la rapidité du courant. Je rougis de te faire toujours la même prière, et je crains de te causer de trop justes ennuis, mais qu'y faire ? Le désir est une chose qu'on ne peut modérer. Pardonne, tendre ami, à mes importunités fatigantes. Souvent je voudrais bien t'écrire sur tout autre sujet, mais toujours je retombe sur le même, et ma plume elle-même me ramène à ce triste lieu commun. Cependant, soit que ton crédit ait pour moi d'heureux résultats, soit que la Parque inflexible me condamne à mourir sous ce pôle glacé, mon cœur reconnaissant se rappellera toujours tes bons offices. Toujours cette terre où je passe ma vie m'entendra répéter que je suis à toi, et non seulement cette terre, mais encore toutes celles qui sont sous le ciel, si ma muse peut jamais s'ouvrir un passage à travers le barbare pays des Gètes. Oui, l'univers saura que tu m'as sauvé la vie, et que je suis plus à toi que si tu m'avais acheté à prix d'argent.

LETTRE XVI

À UN ENVIEUX

Pourquoi donc, envieux, déchires-tu les vers d'Ovide, qui n'est plus ? La mort n'étend pas ses droits destructeurs jusque sur le génie. La renommée grandit après elle, et j'avais déjà quelque réputation quand je comptais encore parmi les vivants. Tels florissaient alors, et Marsus, et l'éloquent Rabirius (21), et Macer, le chantre d'Ilion, et le divin Pédo (22), et Carus (23), qui, dans son poème d'Hercule, n'aurait pas épargné Junon, si déjà Hercule n'eût été le gendre de la déesse, et Sévère (24), qui a donné au Latium de sublimes tragédies, et les deux Priscus, avec l'ingénieux Numa (25), et toi, Montanus (26), qui

n'excelles pas moins dans les vers héroïques que dans les vers inégaux, et qui as exploité les deux genres au profit de ta gloire, et Sabinus qui fit écrire à Ulysse (27), errant depuis deux lustres sur une mer irritée, des lettres adressées à Pénélope, mais qu'une mort prématurée a enlevé à la terre, avant qu'il ait mis la dernière main à sa *Trézène* et à ses *Fastes*, et Largos, qui doit ce surnom à la fécondité de son génie, et qui conduisit dans les plaines de la Gaule le vieillard phrygien (28), et Camerinus, qui a chanté Troie, conquise par Hercule, et Tuscus (29), qui s'est rendu célèbre par sa *Phyllis*, et le poète de la mer, dont les chants semblent être l'œuvre des dieux mêmes de la mer, et cet autre qui décrit les armées libyennes et leurs combats contre les Romains (30), et Marius, cet heureux génie qui se prêtait à tous les genres, et Trinacrius, l'auteur de la *Perséide*, et Lupus (31), le chanter du retour de Ménélas et d'Hélène dans leur patrie, et le traducteur de la *Phéacide* (32), inspirée par Homère. Toi aussi, Rufus (33), qui tiras des accords de la lyre de Pindare, et la muse de Turranus (34), chaussée du cothurne tragique, et la tienne, Mélissus (35), plus légère et chaussée du brodequin. Alors, pendant que Varus et Gracchus (36) faisaient parler les tyrans inhumains, que Proculus (37) suivait la pente si douce, tracée par Callimaque, que Tityre (38) conduisait ses troupeaux dans les champs de ses pères, et Gratius (39) donnait des armes au chasseur, que Fontanus (40) chantait les Naïades aimées des Satyres, que Capella (41) modulait des strophes inégales, que beaucoup d'autres, qu'il serait trop long de nommer, et dont les vers sont entre les mains de tout le monde, s'exerçaient alors dans la poésie, qu'enfin s'élevaient de jeunes poètes dont je ne dois point citer les noms, puisque leurs oeuvres n'ont pas vu le jour, et parmi eux, cependant, je ne puis te passer sous silence, ô Cotta (42), toi l'honneur des muses et l'une des colonnes du barreau, toi qui, descendant des Cotta par ta mère, et des Messala par ton père, représentes à la fois les deux plus nobles familles de Rome. Alors, au milieu de ces grands noms, ma muse, si je l'ose dire, occupait glorieusement la renommée, et mes poésies trouvaient des lecteurs. Cesse donc, Envie, de déchirer un exilé. Cesse, cruelle, de disperser mes cendres. J'ai tout perdu, hors un souffle de vie qu'on ne m'a laissé sans doute que pour servir d'aliment à mes malheurs, et pour m'en faire

sentir toute l'amertume. À quoi bon enfoncer le fer dans un corps inanimé ? Il ne reste plus d'ailleurs en moi de place à de nouvelles blessures.

LIVRE IV

LETTRE PREMIÈRE

(1) Cet artiste est Apelle, né à Cos, et cette Vénus, son chef-d'œuvre, la Vénus *Anadyomène*, c'est-à-dire sortant des flots.

(2) Cette statue était d'or et d'ivoire. On peut juger de sa hauteur par la dimension de la Victoire qui était représentée sur l'égide de la déesse. Cette égide était d'environ quatre coudées. Phidias osa graver son nom sur le piédestal, quoique cela fût interdit aux artistes, sous peine de mort.

(3) Voy. sur Calamis et ses chevaux, Pline, liv. XXXIV, ch. 8.

(4) Myron, statuaire célèbre, surtout par une vache dont Pline vante la perfection.

LETTRE II

(5) Le Sévère dont il s'agit ici est apparemment Cornelius Sévère, dont parle Quintilien (*Inst. orat.*, liv. 10.)

(6) Les Coralles étaient un peuple habitant les bords de l'Euxin.

LETTRE V

(7) Il s'agit ici du temple élevé par Jules César à Vénus, dont il prétendait descendre par son fils Énée.

(8) Ce Germanicus était appelé le jeune, à cause de son père, Drusus Néron Germanicus. C'est celui-là qui vengea la défaite de Varus et dont Tacite fait un si grand éloge. Il fut père de Caligula et grand-père de Néron.

LETTRE IX

(9) Lorsqu'on faisait une vente ou une adjudication publique, on plantait une pique qui était le signe ou l'annonce de cette adjudication. Les revenus publics s'affermaient pour un lustre ou cinq ans.

(10) Le dictateur avait vingt-quatre licteurs, tandis que le consul n'en avait que douze. C'est que la dictature n'était qu'une magistrature extraordinaire et en dehors

de la constitution, tandis que le consulat était et demeurait toujours, nonobstant les circonstances, la plus haute charge de l'Etat.

(11) Ce mot varie dans les manuscrits de huit ou dix manières ; le véritable nom est en effet Trosmin , en grec *Trôsmis* ou *Trôismis*. C'était une ville de la basse Mysie.

LETTRE X

(12) Celui-ci se nomme Caius Peto Albinovanus, et l'autre, auquel Horace adresse aussi une épître, se nomme Celsus Albinovanus.

(13) Éole, fils d'Hippotas, remit à Ulysse des outres qui enfermaient les vents, pour la commodité de son voyage. (*Mét.*, liv. XIV, v. 229.)

(14) On voit ici qu'Albinovanus était poète, et que Thésée était le sujet de ses chants.

LETTRE XI

(15) Junius Gallio fut le père adoptif d'Annaeus Novatus, frère de Sénèque, le philosophe, et qui fut proconsul d'Achaïe au temps de la prédication de saint Paul, à Corinthe. (Voy. Actes des Apôtres, ch. XVIII)

LETTRE XIII

(16) Ovide avait fait un poème en langue gétique, à la louange d'Auguste.

(17) Tibère, fils d'Auguste par adoption.

(18) Germanicus le jeune, fils de Drusus , et adopté par Tibère, et Drusus, fils naturel de Tibère.

LETTRE XIV

(19) Hésiode, le chantre des *Travaux et des jours*, et de la *Théogonie*. Il était d'Ascra en Béotie.

(20) C'est Métrodorus Sceptius dont il s'agit ici, et que Pline dit avoir été un philosophe et non un poète (liv. XXXIV, ch. IX).

LETTRE XVI

(21) Domitius Marsus fut un poète célèbre, au temps d'Auguste. Rabirius Fabius le range parmi les poètes épiques.

(22) Emilius Macer a écrit sur la guerre de Troie, d'où l'épithète *Iliacus* que lui donne Ovide. C'est à Peto Albinovanus qu'est adressée la lettre X de ce quatrième livre. Ovide lui donna le nom de *sidereus*, à cause d'un poème qu'il composa, dit-on, sur les astres.

(23) C'est à Carus qu'est adressée l'épître XIII ci-dessus. Il avait fait une *Héracléide*, ou poème en l'honneur d'Hercule.

(24) Cornelius Severus, poète tragique. Ovide dit *carmen regale*, parce que les crimes et les passions des rois faisaient le sujet des tragédies.

(25) Trois poètes inconnus.

(26) Jules Montanus, poète ami de Tibère.

(27) Sabinus est célèbre par une *héroïde*, en réponse à la lettre qu'Ovide adressait à Ulysse au nom de Pénélope.

(28) Anténor, vieillard troyen, vint en Italie après la prise de Troie, et fonda Padoue.

(29) Tuscus est inconnu, Heinsius croit qu'il faut lire Fuscus.

(30) On ne sait pas non plus quel est ce poète.

(31) Trois poètes inconnus.

(32) Voy. let. XII de ce livre, v. 27.

(33) Peut-être Pomponius Rufus.

(34) Auteur inconnu.

(35) Melissus est auteur de comédies appelées *Togatae*, suivant le scoliaste d'Horace.

(36) Quinctilius Varus, de Crémone, ami de Virgile et d'Horace, poète particulièrement fort vanté par celui-ci. Gracchus, poète du même temps fit, comme Varus, une tragédie de *Thyeste*.

(37) Fabius parle d'un Proculus qu'il met au premier rang des poètes élégiaques. C'est tout ce qu'on en sait.

(38) Virgile est ici désigné par le titre de sa première églogue.

(39) Grätius, est auteur d'un poème sur la chasse, qui est venu jusqu'à nous.

(40) Auteur inconnu.

(41) Capella est auteur d'élégies qui ne nous sont point parvenues.

(42) Voy. la lettre V du liv. III.